116

Mad Movies

Ciné Fantastique

BLADE

50% homme, 50% vampire, 100% héros !

BUFFY

+ TOUTES LES NOUVELLES SÉRIES : QUAND LE FANTASTIQUE ENVAHIT LA TÉLÉ !

Espagne : 700 Pts - Belgique : 180 FB
Canada : 7,50 $ - Suisse : 8 F - RCI : 2800 CFA

M 2016 - 116 - 25,00 F - RD

HALLOWEEN

20 ANS APRÈS

MICHAEL MYERS PERD LA TÊTE !

CHRISTOPHE LAMBERT
ICE T

avec

SKYROCK

PREMIER SUR LE RAP

MEAN GUNS

MAINTENANT EN VIDÉO

Etes-vous prêts pour le plus redoutable des face-à-face ?

FILMWERKS

FILM OFFICE

MAD MOVIES

Rédaction, Administration
4, rue Mansart
75009 Paris

Éditeur/Directeur de la publication
Jean-Pierre Putters

MAD MOVIES Ciné-Fantastique
Numéro 116

Rédacteurs en chef
Damien Granger
Jean-Pierre Putters

Secrétaire de rédaction
Vincent Guigneberl

Comité de rédaction
Marcel Burel
Rafik Djoumi
Damien Granger
Vincent Guigneberl
Jean-Pierre Putters

Collaboration
Alex Benjamin
Betty Chappe
Christophe Lemaire
Sophie Mossion
Alexandre Nahon
Bruno Terrier
Jack Tewksbury
Sandra Vo-Anh
Erich Vogel

Correspondant à Los Angeles
Emmanuel Ilier

Maquette Men
Vincent Guigneberl
Jean-Pierre Putters

Photocomposition/ Montage
Ze Blade Warriors

Photogravure
Beauclair

Impression
SIEP

Distribution
N.M.P.P.

Tirage
80.000 exemplaires

Dépôt légal
Novembre 1998

Commission paritaire
59956

ISSN
0338-6791

Paraît tous les deux mois

Remerciements
Michèle Abitbol-Laure, Manuel Attali, Cara, Carole Chomard, Nathalie Dauphin, Corinne De Bary, Laurence De Waldner, Sandrine Dief, Marquita Desmaris, Sylvie Fauvelet, François Fier, François Guerrar, Linda Gustafson, Fabienne Israel, Mary-Anne Karmadjan, Marcel Kitzinger, Nathalie Lambert, Céline Lanne, Clotilde Lecoultre, Fabrice Leroy, Fanny Lisse, Christophe Lotte, Patricia Maachou, Floriane Mathieu, Elizabeth Meunier, Sébastien Meyssan, Laurette Monquaho-Ini, Annie Parrigeon, Le Public System, Stéphanie Sauret, Aude Thomas, Jean-Philippe Tiret, Jean-Pierre Vincent, Jessica Wachtlowski

Sommaire

Blade

4 - Notules Lunaires et Éditorial

8 - Dans les Griffes du Cinéphage

11 - Abonnement

12 - Blade
De tous les personnages de comics américains portés à l'écran, Blade est le moins connu. Ça ne l'a pas empêché de connaître un vrai succès aux USA. Stephen Norrington dirige les aventures de ce chasseur de vampires avarginal, évoluant dans un univers apocalyptique. Les saigneurs de la nuit tombent par dizaines sous les coups d'un Wesley Snipes méchamment monolithique.

18 - Perdus dans l'Espace
Au départ, *Perdus dans l'Espace* est une série télé créée dans les années 60 par Irwin Allen. *New Line* décide de l'adapter pour le grand écran et tout le projet en l'air. Pour Stephen Hopkins (réalisateur) et Akiva Goldsman (producteur et scénariste), **Perdus dans l'Espace** est une accumulation d'erreurs. Ils sont les premiers à reconnaître que certaines portent leur signature. Honnête.

22 - Halloween : 20 ans après
Vingt ans déjà que Michael Myers, le monstre créé par John Carpenter dans **La Nuit des Masques**, sévit sur les écrans. Pour fêter cet anniversaire, les producteurs décident de lui rendre hommage au travers d'un film qui oublie toutes les suites et renoue avec l'horreur cérébrale du premier. Jamie Lee Curtis, à l'origine du projet, revient pour combattre ses démons et régler son compte une bonne fois pour toutes à Michael Myers.

28 - La Guerre des Toons
Les grands studios hollywoodiens sont en guerre sur le front de l'animation. **Fourmiz**, **Mulan**, **Excalibur, l'Epée Magique** et **Le Prince d'Egypte**, quatre films qui permettent à *Disney*, *Dreamworks* et *Warner* de s'affronter sur le ring du box-office. Une bonne raison pour s'attarder sur le cas de l'indépendant Bill Plympton, réalisateur de dessins animés corrosifs.

32 - Buffy contre les Vampires
A l'origine de cette série télé, il y avait **Buffy Tueuse de Vampires**, un film médiocre qui se paie un beau gadin au box-office américain et qui atterrit ici directement en vidéo. Etrangement, sur le petit écran, *Buffy* fait un carton. Joss Whedon, son créateur, attribue ce succès à une nouvelle orientation du personnage et à son interprète, Sarah Michelle Gellar, remarquée dans **Scream 2** et **Souviens-toi... l'Eté Dernier**.

34 - DOSSIER : La télé fait son marché
Cette année, au Mipcom (un marché réservé à la TV), on trouvait beaucoup de fantastique. Le succès de *X-Files* a prouvé que le genre peut être aussi lucratif à la télé qu'au cinéma, si ce n'est plus. Certaines séries sont dérivées de films à succès, comme *The Crow : Stairway to Heaven*, *Conan*, *Total Recall*, *Mortal Kombat* ou *Black Scorpion*. D'autres, comme *Brimstone* ou *Mercy Point*, envoient un flic revenu de l'enfer combattre des démons, ou nous rejouent *Urgences* dans l'espace ! Tour d'horizon.

44 - Le Film Décrypté
Puisqu'il est diffusé en crypté sur *Canal Plus* dans le cadre de la nouvelle émission de Jean-Pierre Dionnet, «Quartier Interdit», **L'Enfer des Zombies**, le classique de Lucio Fulci, a une raison supplémentaire d'être décrypté. La mission est confiée à notre spécialiste Christophe Lemaire.

46 - Nick Fury
Autre adaptation d'un comics Marvel, **Nick Fury** est loin d'avoir les mêmes qualités que **Blade**. La star des séries *K 2000* et *Alerte à Malibu*, David Hasselhoff, incarne le célèbre sergent, un baroudeur au visage buriné qui dirige une organisation secrète de mercenaires en guerre contre des terroristes.

49 - Vidéo et Débats

54 - Fantastic Guide

60 - Mad'gazine

62 - Bonus Cassis

64 - Le Courrier des Lecteurs, Les
Petites Annonces

Halloween : 20 ans après

NOTULES LUNAIRES

■ Alors que Wes Craven prend du retard sur **50 Violins** suite à un changement de casting (Madonna est remplacée par Meryl Streep), les rumeurs entourant **Scream 3** vont déjà bon train. La plus persistante concerne le personnage de Neve Campbell, Sidney Prescott, qui pourrait être la première victime du film, car son interprète ne désire pas rester enfermée dans un genre. Le scénario de **Scream 3** se recentrera donc sur Gale Weathers, journaliste arriviste jouée par Courteney Cox, et ses aventures avec le flic Dewey Riley (David Arquette). Tournage prévu pour février prochain.

■ La troupe de comiques du National Lampoon (**American College**) vient de commettre un nouveau méfait. Après Mel Gibson et Danny Glover dans **Alarme Fatale**, c'est au tour de Tommy Lee Jones et Will Smith de servir de cibles dans ce **Men In White** réalisé par Scott Levy (**La Créature**). Tom Wilson (la série des **Retour Vers le Futur**) et Karim Prince prennent la relève dans le rôle de Ray et Ed, deux éboueurs qui parviennent à s'échapper d'un vaisseau extraterrestre où ils étaient retenus en otage. Promus agents secrets, ils se mettent en tête de combattre les envahisseurs mais se retrouvent confrontés au mystérieux Dr Stangemeister, un complice des extraterrestres qui fait croire au gouvernement que Ray et Ed sont à l'origine de l'invasion. George Kennedy et Barry Bostwick (irrésistible maire de New York dans la série *Spin City*) complètent la distribution de ce film qui comptera sûrement plus de gags que d'effets spéciaux.

■ Aujourd'hui, les monstres ne servent plus seulement à faire peur. Bien au contraire, ils bénéficient d'un regain de sympathie de la part du public et deviennent les amis des enfants. Tels Squidgy, Blop et Esmeralda, les trois créatures de **Mystery Monsters** de Robert Talbot, animateurs malgré eux d'un programme pour enfants. Esclaves du présentateur Capt'n Mike, nos gentils monstres s'en remettent à leurs jeunes amis Tammy et Susie pour échapper à leur geôlier et retourner dans leur monde. Mais ils devront d'abord faire face à une entité maléfique venue d'une autre dimension qui réserve un triste sort à ces vedettes pas comme les autres.

EDITORIAL

L'année dernière, fêter Halloween faisait déjà très tendance, mais on sentait une certaine timidité derrière tout ça, un manque d'expérience, de projet, de discours, un manque de sens comme dirait *TF1*. Cette année, la stratégie communiquante s'est mise en place et personne n'y échappe. En clair, Halloween manquait à notre calendrier d'où la nécessité de l'y insérer de force. Cette fois, le concept se veut séduisant et, en tant que magazine de cinéma fantastique, nous n'allons pas tirer sur le corbillard, mais quand on voit chaque corporation essayer de tirer le maximum de la vie, déjà ça va plus. Comprenez entre la rentrée des classes et la période des fêtes, la fin octobre et le début novembre accusent une activité commerciale faible et donc utile à réveiller. Du coup, tout le monde s'y met, les petits comme les grands. Couturiers, boulangers, restaurateurs, marchands de citrouilles (une profession il est vrai un peu négligée de nos jours...) montent au créneau pour tenter de nous vendre quelque chose de plus sans trouver toujours le point d'ancrage. Car, enfin, Halloween, la fête des sorcières, ça vous donne envie d'acheter quoi ? Des chapeaux pointus, des chaudrons magiques, des balais volants ? Les sorcières elles-mêmes pilotent aujourd'hui des aspirateurs électriques, c'est bien connu...

À peine intégrée à l'image française, cette fête perd déjà son caractère transgressif, perturbateur et bon enfant, pour une récupération commerciale dont la fulgurance sidère l'observateur. L'année d'une telle manifestation, ses aspects écœurants et désordonnés se heurtent aux dures lois du commerce et empêchent ainsi bien l'imagination sensible d'apparaître.

Ce manque d'imagination, on le retrouve au cinéma où les scénaristes se plaisent à accommoder les vieilles recettes pour ne pas risquer de décevoir le client. **Halloween**, justement, peut servir d'exemple tant il s'évertue à reproduire le scénario-type du film de psychokiller. Après une *heure* où il ne se passe à peu près rien, la deuxième partie s'ingénie à nous rejouer le premier film jusqu'à l'ultime séquence où, effectivement, l'agneau a connu l'illumination. Mais quel genre cinématographique pourrait se permettre de montrer à l'écran aussi peu d'idées, aussi peu de péripéties, une telle transparence dans les caractères, exception faite du personnage de Jamie Lee Curtis (sera par le talent de l'actrice, il faut dire) ? Un même déficit d'imagination traverse le très beau **Blade** de vampire qui sort le jour... et aussi le 18 novembre ?), où hormis des effets spéciaux irréprochables et un jeu inspiré de Wesley Snipes, le récit se borne à nous décrire une énième invasion des forces maléfiques toujours résolues à s'emparer du Monde. Depuis le temps qu'elles se plantent, elles devraient comprendre les forces maléfiques...

En revanche, ceux qui ne manquent jamais d'imagination, ce sont les marchands d'érotisme toujours prompts à récupérer la moindre tendance exploitable. «*Erotisme et sexualité aux frontières du réel*» promet le slogan de cette affichette, qui précise, très excité : «*Au-delà de ce que vous connaissez déjà !*» Autant dire l'inconnu, quoi... Merci au lecteur de Strasbourg qui nous fait parvenir ce document (notez le visage de la femme rue pixellisé comme pour nous faire croire que Gillian Anderson, peut-être...), lequel conclut hardiment d'un «*j'espère que cette curiosité vous fournira l'occasion de remplir une de vos rubriques drôles pleines d'humour qui font rire...*» Comme si on avait le temps de rire en travaillant, il a vraiment beaucoup d'imagination, le lecteur de Strasbourg !

Jean-Pierre PUTTERS

■ Fier du succès d'**Armageddon**, et comme pour mieux rentabiliser ses décors et ses costumes, le producteur Jerry Bruckheimer remet le couvert avec **Max Q**, une nouvelle mission spatiale qui promet un quota inhabituel d'effets spéciaux pour un film destiné au petit écran. L'Endeavor est envoyé dans l'espace par une puissante multinationale, Kaysat, afin de déployer un satellite high-tech. Une mission de routine pour un spécialiste comme le commandant Clay Jarvis, assisté de Scott Hines et Karen Daniels, et flanqué d'un cameraman envoyé par Kaysat pour filmer chaque minute de la mission. Jusqu'à ce qu'ils atteignent le point Max Q, qui déclenche une période de pression aérodynamique maximale, laissant l'Endeavor gravement endommagé. Les chances de survie sont maigres s'ils ne mettent pas à profit toutes leurs connaissances au plus vite. Au sol, dans la salle de contrôle de la Nasa, c'est la panique, surtout que celle qui est aux commandes de la mission n'est autre que Rona Wynther, l'ex de Jarvis. Chez Bruckheimer, quand on tient un filon, on change le fond, mais jamais la forme.

■ A l'approche du nouveau millénaire, les films [illegible] prudent leurs arguments à la science-fiction. Le cyber-sexe, les parties de jambes en [illegible] virtuelles... des concepts qui peuvent paraître illogiques et idiots mais qu'affectionnent pourtant certains producteurs puisqu'il en est précisément question dans **Virtual Encounters 2** de Sybil Richards. Sur le campus de Midvale, une nouvelle révolution sexuelle est en train de se mettre en place à l'aide du programme Virtual Encounters, qui permet à chaque utilisateur de créer le partenaire de ses rêves. Dans **Hotel Exotica** de Marcy Rosen, Carly et Doug partent en week-end dans l'espoir de lancer un bon coup pour sauver leur mariage (*bon alors, Sam Helwing, tu veux qu'on appelle la maman ?*). Rapidement, ils se rendent compte que l'hôtel est habité par une force venue d'ailleurs qui réveille et décuple les fantasmes des clients.

Dans **Veronica 2030** de Gary Graver (**Evil Spirits**), un scientifique crée l'androïde parfait, Veronica, qui découvre aussitôt les joies du sexe. Insatiable, elle risque le court-circuit si elle n'est pas tout de suite déprogrammée. La plantureuse Nikki Fritz (ancienne égérie de Fred Olen Ray qui participe à tous ses films depuis **Dinosaur Island**) dévoile ses charmes dans ces trois films qui finiront sûrement sur M6 un dimanche soir.

■ Richard J. Thomson n'arrête pas de faire parler de lui. Alors que son second film, le très kitsch et très fauché **Attack of Serial Killers from Outer Space** ressort actuellement en vidéo (disponible par correspondance ou dans les boutiques spécialisées), le réalisateur entame parallèlement le tournage de la suite du très apprécié **Time Demon**, mémorable comédie d'action gore et sexy, dans laquelle Jack Gomez (toujours interprété par Laurent Dallias) est aux prises avec un infâme industriel japonais désireux d'acquérir l'immortalité. Le casting comprendra comme d'habitude de nombreuses hardeuses, dont les noms ne nous ont pas encore été communiqués. Richard J. Thomson bénéficie aujourd'hui d'un fan-club et d'un site internet qui peut être consulté à l'adresse suivante : www.i-France.com/Thomson.

■ James Cameron, soutenu par Stan Winston, vient d'annoncer qu'il ne travaillerait plus avec *Digital Domain*, société d'effets spéciaux rivale d'*ILM* qu'il créa il y a cinq ans, et qui s'occupait de tous les effets digitaux de ses films pour des coûts défiant toute concurrence. Le principal désaccord vient du fait que Cameron et Winston désirent continuer à employer *Digital Domain* exclusivement pour leurs projets personnels, alors que les principaux actionnaires de la compagnie, *IBM* et *Cox Communication*, aimeraient louer leurs services à d'autres producteurs. James Cameron et Stan Winston conserveront quand même leurs 10% de bénéfices au sein de la compagnie. Par contre, pas de nouvelles du prochain film du réalisateur de **Titanic**. On sait juste qu'il ne réalisera pas le remake de **La Planète des Singes**, se contentant de le produire et cédant sa place à Michael Bay (**Armageddon**).

■ Star éphémère des années 80, Michael Paré (**Les Rues de Feu, Philadelphia Experiment**) poursuit aujourd'hui une carrière confortable dans la série B, entre polars et films fantastiques. Après **Lunar Cop** de Buzz Davidson, il joue les astronautes dans **Space Fury**, une production *P.M. Entertainment* qui expédie des cosmonautes américains, soviétiques et français en mission sur une station orbitale russe. Pendant ce temps, à Moscou, l'inspecteur Rostov enquête sur une série de meurtres qui semblent liés à la mission. Pour cause, l'assassin fait partie de l'équipage et appartient à un groupe terroriste qui projette d'envoyer la station s'écraser sur Terre. A bord, seuls Max (Michael Paré) et René (l'astronaute français) n'ont pas encore succombé aux assauts du tueur. Il leur reste seulement quelques heures pour le neutraliser et reprendre le [illegible] station avant que les terroristes ne mettent leur menace à exécution.

BRIDE OF CHUCKY

Sept ans après ses dernières mésaventures, Chucky la poupée démoniaque est de retour. Un retour plus légitime cette fois vu le succès rencontré actuellement par les films d'horreur au box-office américain. Pour les besoins de **Bride of Chucky**, ses géniteurs, le producteur David Kirschner et le scénariste Don Mancini lui ont imaginé une fiancée, Tiffany. *«Ça faisait déjà quelques temps qu'on avait envie de faire un nouveau film avec Chucky, mais sans jamais trouver de synopsis suffisamment solide»* explique le producteur. *«Un soir, en zappant à la télé, je suis tombé sur une rediffusion de* ***La Fiancée de Frankenstein*** *et je me suis aussitôt dit qu'on tenait un bon départ en reprenant la trame principale du film de James Whale. J'ai appelé Don Mancini et nous sommes partis sur cette base pour le scénario de* ***Bride of Chucky****»*. Jennifer Tilly (**Bound**) interprète Tiffany, la fiancée de Charles Lee Ray, ce tueur psychopathe qui passe, à l'aide de quelques pratiques vaudoues, dans le corps de la poupée Brave Gars juste avant de succomber à ses blessures. Lorsqu'elle reconnaît son futur époux sous les traits de la poupée, elle récupère son cadavre, découpé en mille morceaux, et le ratistole à l'aide de plusieurs poupées provenant de sa collection personnelle. Une fois ranimé, il ne reste plus qu'à trouver un nouveau corps à Charles Lee Ray, très peu excitant sous la forme de Chucky. Mais en pleine scène de ménage, la vilaine poupée tue sa promise et la transforme à son image... Pour réaliser le film, David Kirschner fait appel à Ronny Yu, cinéaste de Hong Kong très apprécié depuis **Jiang Hu et Magic Warriors**. *«Je ne connaissais pas Chucky avant d'arriver sur le film mais j'ai tout de suite été fasciné par son caractère, et par le traitement apporté au film, ce mélange d'humour noir sanglant et de scènes de meurtres, bien plus raffinées que dans les* ***Vendredi 13****. J'ai également essayé d'amener des éléments nouveaux au film, comme une certaine forme d'érotisme parodique, surtout lorsque les deux poupées s'accouplent»* déclare le réalisateur, qui décrit cette scène comme un moment d'anthologie comique. Même s'il cherche à aller au-delà du simple slasher, **Bride of Chucky**, produit pour 20 millions de dollars, respecte le quota d'effets gore, toujours assurés par Kevin Yagher, maquilleur attitré de la série. Pour profiter du succès de **Scream**, les producteurs ont fait appel à une distribution très jeune, composée de Nick Stabile (la série *Sunset Beach*), Katherine Heigl (la nièce de Steven Seagal dans **Piège à Grande Vitesse**) et Alexis Arquette (**Jack Be Nimble**).

Chucky et ses arguments choc !

■ Si Charles Band continue d'annoncer de nombreux projets, il n'a plus assez d'argent pour les produire. Heureusement, il vient de trouver une solution à son problème : revendre certains de ses titres et autres concepts en préparation à une autre compagnie, en l'occurrence *Kushner-Locke International*. Comme **Murdercycle**, un vieux sujet de son complice Peter Manoogian (**Gluttons**) dont la réalisation échoue finalement à Tom Calloway. Produit par David DeCoteau (**Creepozoids**), **Murdercycle** envoie un commando d'élite dans le désert pour stopper un certain bolide et son mystérieux pilote avant qu'il ne s'empare d'une importante cargaison de plutonium. Impuissant face à cet arsenal très sophistiqué, le commando loue les services d'une scientifique douée de pouvoirs psychiques pour déceler le point faible de la «murdercycle» et anti-

De la même veine apparaît **Aliens and Cowboys**, un démarquage de la série des **Oblivion** de Sam Irvin, dans lequel deux adolescents, Johnny Coyle et sa sœur Sarah, demandent l'aide d'un cow-boy pour protéger un bébé extraterrestre de forme arachnide. Quand ils auront fini, il leur faudra encore délivrer la mère, vendue au cinq du coin par les habitants peu scrupuleux d'un petit village du Far West où s'est écrasé leur vaisseau.

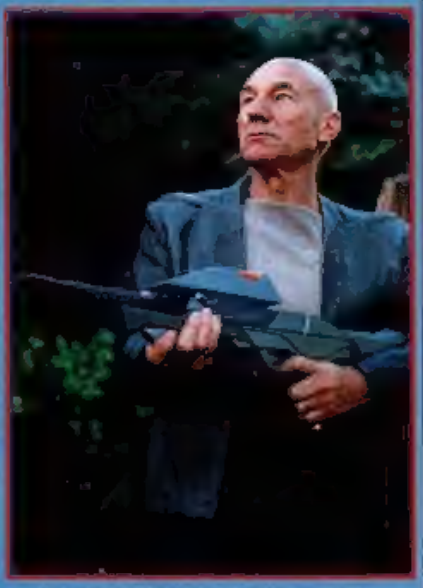
■ Nouveau film catastrophe annonçant la fin du monde à l'approche de l'an 2000, **Countdown : The Sky's on Fire** de Dan Lerner. Il n'envoie pas un astéroïde en direction de notre planète mais creuse un trou énorme dans la couche d'ozone. Il en résulte de nombreuses catastrophes climatiques et de sévères brûlures au troisième degré (d'où l'intérêt de filmer en écran total, évidemment !).

Spécialiste de l'environnement, Evan Thorne met en place un plan d'évacuation d'urgence et se heurte au contre-ordre du Dr [illegible], un homme puissant et corrompu qui encourage la pollution pour conserver sa place au sein du gouvernement. Malgré le refus de coopérer du Dr Schiffren, Evan fait appel aux services de sa sœur Jennifer, l'assistante du maire, et de son fiancé Racer, un pilote d'élite, afin de trouver une solution au plus vite. Leur seul espoir : parvenir à atteindre la couche d'ozone avec le coucou de Racer pour y faire exploser une bombe spéciale dont la déflagration devrait être suffisamment puissante pour reboucher le trou. Si c'est pas de la SF, ça alors !

STAR TREK : INSURRECTION

Depuis **Star Trek : Générations**, septième film de la série, l'ancienne équipe de l'USS Enterprise a pris sa retraite. Plus de Capitaine Kirk ni de Spock dans les nouveaux films. Si *Star Trek* retrouve un second souffle à la télévision par le biais de nouvelles séries (*Next Generation*, *Deep Space Nine* et *Voyager*) qui continuent d'entretenir le culte Trekkien, il en est de même au cinéma, où le flambeau est repris par l'équipe de *Next Generation*, dirigée par le commandant français Jean-Luc Picard (Patrick Stewart). Avec 92 millions de dollars de recettes au box-office américain, le succès du précédent film, **Premier Contact**, incite donc les producteurs à relancer la série sur un rythme régulier. Un succès qui permet également à l'acteur Jonathan Frakes (commandant en second de l'Enterprise) de retrouver son poste de réalisateur pour cette nouvelle aventure se déroulant sur une planète célèbre pour ses vertus de jouvence. Le commandant Picard découvre une obscure conspiration au sein de la Fédération qui, trahissant son éthique, s'est associée à des extraterrestres pour s'emparer de la planète et en exploiter les ressources naturelles. Indigné, Picard et son équipe se révèlent contre la Fédération et se lancent dans une guerre privée dans le but de sauver la population pacifiste de cette terre idyllique.

Produit par Rick Berman, la tête pensante de *Star Trek* depuis **Générations**, producteur exécutif de *Star Trek : Next Generation* et co-créateurs de *Deep Space Nine* et *Voyager*, **Star Trek : Insurrection**, dans un ultime effort pour rallier tous les fans des différentes séries, inclut un personnage de *Deep Space Nine*, Worf, dans les rangs de l'Enterprise. Pour l'acteur Patrick Stewart, ce nouvel opus de sera «très différent des précédents films, sautant dans le tout, plus intense. Nous avons associé aux montagnes séquences spectaculaires d'effets spéciaux une romance très développée et une certaine morale qui peut prêter à réflexion. Dans ce film, on découvre mon personnage sous un jour inédit, aussi déterminé et subversif que dans le précédent film. Mais l'intensité de l'histoire et de son action s'installe au fur et à mesure que l'intrigue progresse, pour trouver son apogée dans les dernières minutes du film. Alors je ne peux pas vous en dire plus, au risque de dévoiler la grande surprise du film». De toute façon, le titre en dit déjà long.



Le capitaine Picard proche de «l'insurrection»...

■ **Dans Big and Hairy** de Philip Spink, il est question de remporter un important tournoi de basket en intégrant un yéti, très kitsch, dans l'équipe. La nouvelle recrue de Spruce Island Lawn Ornaments, le jeune Picasso Dewlap, rate un panier fatidique qui mène son équipe à la défaite. Un soir, alors qu'il visite son entraîneur Donovan, un yéti fait irruption dans la maison. Picasso emmène chez lui son nouvel ami, surnommé Ed Tibbets, et l'inscrit dans son école. Pour Donovan, Ed est un cadeau du ciel, le joueur ultime qui permettra à l'équipe de gagner le trophée, et à son entraîneur de rester à son poste. Après plusieurs succès, Donovan prend pourtant le pari risqué de ne pas faire jouer Ed lors de la finale, conscient qu'il l'exploite, et préfère miser toute sa confiance sur Picasso et ses petits camarades. L'entraîneur ne devrait pas se faire de soucis, car le scénariste s'arrange pour que tout se termine bien.

■ Des vampires, des loup-garous et le monstre de Frankenstein. Les plus grands mythes du bestiaire fantastique réunis dans une minisérie produite par *Universal* pour la télévision américaine. Il s'agit de **House of Frankenstein** que réalise Peter Werner. Des meurtres mystérieux surviennent à Los Angeles, laissant la police réveuse et la population en état de choc. Pourtant, quelques détails anodins mèneront Vernon Coyle, un inspecteur de police intuitif, vers une nouvelle boîte de nuit branchée, House of Frankenstein, dirigée par Crispian Grimes, un entrepreneur au comportement bizarre. Rapidement, Vernon Coyle se rend compte que le night-club sert de refuge à une communauté exclusivement constituée de vampires et de loups-garous. Pour triompher de ces créatures qui sèment la terreur dans la cité des anges, Vernon fera équipe avec un partenaire des plus particuliers, la créature de Frankenstein en personne, dont le maquillage est assuré par Greg Cannom (le **Dracula** de Coppola, **Blade**).

■ **The Boy With the X-Ray Eyes** sent bon l'hommage à Roger Corman, et plus précisément à son film de 1963, **X, The Man With the X-Ray Eyes (L'Horrible Cas du Dr. X chez nous)**, dans lequel Ray Milland interprétait un savant mettant au point un sérum capable de décupler les facultés visuelles. Mais l'hommage se limite à la référence du titre, car le scénariste Benjamin Carr part dans une toute autre direction. Son héros est un garçon de 17 ans, Randy Phillips, fasciné par tout ce qui se rapporte au domaine stellaire et aux ovnis. A tel point que sa chambre, au grand désespoir de ses parents, ressemble à un laboratoire de la Nasa. Un soir, Randy est enlevé par des extraterrestres et revient avec de super pouvoirs : sa vue a été améliorée grâce à des rayons X, ce qui lui permet de voir à travers les murs. Sa mission consiste désormais à localiser une sonde extraterrestre, égarée lors de leur précédente mission de reconnaissance, avant qu'elle ne s'auto-détruise.

■ Suite au succès des récents **Merlin** et **L'Odyssée**, la télé s'intéresse à un nouveau classique. Cette fois, c'est le roman de Lewis Carroll, *Alice in Wonderland*, qui va connaître les honneurs d'une superproduction luxueuse de quatre heures servie par une distribution prestigieuse : Robbie Coltrane, Whoopi Goldberg, Ben Kingsley, Christopher Lloyd, Martin Short, Peter Ustinov et Gene Wilder. Cette nouvelle version, au moins la dixième, sans compter les adaptations officieuses, est dirigée par Nick Willing, très remarqué cette année avec le conte **Forever**. Effrayée à l'idée de devoir se produire devant ses parents et leurs invités, Alice s'enfuit de chez elle et tombe dans un terrier qui la mène tout droit vers un monde magique peuplé de personnages et créatures imaginaires. Après avoir fait la connaissance des nombreux habitants atypiques de Wonderland, Alice est appelée à témoigner au procès de Sir Jack, accusé d'avoir volé des tartes. Refusant de participer à cette parodie de justice, elle est bannie de Wonderland et renvoyée chez elle, épanouie par ce voyage fantastique. Les créatures sont conçues et animées par le *Jim Henson's Creature Shop*.

PSYCHO

Pour de nombreux producteurs et réalisateurs américains, l'œuvre d'Alfred Hitchcock a toujours été une grande source d'inspiration. Sa maîtrise du suspense, sa manière de rendre compte de la peur, viscérale, se retrouve dans la majorité des thrillers actuels. **Psychose**, son film le plus célèbre pour avoir carrément inventé un genre, témoigne de l'immortalité de cet héritage. Qui n'a jamais entendu parler, à défaut de l'avoir vue, de la fameuse scène de la douche, au cours de laquelle Janet Leigh succombait à plusieurs coups de couteau ?

Le film connaîtra d'ailleurs trois suites et une adaptation officieuse (**Bates Motel**). Aujourd'hui que le psycho killer est ressuscité par le phénoménal succès de **Scream**, *Universal* se lance sur le marché sans hésiter lorsque le réalisateur Gus Van Sant (**Will Hunting**) vient leur proposer de refaire **Psychose**. Mais cette nouvelle version, plus moderne, ne sera pas un remake dans la grande tradition hollywoodienne. A savoir que Gus Van Sant, plutôt que d'adapter le film d'Hitchcock, se sert du scénario original de Joseph Stefano, du découpage de Saul Bass et de la musique originale composée par Bernard Herrmann pour se livrer à un exercice de style qui se remarquera surtout au travers du casting et de la direction artistique. Tourné dans les studios *Universal*, où furent reconstruits à titre d'attraction le motel et la maison de Norman Bates, ce nouveau **Psychose** présente Anne Heche (**6 Jours, 7 Nuits**) dans le rôle tenu à l'époque par Janet Leigh, celui d'une secrétaire qui s'enfuit avec une somme d'argent que son employeur lui avait demandé de déposer à la banque, et Vince Vaughn (**Le Monde Perdu**) remplaçant Anthony Perkins dans celui du psychopathe Norman Bates. Julianne Moore (**Boogie Nights**), Viggo Mortensen (**Meurtre Parfait, justement**) et William H. Macy (**Fargo**) complètent la distribution de ce **Psychose** qui tourmente déjà les puristes, révoltés par le fait que le film soit en couleurs, alors qu'Hitchcock avait délibérément tourné le sien en noir et blanc.

Vince Vaughn est Norman Bates. A l'occasion, penser le voir à la maison.

■ Suite au succès du premier **Babe**, George Miller (**Mad Max**) a décidé de lui donner une suite, **Babe : Pig in the City**, qu'il produit et réalise lui-même. Dans ce nouveau film, le cochon, chien de berger dans l'âme, quitte la basse-cour du premier film pour aller professer la bonne parole dans une grande ville où il rencontre bien entendu de nombreux animaux qui deviendront ses amis. James Cromwell et Magda Szubanski reprennent leurs rôles, entourés par David Warner et Mickey Rooney. Juste après, George Miller devrait s'atteler à l'écriture de **Mad Max 4**, projet qui traîne dans les tiroirs de la *Warner* depuis des années. La sortie a été programmée pour l'été 2001 mais on ne sait pas encore si Mel Gibson reprendra le rôle titre.

San HELVING

DANS LES GRIFFES DU CINÉPHAGE

LE PETIT MONDE DES BORROWERS

Il n'est pas fréquent qu'un film familial soit aimé par tous. Si **Le Petit Monde des Borrowers** est de ceux-là, c'est en grande partie grâce à la prestation de John Goodman (**Arizona Junior**, **Big Lebowski**), encore une fois excellent, qui calmera certaines adultes de l'irritation provoquée par un humour franchement convenu et une déclinaison de thèmes pontifs tels que le respect de la famille, l'importance de l'esprit d'équipe, etc... En effet, il ne faut pas attendre du film d'être proche en esprit des tourments de **L'Homme qui Rétrécit** de Jack Arnold ou d'autres films réussis dans le genre. Le réalisateur Peter Hewitt se fiche pas mal des raisons de la taille des petits hommes. Tout juste souligne-t-il que ce sont des créatures légendaires, ayant leur propre monde et leurs propres codes. Une race très discrète et très sage qui n'empruntre aux humains que de quoi subsister.

Adapté des contes de Mary Norton, le film narre les tribulations d'une famille de lilliputiens vivant sous le plancher de la maison qu'habitent Joe et Victoria Lender avec leur fils Pete (Bradley Pierce). Leur existence se voit transformée le jour où, expulsés illicitement par un vilain notaire, les Lender doivent quitter la demeure. Découvrant avec surprise l'existence des borrowers, Pete promet de les aider à s'installer avec eux. Mais le voyage se passe mal, les deux enfants borrowers tombent du camion de déménagement, et, livrés à eux mêmes, retournent à la maison désormais vide. Ils découvrent sur les lieux que le notaire Ocious Potter (John Goodman) a en sa possession un papier certifiant que la propriété appartient bien aux Lender. Ils entreprennent de le lui dérober et de gagner leur nouvelle habitation...

On ne trouvera pas dans le scénario de qualités spécifiques, celui-ci ressemblant à s'y méprendre à celui d'un épisode du dessin animé *Les Minipouss*. Les effets spéciaux sont par contre très réussis, au point qu'ils parviennent à se faire oublier : les borrowers évoluent ainsi très naturellement dans des décors de quinze fois leur taille. Pour une fois que les effets sont au service du scénario (aussi maigre soit-il) et non le contraire ! Privilégiant dans sa deuxième partie les affrontements entre les borrowers et Ocious Potter, le film prend son envol et évite de justesse d'être un pur produit de commande. Électrocuté, aspergé de lait, poignardé à la fourchette, John Goodman s'en prend plein la tête. Excellent martyr, il porte littéralement le film jusque dans une scène amusante où, tel un Gulliver, il est ligoté puis jugé par les petits hommes. Mais même si le film se repose sur son interprète principal, on pourra lui reprocher une linéarité et un caractère prévisible qui le rendront un peu ennuyeux pour les plus de douze ans. Se voulant un conte enfantin et rien d'autre, **Le Petit Monde des Borrowers** cerne une cible réduite mais vise juste. A n'en pas douter, les enfants raffoleront du spectacle. Les adultes, eux, ne s'en plaindront pas trop. C'est déjà bien.

Erich VOGEL

The Borrowers. USA. 1998. Réal.: Peter Hewitt. Scén.: Gavin Scott & John Kamps d'après les romans de Mary Norton. Dir. Phot.: John Fenner & Trevor Brooker. Mus.: Hans Zimmer. SPFX visuels : Digital Film Company/ Magic Camera Company. Prod.: Tim Bevan, Eric Fellner & Rachel Talalay pour Working Title. Int.: John Goodman, Jim Broadbent, Celia Imrie, Flora Newbigin, Tom Felton... Dist.: Polygram Film Distribution. Dur.: 1 h 23. Sorti le 7 octobre 1998.

OUVRE LES YEUX

Avec son deuxième film, **Ouvre les Yeux**, le jeune réalisateur espagnol Alejandro Amenabar (**Tesis**) explore les grands thèmes de la science-fiction, notamment présents dans l'œuvre de Philip K. Dick et qui avaient déjà inspiré **Total Recall**. Des thèmes qu'il utilise non pas pour élaborer un univers futuriste mais pour délimiter la réalité d'**Ouvre les Yeux**, une réalité virtuelle établie par les rêves, associée au progrès de la médecine et sa capacité à augmenter la durée de vie. Sur un postulat de départ simple mais efficace — dans la cellule d'une unité psychiatrique carcérale, un médecin aide un jeune homme à confesser un crime, à comprendre les circonstances qui l'ont poussé à commettre cet acte — Amenabar construit une histoire complexe qui s'articule autour du caractère de son personnage principal, Cesar (Eduardo Noriega), un jeune homme de 25 ans qui fait tomber toutes les filles, y compris les compagnes de ses amis. Un soir, lors d'une fête qu'il donne pour son anniversaire, Cesar drague Sofia (Penelope Cruz), la copine de son ami Pelayo (Fele Martinez), pour échapper à Nuria (Najwa Nimri), sa maîtresse du moment, une nymphomane insatiable et givrée au comportement suicidaire. Après avoir passé la nuit chez Sofia, Cesar croise Nuria en bas de chez elle et accepte de se faire raccompagner chez lui par celle-ci. Sur la route, Nuria provoque volontairement un accident dans l'espoir de les tuer, mais Cesar s'en sort, défiguré. Une déformation physique inacceptable pour ce Don Juan désormais repoussé par Sofia, et hanté par l'image de Nuria, qu'il hait viscéralement et qui le fait plonger progressivement dans la folie...

Une chose est sûre, Alejandro Amenabar aime surprendre les spectateurs, les emmener là où ils ne s'attendent pas à aller, et excelle dans le brouillage de pistes et l'agencement des multiples rebondissements. A ce titre, Cesar pourrait aussi bien être malade, atteint de schizophrénie, ou psychopathe (après son accident, Cesar est montré comme un monstre qui dissimule son visage défiguré sous un masque) ou tout simplement victime d'une manipulation orchestrée par un mystérieux scientifique qui a développé une technique de cryo-conservation pendant laquelle la vie du patient est réorganisée au moyen d'un programme de rêves. Cesar, de plus en plus hermétique à la perception de la réalité, pourrait même avoir fantasmé une de ces deux compagnes, qui n'existerait que dans sa tête sous la forme d'un idéal féminin. On peut alors penser que le titre **Ouvre les Yeux** s'adresse à ce personnage, qui préfère s'inventer un cauchemar plutôt que de se livrer aux rêves qu'on lui implante. En s'adonnant au jeu de la suggestion, Alejandro Amenabar prête à **Ouvre les Yeux** différents niveaux de lecture, souvent cryptés, et synthétisés par une conclusion légèrement explicative et discutable.

Damien GRANGER

Abre Los Ojos. Espagne. 1997. Réal.: Alejandro Amenabar. Scén.: Alejandro Amenabar & Mateo Gil. Dir. Phot.: Hans Burmann. Mus.: Mariano Marin. Prod.: José Luis Cuerda. Int.: Eduardo Noriega, Penelope Cruz, Chete Lera, Fele Martinez, Najwa Nimri, Gérard Barray... Dist.: AFMD. Dur.: 1 h 57. Sortie le 18 novembre 1998.

LULU ON THE BRIDGE

Izzy (Harvey Keitel), musicien de jazz bourru et agressif, reçoit sur scène une balle perdue qui le heurte en pleine poitrine. Echappant de justesse à la mort, et ne pouvant plus jouer de son instrument, Izzy doit trouver de nouvelles raisons de vivre. Un soir, il découvre, près d'un cadavre, une pierre magique diffusant une lumière bleutée, ainsi qu'un numéro de téléphone. C'est celui de Celia (Mira Sorvino), une actrice paumée avec qui il va partager sa découverte. Au contact de la pierre, ils tombent éperdument amoureux. Mais Izzy est enlevé. Retenu dans une chambre dérobée, un sombre personnage (Willem Dafoe, excellent) le pousse à l'examen de conscience...

Avec son scénario sinueux et constamment surprenant, **Lulu on the Bridge** est, quoi qu'on en dise, un film qui ne trahit pas l'œuvre littéraire de l'auteur. Paradoxalement, le principal défaut de Paul Auster est aussi sa plus grande qualité : ses livres se réfèrent souvent à l'inconscient comme un prétexte. En gros, il fait beaucoup de mystère pour bien peu. Cette caractéristique, donnant dans ses romans une certaine puissance à la narration, apporte rarement à son premier film le caractère homogène et maîtrisé qu'on était en droit d'attendre. Bien au contraire, elle amène souvent **Lulu on the Bridge** à la limite du ridicule. Le néo-réalisateur abuse trop de la structure évasive du récit, ne fait que suggérer les choses à défaut de les énoncer. Ainsi le cheminement d'Izzy aurait des avant-goûts de purgatoire, la prison dans laquelle est retenue le héros serait la manifestation de son inconscient, la boîte qui contient la pierre serait une sorte de boîte de Pandore, la pierre serait le symbole de l'espoir (!), et ainsi de suite pendant une bonne heure quarante...

Toutes ces voies ouvertes — formant davantage un bourbier incompréhensible qu'un chemin cohérent — pourront énerver le plus indulgent des spectateurs. Cependant, certaines scènes sont très réussies et remarquablement insolites, particulièrement celles entre Keitel et Dafoe : c'est en effet dans celles-ci que Paul Auster, touchant au cœur même de sa thématique habituelle, s'avère être le plus convaincant. Ainsi, par delà la mièvrerie apparente de l'histoire, on pourra apprécier ce ton très sérieux et libre de tout a priori, faisant de **Lulu on the Bridge** un film OVNI comme il nous est peu donné d'en voir au cinéma. C'est davantage pour le caractère original de cette œuvre que pour sa qualité très discutable que **Lulu...** est un film à voir. Manifestement, Auster a voulu y montrer la face cachée d'un rêve, et n'y a rien ajouté qui puisse rendre celui-ci explicite et cohérent. On peut lui reprocher d'être un mystificateur. On peut louer par contre sa rafraîchissante naïveté.

Erich VOGEL

USA. 1998. Réal. & scén.: Paul Auster. Dir. Phot.: Ali Sakhavarzi. Mus.: Graeme Revell. Prod.: Peter Newman, Greg Johnson & Amy J. Kaufman pour Redeemable Features Production. Int.: Harvey Keitel, Mira Sorvino, Willem Dafoe, Gina Gershon, Mandy Patinkin, Vanessa Redgrave... Dist.: Pyramide. Dur.: 1 h 40. Sorti le 7 octobre 1998.

AU-DELÀ DE NOS RÊVES

Le monde du cinéma est peuplé de gens parfaitement normaux qui rêveraient d'être fous, d'avoir au moins un de ces petits grains dans la tête qui donnent à voir le monde légèrement de traviole, au lieu de filmer bêtement ce qu'ils ont dans leur assiette. Vincent Ward est leur parfait contraire. Voici un type joyeusement branque qui, depuis quinze ans, gâche son inspiration en tentant de la faire rentrer dans le moule. **Navigator** et **Cœur de Métisse** étaient deux films suicidés par leur désir inutile de faire propre. A chaque idée bizarroïde, à chaque envolée, Ward rajoutait le plan, la réplique, la scène qui les faisait retomber comme une vulgaire pastèque. Le script qu'il écrivit pour **Alien 3**, avec ses curés de l'espace tatoués au code-barre et visités par le mal suprême, donnait toute l'étendue de son esprit barjot. Par chance, il ne l'a pas réalisé. **Au-delà de nos Rêves** n'échappe pas à cette inhibition volontaire : Chris (Robin Williams) a trouvé chez Annie (Annabella Sciorra) l'âme sœur véritable. Mais ce couple de rêve voit son harmonie brisée lorsque leurs enfants périssent dans un tragique accident. Quatre ans plus tard, Chris, à son tour, a la mauvaise idée de finir sous une voiture. Les portes du Ciel s'ouvrent à lui. Mais pour ce passionné de peinture, le Ciel ne saurait être autre chose que celui rêvé par Turner, Botticelli ou Bosch : des cités dorées où volent des myriades d'angelots, des paysages aux couleurs enivrantes à perte de vue. Lorsqu'il comprend qu'Annie, achevée par le désespoir, s'est suicidée, promise ainsi à l'enfer, Chris décide, contre l'avis de son ange-guide Albert (Cuba Gooding Jr) de descendre chercher sa promise là d'où l'on ne revient jamais.

Ainsi, sur 106 longues minutes, **Au-delà de nos Rêves** applique cet immuable principe de la destruction par la normalité. Robin Williams court dans des vallées retouchées par des impressionnistes, traverse une mer de visages, explore une bibliothèque en forme de cathédrale parsemée de carreaux vénitiens (?!?), affronte des tempêtes cyclopéennes, rencontre une émouvante et étrange Chinoise, et, dès qu'un soupçon de poésie commence timidement à s'installer, Vincent Ward sort le mélo-bazooka et tire dans le tas. Vous êtes dans une salle de cinéma, en ayant la désagréable impression que le projectionniste s'amuse à zapper entre le **Münchausen** de Terry Gilliam et *Le Château des Cloviers*. La bande annonce du film ne trompe pas. Les centaines de plans d'effets spéciaux du studio *Mass Illusions* n'y apparaissent pas, préférant nous donner à contempler une succession de visages sages et souriants. Une initiative qui a dû réjouir Vincent Ward, un homme étrangement attaché au boulet qui le retient au sol.

Rafik DJOUMI

What Dreams May Come. USA. 1998. Réal.: Vincent Ward. Scén.: Ronald Bass, d'après le roman de Richard Matheson. Dir. Phot.: Eduardo Serra. Mus.: Michael Kamen. SPFX.: Denise Davis, Dawna Langston, Joël Hynek, Nicholas Brooks. Prod.: Stephen Simon, Barnet Bain pour Interscope Communication et Metafilmics. Int.: Robin Williams, Annabella Sciorra, Cuba Gooding Jr, Max Von Sydow, Rosalind Chao, Jessica Brooks Grant, Josh Paddock. Dur.: 1 h 46. Dist.: Polygram Filmed Entertainment. Sortie le 2 décembre 1998.

Nicolas Cage : Lost Romantic Hero *: la carrière film par film de la nouvelle coqueluche d'Hollywood ;* ***Snake Eyes*** *: brillant comme Brian De Palma ;* ***Le Masque de Zorro*** *: interview Martin Campbell ;* ***Zorro de A à Z*** *: rétro ciné du vengeur masqué ;* ***From the Earth to the Moon*** *: la série TV sur la conquête de l'espace présentée par son créateur, Tom Hanks ;* ***Rouin*** *|* ***Négociateur*** *|* ***Meurtre Parfait*** *|* ***Le Général*** *+ toute l'actualité en salles et en vidéo du cinéma qui dépote grave.* ***ACTUELLEMENT EN KIOSQUE : 25 F.***

TOUS AUX MANIFS !

■ Le Grand Prix Avenir de l'Affiche de Cinéma va bientôt remettre son 5ème Grand Prix... euh... Avenir... Hmmm... de l'Affiche de Cinéma. Logique en fait... Vous avez jusqu'au 12 novembre pour vous connecter sur Internet (http://www.avenir.fr) et voter pour décerner le Grand Prix du Public. Les gagnants gagnent (oui, bon il est tard et on fait ce qu'on peut) 12 places de cinéma (pratique quand on voit beaucoup de films ou quand on a une famille nombreuse).

■ L'association Cortex et le Ciné Poche (MJC Jacques-Prévert, 97 Grande Rue, 72000 Le Mans. Tél.: 02 43 24 73 85) organisent une «Nuit du Cinéma Gore» le vendredi 13 novembre (vendredi 13, brrr..., déjà ça fout la trouille). Au programme, **Scream 2**, **Evil Dead 3**, **Braindead**, **Une Nuit en Enfer** et **La Petite Boutique des Horreurs** de Frank Oz (pas gore du tout mais bien quand même). On vous conseille d'apporter un imperméable, parce qu'avec toutes ces éclaboussures...

■ L'association Toreymages organise son 5ème Festival Vidéo Amateur les 27 et 28 mars 1999 avec *«le soutien actif de la municipalité de Torcy (Saône-et-Loire)»*. On cite tel quel le communiqué de presse parce que les associations ont besoin du soutien actif des municipalités, et on l'oublie trop souvent. Le thème de cette édition est «Roulez jeunesse» (l'option «Roulez bourrés» n'ayant pas été retenue par les organisateurs). Les films vidéo ne devront pas excéder 10 minutes, générique compris. Pour concourir, les vidéastes peuvent se procurer le règlement et la fiche d'inscription en écrivant à Toreymages, Hôtel de Ville, Avenue de Bourgogne, 71210 Torcy ou en téléphonant au 03 85 77 05 05.

AVIS CHIFFRÉS

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.

R.D.: Rafik Djoumi. D.G.: Damien Granger.
V.G.: Vincent Guignebert. J.P.P.: Jean-Pierre Putters.

	BD	DG	VG	JPP
Blade	5	5	3	3
Chapeau Melon et Bottes de Cuir	1		4	
[illegible]	[illegible]			
Godzilla	4	1	3	3
Halloween		5	2	2
[illegible]	[illegible]			
Magic Warriors	3	4	2	
Mulan	3			
Nick Fury			1	
Perdus dans l'Espace	2			
[illegible]	[illegible]			
[illegible]	[illegible]			
[illegible]	[illegible]			
X-Files		4		

BON DE COMMANDE

à retourner à
SYLPHE - 139, rue Manin
75019 Paris

Cochez les K7 de votre choix :

- A corps perdus ☐
- Bonjour les filles ☐
- The immoral West ☐
- Lorna ☐
- Cherry, Harry et Raquel ☐
- L'immoral Mr Teas ☐
- Mud honey ☐
- L'île des désirs ☐
- Vixen ☐
- Super Vixens ☐
- Ultra Vixens ☐
- Mega Vixens ☐
- Mondo Topless ☐

139 F x .... K7 = Total ..... F

NOM :
PRÉNOM :
ADRESSE :

1 K7 offerte pour 5 achetées

Je certifie être majeur
SIGNATURE OBLIGATOIRE

HAXAN

129 F

LES FEEBLES (vf ou vo)
DARKLY NOON (vf ou vo)
[illegible]
SKINNER (vf)
[illegible]
[illegible]
[illegible]
CAMP 731 *
RICHARD KERN LIVE FROM NY **
THE NETHER HORROR *
[illegible]

109 F

VIOLENT SHIT 2 **
HARDCORE 1 **
HARDCORE 2 **

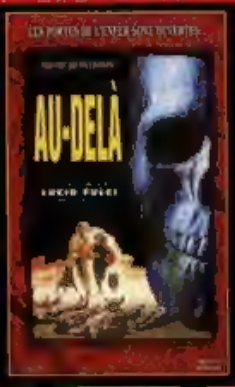
99 F

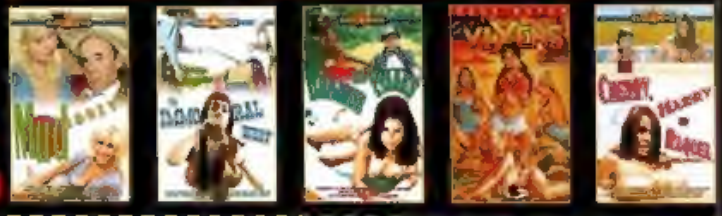
L'AU-DELÀ (vf)
LA MAISON PRÈS DU CIMETIÈRE (vf)
FRAYEURS (vf)
INCREDIBLE TORTURE SHOW (vo ou vf)
GÉNÉRATION Z **
ANGES ET DÉMONS
VIBROBOY
LE ROI DES MORTS *
LA PLANTE QUI AIMAIT LES FEMMES *
LA VIE SEXUELLE DE ROMEO ET JULIETTE (vf)
BABY CART 4
BABY CART 5
BABY CART 6

Collection Russ Meyer
CHERRY, HARRY ET RAQUEL (vo ou vf)
MUDHONEY (vo ou vf)
L'IMMORAL MR. TEARS
A CORPS PERDUS
LORNA
L'ILE DES DÉSIRS
THE IMMORAL WEST
VIXEN (vo ou vf)
MONDO TOPLESS
SUPER VIXENS (vo ou vf)
ULTRA VIXENS (vo ou vf)
MEGAVIXENS (vo ou vf)
BONJOUR LES FILLES

* interdit aux moins de 16 ans/ ** interdit aux moins de 18 ans

LES SÉLECTIONS HAXAN DU MOIS





Bon de commande à renvoyer à HAXAN FILMS - 18 rue des Peupliers - 92100 Boulogne-Billancourt. Tél.: (1) 46 21 23 93 - Fax : (1) 46 20 31 16

Seul si mentionné toutes nos cassettes sont en VO STI.

36 15 HAXAN (2,23 FR./mn)

INFOS-JEUX

Je désire recevoir les cassettes suivantes (VHS/Secam) (Livraison sous 15 jours)

Ci-joint mon règlement de _____ F par ❑ chèque ❑ mandat à l'ordre de Haxan Films.

Nom _____

Adresse _____

_____

Code Postal _____ Ville _____

** Je certifie être majeur
Signature :

TITRES	PRIX
Port 30 F (gratuit pour + de 200 F d'achat)	
TOTAL	

Catalogue gratuit sur simple demande

ABONNEMENT

STARSHIP TROOPERS

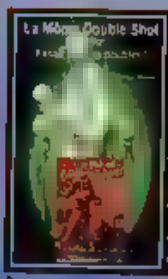
...un futur aux forts relents de fascisme, des ... s'en vont mener une guerre dévastatrice ... planète habitée par des insectes géants.

... auteurs de ROBOCOP, le film le plus ... blement destroy de l'histoire du cinéma, ... d'une satire monumen- ... l'esprit guerrier.

... à la vente chez Touzeurou ... inte le 24 novembre.

TOUCHSTONE HOME VIDEO

sortie le 18 novembre



LES ANGES DU BIZARRE
(Editions Soleil Noir)

1 - Le Festin des Chrysopes de Max Rouzeul. 2 - Mon Ami est une Panthère de Anne Cudsel. 3 - La Mère Noire de Guy de Wingny. 4 - Enfer Privé de Jean Rollin. 5 - Dans mon Dédale de Sandra Ve-Anh. 6 - Salauds de Anna Gay. 7 - La Statue de Chair de Jean Rollin. 8 - La Même Double Shot : Fallait pas me Doubler ! de George Maxwell

Soyez parmi les 200 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez au choix, la K7 vidéo de **STARSHIP TROOPERS**, ou la K7 vidéo de **VOLCANO**, un film qui réchauffe bien à l'approche de l'hiver.

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous l'indiquiez clairement, nous vous enverrons, au choix, l'affichette de **BLADE** (40x60 ou 120x160), l'affichette de **WISHMASTER** (40x60), un roman de la collection **LES ANGES DU BIZARRE** à choisir dans la liste ci-dessus, ou encore un numéro de *MAD MOVIES* ou d'*IMPACT* qui, d'après le courrier reçu, sont des revues sacrément sympathoches confectionnées par des gens assez top cool dans l'âme.

JOYEL MAD, ABONNEZ-VOUS !

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

_____

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à Mad Movies
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international

Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 200 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart
75009 PARIS

Pour l'étranger et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

BLADE

du comics dans les veines !

DAVID S. GOYER

Fan de comics et diplômé de l'Université de Californie du Sud, section écriture scénaristique, David S. Goyer fait son apprentissage chez Charles Band dans des conditions tout à fait comiques. Il ne reste pas longtemps dans la roue de ce producteur pingre et s'en va travailler sur des projets plus ambitieux : LES MAÎTRES DU MONDE, THE CROW : LA CITÉ DES ANGES, DARK CITY, et BLADE, dans lequel il s'est investi avec beaucoup de conviction. Parallèlement à l'écriture, David Goyer s'est lancé dans la production (MISSION TO MARS pour Hollywood Pictures) et s'apprête à mettre en scène l'un de ses propres scénarios. Rencontre avec un jeune homme en passe de devenir une personnalité d'Hollywood.

Comment avez-vous découvert Blade ?

A l'âge de douze ans, en lisant des BD dont j'étais un gros consommateur. Il est d'abord apparu dans le comic « Tomb of Dracula ». Je ne savais qu'il était pluté cool.

Qu'est-ce que vous aimiez tellement dans le comics pour vouloir à ce point faire partie de l'adaptation cinéma ?

J'ai toujours été attiré par les personnages de BD différents, marginaux, chevauchant que par les héros classiques comme Superman et Captain America. Blade était un vampire noir qui utilisait le langage de la rue. Au milieu d'un univers généralement gothique et réservé à Dracula, il paraissait vraiment décalé. J'aimais aussi le fait qu'il ne faisait pas de compromis. Il était l'un des rares vrais anti-héros de l'époque. À l'image de Clint Eastwood dans les westerns spaghetti, son côté voleur m'attirait.

Que pensez-vous de la bande dessinée originale dans le long métrage ?

Le concept du personnage principal, ainsi que le thème du vampire, Deacon Frost, Mme Vanessa, l'histoire, la mythologie, les autres personnages, la quête des vampires, le temple Illuminati... c'est inspiré pour le film. J'ai notamment développé le personnage de Blade. Dans la BD, il est

Wesley Snipes (Kris Kristofferson) : le nouveau destin de Blade.

Quelles difficultés avez-vous rencontrées en adaptant le comic book ?

Aucune ou presque ! Avec Batman, Superman ou Spiderman, dont la mythologie est tellement célèbre que le public risque de mal prendre le moindre changement, ce doit sans doute être difficile. Mais Blade n'est pas un héros populaire. Ses origines sont par exemple à peine évoquées dans la bande dessinée, ce qui me laissait toute liberté de création. Dans la BD, on sait seulement que sa mère a été mordue par un vampire, et que cela a déclenché sa chute. Mais le personnage n'y était pas décrit comme un mi-humain mi-vampire. Il buvait pas sa soif de sang par exemple. Travailler sur ce matériau le développer, n'était donc pas si difficile que cela.

Avez-vous rencontré le créateur de Blade, Mark Wolfman, pour écrire le scénario ?

Oui, sur le tournage. C'est un type bien, et j'ai lu pas mal de choses qu'il a faites. Je lui avais envoyé le scénario, et il l'avait beaucoup aimé. Heureusement, je ne pense pas avoir plus rouge qu'il y a eu pas mal de problèmes entre lui et Marvel à propos des droits d'adaptation.

Avez-vous déjà travaillé directement sur des comics ?

C'est drôle que vous parliez de ça, parce que j'écris un projet pour DC Comics en ce moment. Avec un ami à moi, James Robinson, qui est l'auteur de « Starman ». La première parution doit en être. Pour l'anecdote, contrat à Marvel qui m'a pris que je travaille pour DC. Mais les gens de Marvel ne m'ont rien demandé. DC oui !

Comment avez-vous convaincu les gens de New Line que vous étiez l'homme qu'il leur fallait pour écrire *Blade* ?

Jusqu'à mon arrivée, je ne crois pas que les responsables portaient le projet vraiment au sérieux. Ils envisageaient de le faire avec un budget réduit, de 10 millions de dollars maximum. Ils avaient en tête un simple film de blaxploitation tournant vers la comédie. Je suis arrivé en leur proposant une trilogie, un concept plus spectaculaire, plus haut de gamme, avec un budget conséquent. Je leur ai expliqué qu'en prenant l'exemple de quelques films de gangsters, un film de vampires pouvait marcher comme il n'avait jamais été fait auparavant. Je n'avais aucune véritable référence, mais ils ont aimé mes arguments et décidé de me donner une chance en me laissant écrire le scénario. Le travail fut long et ils ont envoyé la première mouture à Wesley Snipes, qui a accepté de faire le film.

J'imagine que ce n'est pas cette première version du script qui a été tournée ?

Oh, il n'est jamais tellement de choses... Ce que je veux dire, vous savez, dans l'idéal, c'est que le studio et le réalisateur soient sur la même longueur d'ondes. Ils ont tous deux leur mot à dire, bien sûr, mais ils doivent être sur la même longueur d'ondes. Et c'est là que le bât blesse parfois. Il y a eu pas mal de problèmes entre lui et Marvel à propos des droits d'adaptation.

Avec Wesley Snipes et New Line, nous en sommes arrivés à un point où nous avions tous les mêmes objectifs. Nous voulions tous les mêmes choses. Nous avions tous la même vision du film. Il n'y a pas eu de problèmes majeurs. Nous avons eu quelques différences d'opinion, mais rien de grave. Nous avons tous travaillé dans le même sens. Et c'est ce qui a fait la différence. Nous avons tous travaillé dans le même sens. Et c'est ce qui a fait la différence.

Ce qui a fait la différence, c'est que

BLADE

Vous avez vu un projet qui est tombé à l'eau, c'était difficile de garder espoir. Quand ils m'ont proposé que Stephen Norrington réalisait Blade, j'ai pas vraiment cru. Et ça a continué comme ça, jusqu'à ce qu'un jour, je me rende compte que le film avait été fait. L'ironie est que Blade est finalement très proche de la première mouture que j'ai écrite ! A l'époque, je travaillais également sur Dark City, avec Alex Proyas. Le projet est passé d'un studio à un autre, puis revenu à un autre, en l'occurrence New Line. Il faut être patient !

Y a-t-il une différence entre faire pour Charles Band et un grand studio comme New Line ?

Énormément ! C'est drôle, avec Charles Band. En fait, je l'aime bien — c'est d'ailleurs un type de BD lui aussi — mais il est un peu spécial. Pour lui, le cinéma n'est pas un Art, uniquement du commerce. Il produit tous ces films sous-produits (Full Moon, Puppet Master, Trancers, Dollman, Subspecies, Evil Bong, Gingerdead Man, Ooga Booga, Killjoy, Blood Dolls, Witchcraft, Head of the Family, Creepozoids, Dark Angel, Prehysteria, Arcane, Crash and Burn, Robot Jox, Zone Troopers, Metal Storm, Trancers, Pulse Pounders, Mutant Hunt, Terrorvision, Ghoulies, Re-Animator, Puppet Master, Dollman vs. Demonic Toys, Trancers, Trancers II, Trancers III, Trancers IV, Trancers V, Trancers VI, Trancers VII, Trancers VIII, Trancers IX, Trancers X, Trancers XI, Trancers XII, Trancers XIII, Trancers XIV, Trancers XV, Trancers XVI, Trancers XVII, Trancers XVIII, Trancers XIX, Trancers XX, Trancers XXI, Trancers XXII, Trancers XXIII, Trancers XXIV, Trancers XXV, Trancers XXVI, Trancers XXVII, Trancers XXVIII, Trancers XXIX, Trancers XXX, Trancers XXXI, Trancers XXXII, Trancers XXXIII, Trancers XXXIV, Trancers XXXV, Trancers XXXVI, Trancers XXXVII, Trancers XXXVIII, Trancers XXXIX, Trancers XL, Trancers XLI, Trancers XLII, Trancers XLIII, Trancers XLIV, Trancers XLV, Trancers XLVI, Trancers XLVII, Trancers XLVIII, Trancers XLIX, Trancers L, Trancers LI, Trancers LII, Trancers LIII, Trancers LIV, Trancers LV, Trancers LVI, Trancers LVII, Trancers LVIII, Trancers LIX, Trancers LX, Trancers LXI, Trancers LXII, Trancers LXIII, Trancers LXIV, Trancers LXV, Trancers LXVI, Trancers LXVII, Trancers LXVIII, Trancers LXIX, Trancers LXX, Trancers LXXI, Trancers LXXII, Trancers LXXIII, Trancers LXXIV, Trancers LXXV, Trancers LXXVI, Trancers LXXVII, Trancers LXXVIII, Trancers LXXIX, Trancers LXXX, Trancers LXXXI, Trancers LXXXII, Trancers LXXXIII, Trancers LXXXIV, Trancers LXXXV, Trancers LXXXVI, Trancers LXXXVII, Trancers LXXXVIII, Trancers LXXXIX, Trancers XC, Trancers XCI, Trancers XCII, Trancers XCIII, Trancers XCIV, Trancers XCV, Trancers XCVI, Trancers XCVII, Trancers XCVIII, Trancers XCIX, Trancers C, Trancers CI, Trancers CII, Trancers CIII, Trancers CIV, Trancers CV, Trancers CVI, Trancers CVII, Trancers CVIII, Trancers CIX, Trancers CX, Trancers CXI, Trancers CXII, Trancers CXIII, Trancers CXIV, Trancers CXV, Trancers CXVI, Trancers CXVII, Trancers CXVIII, Trancers CXIX, Trancers CXX, Trancers CXXI, Trancers CXXII, Trancers CXXIII, Trancers CXXIV, Trancers CXXV, Trancers CXXVI, Trancers CXXVII, Trancers CXXVIII, Trancers CXXIX, Trancers CXXX, Trancers CXXXI, Trancers CXXXII, Trancers CXXXIII, Trancers CXXXIV, Trancers CXXXV, Trancers CXXXVI, Trancers CXXXVII, Trancers CXXXVIII, Trancers CXXXIX, Trancers CXL, Trancers CXLI, Trancers CXLII, Trancers CXLIII, Trancers CXLIV, Trancers CXLV, Trancers CXLVI, Trancers CXLVII, Trancers CXLVIII, Trancers CXLIX, Trancers CL, Trancers CLI, Trancers CLII, Trancers CLIII, Trancers CLIV, Trancers CLV, Trancers CLVI, Trancers CLVII, Trancers CLVIII, Trancers CLIX, Trancers CLX, Trancers CLXI, Trancers CLXII, Trancers CLXIII, Trancers CLXIV, Trancers CLXV, Trancers CLXVI, Trancers CLXVII, Trancers CLXVIII, Trancers CLXIX, Trancers CLXX, Trancers CLXXI, Trancers CLXXII, Trancers CLXXIII, Trancers CLXXIV, Trancers CLXXV, Trancers CLXXVI, Trancers CLXXVII, Trancers CLXXVIII, Trancers CLXXIX, Trancers CLXXX, Trancers CLXXXI, Trancers CLXXXII, Trancers CLXXXIII, Trancers CLXXXIV, Trancers CLXXXV, Trancers CLXXXVI, Trancers CLXXXVII, Trancers CLXXXVIII, Trancers CLXXXIX, Trancers CXC, Trancers CXCI, Trancers CXCII, Trancers CXCIII, Trancers CXCIV, Trancers CXCV, Trancers CXCVI, Trancers CXCVII, Trancers CXCVIII, Trancers CXCIX, Trancers CC, Trancers CCI, Trancers CCII, Trancers CCIII, Trancers CCIV, Trancers CCV, Trancers CCVI, Trancers CCVII, Trancers CCVIII, Trancers CCIX, Trancers CCX, Trancers CCXI, Trancers CCXII, Trancers CCXIII, Trancers CCXIV, Trancers CCXV, Trancers CCXVI, Trancers CCXVII, Trancers CCXVIII, Trancers CCXIX, Trancers CCXX, Trancers CCXXI, Trancers CCXXII, Trancers CCXXIII, Trancers CCXXIV, Trancers CCXXV, Trancers CCXXVI, Trancers CCXXVII, Trancers CCXXVIII, Trancers CCXXIX, Trancers CCXXX, Trancers CCXXXI, Trancers CCXXXII, Trancers CCXXXIII, Trancers CCXXXIV, Trancers CCXXXV, Trancers CCXXXVI, Trancers CCXXXVII, Trancers CCXXXVIII, Trancers CCXXXIX, Trancers CCXL, Trancers CCXLI, Trancers CCXLII, Trancers CCXLIII, Trancers CCXLIV, Trancers CCXLV, Trancers CCXLVI, Trancers CCXLVII, Trancers CCXLVIII, Trancers CCXLIX, Trancers CCL, Trancers CCLI, Trancers CCLII, Trancers CCLIII, Trancers CCLIV, Trancers CCLV, Trancers CCLVI, Trancers CCLVII, Trancers CCLVIII, Trancers CCLIX, Trancers CCLX, Trancers CCLXI, Trancers CCLXII, Trancers CCLXIII, Trancers CCLXIV, Trancers CCLXV, Trancers CCLXVI, Trancers CCLXVII, Trancers CCLXVIII, Trancers CCLXIX, Trancers CCLXX, Trancers CCLXXI, Trancers CCLXXII, Trancers CCLXXIII, Trancers CCLXXIV, Trancers CCLXXV, Trancers CCLXXVI, Trancers CCLXXVII, Trancers CCLXXVIII, Trancers CCLXXIX, Trancers CCLXXX, Trancers CCLXXXI, Trancers CCLXXXII, Trancers CCLXXXIII, Trancers CCLXXXIV, Trancers CCLXXXV, Trancers CCLXXXVI, Trancers CCLXXXVII, Trancers CCLXXXVIII, Trancers CCLXXXIX, Trancers CCXC, Trancers CCXCI, Trancers CCXCII, Trancers CCXCIII, Trancers CCXCIV, Trancers CCXCV, Trancers CCXCVI, Trancers CCXCVII, Trancers CCXCVIII, Trancers CCXCIX, Trancers CCC, Trancers CCCI, Trancers CCCII, Trancers CCCIII, Trancers CCCIV, Trancers CCCV, Trancers CCCVI, Trancers CCCVII, Trancers CCCVIII, Trancers CCCIX, Trancers CCCX, Trancers CCCXI, Trancers CCCXII, Trancers CCCXIII, Trancers CCCXIV, Trancers CCCXV, Trancers CCCXVI, Trancers CCCXVII, Trancers CCCXVIII, Trancers CCCXIX, Trancers CCCXX, Trancers CCCXXI, Trancers CCCXXII, Trancers CCCXXIII, Trancers CCCXXIV, Trancers CCCXXV, Trancers CCCXXVI, Trancers CCCXXVII, Trancers CCCXXVIII, Trancers CCCXXIX, Trancers CCCXXX, Trancers CCCXXXI, Trancers CCCXXXII, Trancers CCCXXXIII, Trancers CCCXXXIV, Trancers CCCXXXV, Trancers CCCXXXVI, Trancers CCCXXXVII, Trancers CCCXXXVIII, Trancers CCCXXXIX, Trancers CCCXL, Trancers CCCXLI, Trancers CCCXLII, Trancers CCCXLIII, Trancers CCCXLIV, Trancers CCCXLV, Trancers CCCXLVI, Trancers CCCXLVII, Trancers CCCXLVIII, Trancers CCCXLIX, Trancers CCCL, Trancers CCCLI, Trancers CCCLII, Trancers CCCLIII, Trancers CCCLIV, Trancers CCCLV, Trancers CCCLVI, Trancers CCCLVII, Trancers CCCLVIII, Trancers CCCLIX, Trancers CCCLX, Trancers CCCLXI, Trancers CCCLXII, Trancers CCCLXIII, Trancers CCCLXIV, Trancers CCCLXV, Trancers CCCLXVI, Trancers CCCLXVII, Trancers CCCLXVIII, Trancers CCCLXIX, Trancers CCCLXX, Trancers CCCLXXI, Trancers CCCLXXII, Trancers CCCLXXIII, Trancers CCCLXXIV, Trancers CCCLXXV, Trancers CCCLXXVI, Trancers CCCLXXVII, Trancers CCCLXXVIII, Trancers CCCLXXIX, Trancers CCCLXXX, Trancers CCCLXXXI, Trancers CCCLXXXII, Trancers CCCLXXXIII, Trancers CCCLXXXIV, Trancers CCCLXXXV, Trancers CCCLXXXVI, Trancers CCCLXXXVII, Trancers CCCLXXXVIII, Trancers CCCLXXXIX, Trancers CCCXC, Trancers CCCXCI, Trancers CCCXCII, Trancers CCCXCIII, Trancers CCCXCIV, Trancers CCCXCV, Trancers CCCXCVI, Trancers CCCXCVII, Trancers CCCXCVIII, Trancers CCCXCIX, Trancers CD, Trancers CDI, Trancers CDII, Trancers CDIII, Trancers CDIV, Trancers CDV, Trancers CDVI, Trancers CDVII, Trancers CDVIII, Trancers CDIX, Trancers CDX, Trancers CDXI, Trancers CDXII, Trancers CDXIII, Trancers CDXIV, Trancers CDXV, Trancers CDXVI, Trancers CDXVII, Trancers CDXVIII, Trancers CDXIX, Trancers CDXX, Trancers CDXXI, Trancers CDXXII, Trancers CDXXIII, Trancers CDXXIV, Trancers CDXXV, Trancers CDXXVI, Trancers CDXXVII, Trancers CDXXVIII, Trancers CDXXIX, Trancers CDXXX, Trancers CDXXXI, Trancers CDXXXII, Trancers CDXXXIII, Trancers CDXXXIV, Trancers CDXXXV, Trancers CDXXXVI, Trancers CDXXXVII, Trancers CDXXXVIII, Trancers CDXXXIX, Trancers CDXL, Trancers CDXLI, Trancers CDXLII, Trancers CDXLIII, Trancers CDXLIV, Trancers CDXLV, Trancers CDXLVI, Trancers CDXLVII, Trancers CDXLVIII, Trancers CDXLIX, Trancers CDL, Trancers CDLI, Trancers CDLII, Trancers CDLIII, Trancers CDLIV, Trancers CDLV, Trancers CDLVI, Trancers CDLVII, Trancers CDLVIII, Trancers CDLIX, Trancers CDLX, Trancers CDLXI, Trancers CDLXII, Trancers CDLXIII, Trancers CDLXIV, Trancers CDLXV, Trancers CDLXVI, Trancers CDLXVII, Trancers CDLXVIII, Trancers CDLXIX, Trancers CDLXX, Trancers CDLXXI, Trancers CDLXXII, Trancers CDLXXIII, Trancers CDLXXIV, Trancers CDLXXV, Trancers CDLXXVI, Trancers CDLXXVII, Trancers CDLXXVIII, Trancers CDLXXIX, Trancers CDLXXX, Trancers CDLXXXI, Trancers CDLXXXII, Trancers CDLXXXIII, Trancers CDLXXXIV, Trancers CDLXXXV, Trancers CDLXXXVI, Trancers CDLXXXVII, Trancers CDLXXXVIII, Trancers CDLXXXIX, Trancers CDXC, Trancers CDXCI, Trancers CDXCII, Trancers CDXCIII, Trancers CDXCIV, Trancers CDXCV, Trancers CDXCVI, Trancers CDXCVII, Trancers CDXCVIII, Trancers CDXCIX, Trancers D, Trancers DI, Trancers DII, Trancers DIII, Trancers DIV, Trancers DV, Trancers DVI, Trancers DVII, Trancers DVIII, Trancers DIX, Trancers DX, Trancers DXI, Trancers DXII, Trancers DXIII, Trancers DXIV, Trancers DXV, Trancers DXVI, Trancers DXVII, Trancers DXVIII, Trancers DXIX, Trancers DXX, Trancers DXXI, Trancers DXXII, Trancers DXXIII, Trancers DXXIV, Trancers DXXV, Trancers DXXVI, Trancers DXXVII, Trancers DXXVIII, Trancers DXXIX, Trancers DXXX, Trancers DXXXI, Trancers DXXXII, Trancers DXXXIII, Trancers DXXXIV, Trancers DXXXV, Trancers DXXXVI, Trancers DXXXVII, Trancers DXXXVIII, Trancers DXXXIX, Trancers DXL, Trancers DXLI, Trancers DXLII, Trancers DXLIII, Trancers DXLIV, Trancers DXLV, Trancers DXLVI, Trancers DXLVII, Trancers DXLVIII, Trancers DXLIX, Trancers DL, Trancers DLI, Trancers DLII, Trancers DLIII, Trancers DLIV, Trancers DLV, Trancers DLVI, Trancers DLVII, Trancers DLVIII, Trancers DLIX, Trancers DLX, Trancers DLXI, Trancers DLXII, Trancers DLXIII, Trancers DLXIV, Trancers DLXV, Trancers DLXVI, Trancers DLXVII, Trancers DLXVIII, Trancers DLXIX, Trancers DLXX, Trancers DLXXI, Trancers DLXXII, Trancers DLXXIII, Trancers DLXXIV, Trancers DLXXV, Trancers DLXXVI, Trancers DLXXVII, Trancers DLXXVIII, Trancers DLXXIX, Trancers DLXXX, Trancers DLXXXI, Trancers DLXXXII, Trancers DLXXXIII, Trancers DLXXXIV, Trancers DLXXXV, Trancers DLXXXVI, Trancers DLXXXVII, Trancers DLXXXVIII, Trancers DLXXXIX, Trancers DXC, Trancers DXCI, Trancers DXCII, Trancers DXCIII, Trancers DXCIV, Trancers DXCV, Trancers DXCVI, Trancers DXCVII, Trancers DXCVIII, Trancers DXCIX, Trancers DC, Trancers DCI, Trancers DCII, Trancers DCIII, Trancers DCIV, Trancers DCV, Trancers DCVI, Trancers DCVII, Trancers DCVIII, Trancers DCIX, Trancers DCX, Trancers DCXI, Trancers DCXII, Trancers DCXIII, Trancers DCXIV, Trancers DCXV, Trancers DCXVI, Trancers DCXVII, Trancers DCXVIII, Trancers DCXIX, Trancers DCXX, Trancers DCXXI, Trancers DCXXII, Trancers DCXXIII, Trancers DCXXIV, Trancers DCXXV, Trancers DCXXVI, Trancers DCXXVII, Trancers DCXXVIII, Trancers DCXXIX, Trancers DCXXX, Trancers DCXXXI, Trancers DCXXXII, Trancers DCXXXIII, Trancers DCXXXIV, Trancers DCXXXV, Trancers DCXXXVI, Trancers DCXXXVII, Trancers DCXXXVIII, Trancers DCXXXIX, Trancers DCXL, Trancers DCXLI, Trancers DCXLII, Trancers DCXLIII, Trancers DCXLIV, Trancers DCXLV, Trancers DCXLVI, Trancers DCXLVII, Trancers DCXLVIII, Trancers DCXLIX, Trancers DCL, Trancers DCLI, Trancers DCLII, Trancers DCLIII, Trancers DCLIV, Trancers DCLV, Trancers DCLVI, Trancers DCLVII, Trancers DCLVIII, Trancers DCLIX, Trancers DCLX, Trancers DCLXI, Trancers DCLXII, Trancers DCLXIII, Trancers DCLXIV, Trancers DCLXV, Trancers DCLXVI, Trancers DCLXVII, Trancers DCLXVIII, Trancers DCLXIX, Trancers DCLXX, Trancers DCLXXI, Trancers DCLXXII, Trancers DCLXXIII, Trancers DCLXXIV, Trancers DCLXXV, Trancers DCLXXVI, Trancers DCLXXVII, Trancers DCLXXVIII, Trancers DCLXXIX, Trancers DCLXXX, Trancers DCLXXXI, Trancers DCLXXXII, Trancers DCLXXXIII, Trancers DCLXXXIV, Trancers DCLXXXV, Trancers DCLXXXVI, Trancers DCLXXXVII, Trancers DCLXXXVIII, Trancers DCLXXXIX, Trancers DCXC, Trancers DCXCI, Trancers DCXCII, Trancers DCXCIII, Trancers DCXCIV, Trancers DCXCV, Trancers DCXCVI, Trancers DCXCVII, Trancers DCXCVIII, Trancers DCXCIX, Trancers DCC, Trancers DCCI, Trancers DCCII, Trancers DCCIII, Trancers DCCIV, Trancers DCCV, Trancers DCCVI, Trancers DCCVII, Trancers DCCVIII, Trancers DCCIX, Trancers DCCX, Trancers DCCXI, Trancers DCCXII, Trancers DCCXIII, Trancers DCCXIV, Trancers DCCXV, Trancers DCCXVI, Trancers DCCXVII, Trancers DCCXVIII, Trancers DCCXIX, Trancers DCCXX, Trancers DCCXXI, Trancers DCCXXII, Trancers DCCXXIII, Trancers DCCXXIV, Trancers DCCXXV, Trancers DCCXXVI, Trancers DCCXXVII, Trancers DCCXXVIII, Trancers DCCXXIX, Trancers DCCXXX, Trancers DCCXXXI, Trancers DCCXXXII, Trancers DCCXXXIII, Trancers DCCXXXIV, Trancers DCCXXXV, Trancers DCCXXXVI, Trancers DCCXXXVII, Trancers DCCXXXVIII, Trancers DCCXXXIX, Trancers DCCXL, Trancers DCCXLI, Trancers DCCXLII, Trancers DCCXLIII, Trancers DCCXLIV, Trancers DCCXLV, Trancers DCCXLVI, Trancers DCCXLVII, Trancers DCCXLVIII, Trancers DCCXLIX, Trancers DCCL, Trancers DCCLI, Trancers DCCLII, Trancers DCCLIII, Trancers DCCLIV, Trancers DCCLV, Trancers DCCLVI, Trancers DCCLVII, Trancers DCCLVIII, Trancers DCCLIX, Trancers DCCLX, Trancers DCCLXI, Trancers DCCLXII, Trancers DCCLXIII, Trancers DCCLXIV, Trancers DCCLXV, Trancers DCCLXVI, Trancers DCCLXVII, Trancers DCCLXVIII, Trancers DCCLXIX, Trancers DCCLXX, Trancers DCCLXXI, Trancers DCCLXXII, Trancers DCCLXXIII, Trancers DCCLXXIV, Trancers DCCLXXV, Trancers DCCLXXVI, Trancers DCCLXXVII, Trancers DCCLXXVIII, Trancers DCCLXXIX, Trancers DCCLXXX, Trancers DCCLXXXI, Trancers DCCLXXXII, Trancers DCCLXXXIII, Trancers DCCLXXXIV, Trancers DCCLXXXV, Trancers DCCLXXXVI, Trancers DCCLXXXVII, Trancers DCCLXXXVIII, Trancers DCCLXXXIX, Trancers DCCXC, Trancers DCCXCI, Trancers DCCXCII, Trancers DCCXCIII, Trancers DCCXCIV, Trancers DCCXCV, Trancers DCCXCVI, Trancers DCCXCVII, Trancers DCCXCVIII, Trancers DCCXCIX, Trancers DCCC, Trancers DCCCI, Trancers DCCCII, Trancers DCCCIII, Trancers DCCCIV, Trancers DCCCV, Trancers DCCCVI, Trancers DCCCVII, Trancers DCCCVIII, Trancers DCCCIX, Trancers DCCCX, Trancers DCCCXI, Trancers DCCCXII, Trancers DCCCXIII, Trancers DCCCXIV, Trancers DCCCXV, Trancers DCCCXVI, Trancers DCCCXVII, Trancers DCCCXVIII, Trancers DCCCXIX, Trancers DCCCXX, Trancers DCCCXXI, Trancers DCCCXXII, Trancers DCCCXXIII, Trancers DCCCXXIV, Trancers DCCCXXV, Trancers DCCCXXVI, Trancers DCCCXXVII, Trancers DCCCXXVIII, Trancers DCCCXXIX, Trancers DCCCXXX, Trancers DCCCXXXI, Trancers DCCCXXXII, Trancers DCCCXXXIII, Trancers DCCCXXXIV, Trancers DCCCXXXV, Trancers DCCCXXXVI, Trancers DCCCXXXVII, Trancers DCCCXXXVIII, Trancers DCCCXXXIX, Trancers DCCCXL, Trancers DCCCXLI, Trancers DCCCXLII, Trancers DCCCXLIII, Trancers DCCCXLIV, Trancers DCCCXLV, Trancers DCCCXLVI, Trancers DCCCXLVII, Trancers DCCCXLVIII, Trancers DCCCXLIX, Trancers DCCCL, Trancers DCCCLI, Trancers DCCCLII, Trancers DCCCLIII, Trancers DCCCLIV, Trancers DCCCLV, Trancers DCCCLVI, Trancers DCCCLVII, Trancers DCCCLVIII, Trancers DCCCLIX, Trancers DCCCLX, Trancers DCCCLXI, Trancers DCCCLXII, Trancers DCCCLXIII, Trancers DCCCLXIV, Trancers DCCCLXV, Trancers DCCCLXVI, Trancers DCCCLXVII, Trancers DCCCLXVIII, Trancers DCCCLXIX, Trancers DCCCLXX, Trancers DCCCLXXI, Trancers DCCCLXXII, Trancers DCCCLXXIII, Trancers DCCCLXXIV, Trancers DCCCLXXV, Trancers DCCCLXXVI, Trancers DCCCLXXVII, Trancers DCCCLXXVIII, Trancers DCCCLXXIX, Trancers DCCCLXXX, Trancers DCCCLXXXI, Trancers DCCCLXXXII, Trancers DCCCLXXXIII, Trancers DCCCLXXXIV, Trancers DCCCLXXXV, Trancers DCCCLXXXVI, Trancers DCCCLXXXVII, Trancers DCCCLXXXVIII, Trancers DCCCLXXXIX, Trancers DCCCXC, Trancers DCCCXCI, Trancers DCCCXCII, Trancers DCCCXCIII, Trancers DCCCXCIV, Trancers DCCCXCV, Trancers DCCCXCVI, Trancers DCCCXCVII, Trancers DCCCXCVIII, Trancers DCCCXCIX, Trancers CM, Trancers CMI, Trancers CMII, Trancers CMIII, Trancers CMIV, Trancers CMV, Trancers CMVI, Trancers CMVII, Trancers CMVIII, Trancers CMIX, Trancers CMX, Trancers CMXI, Trancers CMXII, Trancers CMXIII, Trancers CMXIV, Trancers CMXV, Trancers CMXVI, Trancers CMXVII, Trancers CMXVIII, Trancers CMXIX, Trancers CMXX, Trancers CMXXI, Trancers CMXXII, Trancers CMXXIII, Trancers CMXXIV, Trancers CMXXV, Trancers CMXXVI, Trancers CMXXVII, Trancers CMXXVIII, Trancers CMXXIX, Trancers CMXXX, Trancers CMXXXI, Trancers CMXXXII, Trancers CMXXXIII, Trancers CMXXXIV, Trancers CMXXXV, Trancers CMXXXVI, Trancers CMXXXVII, Trancers CMXXXVIII, Trancers CMXXXIX, Trancers CMXL, Trancers CMXLI, Trancers CMXLII, Trancers CMXLIII, Trancers CMXLIV, Trancers CMXLV, Trancers CMXLVI, Trancers CMXLVII, Trancers CMXLVIII, Trancers CMXLIX, Trancers CML, Trancers CMLI, Trancers CMLII, Trancers CMLIII, Trancers CMLIV, Trancers CMLV, Trancers CMLVI, Trancers CMLVII, Trancers CMLVIII, Trancers CMLIX, Trancers CMLX, Trancers CMLXI, Trancers CMLXII, Trancers CMLXIII, Trancers CMLXIV, Trancers CMLXV, Trancers CMLXVI, Trancers CMLXVII, Trancers CMLXVIII, Trancers CMLXIX, Trancers CMLXX, Trancers CMLXXI, Trancers CMLXXII, Trancers CMLXXIII, Trancers CMLXXIV, Trancers CMLXXV, Trancers CMLXXVI, Trancers CMLXXVII, Trancers CMLXXVIII, Trancers CMLXXIX, Trancers CMLXXX, Trancers CMLXXXI, Trancers CMLXXXII, Trancers CMLXXXIII, Trancers CMLXXXIV, Trancers CMLXXXV, Trancers CMLXXXVI, Trancers CMLXXXVII, Trancers CMLXXXVIII, Trancers CMLXXXIX, Trancers CMXC, Trancers CMXCI, Trancers CMXCII, Trancers CMXCIII, Trancers CMXCIV, Trancers CMXCV, Trancers CMXCVI, Trancers CMXCVII, Trancers CMXCVIII, Trancers CMXCIX, Trancers M, Trancers MI, Trancers MII, Trancers MIII, Trancers MIV, Trancers MV, Trancers MVI, Trancers MVII, Trancers MVIII, Trancers MIX, Trancers MX, Trancers MXI, Trancers MXII, Trancers MXIII, Trancers MXIV, Trancers MXV, Trancers MXVI, Trancers MXVII, Trancers MXVIII, Trancers MXIX, Trancers MXX, Trancers MXXI, Trancers MXXII, Trancers MXXIII, Trancers MXXIV, Trancers MXXV, Trancers MXXVI, Trancers MXXVII, Trancers MXXVIII, Trancers MXXIX, Trancers MXXX, Trancers MXXXI, Trancers MXXXII, Trancers MXXXIII, Trancers MXXXIV, Trancers MXXXV, Trancers MXXXVI, Trancers MXXXVII, Trancers MXXXVIII, Trancers MXXXIX, Trancers MXL, Trancers MXLI, Trancers MXLII, Trancers MXLIII, Trancers MXLIV, Trancers MXLV, Trancers MXLVI, Trancers MXLVII, Trancers MXLVIII, Trancers MXLIX, Trancers ML, Trancers MLI, Trancers MLII, Trancers MLIII, Trancers MLIV, Trancers MLV, Trancers MLVI, Trancers MLVII, Trancers MLVIII, Trancers MLIX, Trancers MLX, Trancers MLXI, Trancers MLXII, Trancers MLXIII, Trancers MLXIV, Trancers MLXV, Trancers MLXVI, Trancers MLXVII, Trancers MLXVIII, Trancers MLXIX, Trancers MLXX, Trancers MLXXI, Trancers MLXXII, Trancers MLXXIII, Trancers MLXXIV, Trancers MLXXV, Trancers MLXXVI, Trancers MLXXVII, Trancers MLXXVIII, Trancers MLXXIX, Trancers MLXXX, Trancers MLXXXI, Trancers MLXXXII, Trancers MLXXXIII, Trancers MLXXXIV, Trancers MLXXXV, Trancers MLXXXVI, Trancers MLXXXVII, Trancers MLXXXVIII, Trancers MLXXXIX, Trancers MXC, Trancers MXCI, Trancers MXCII, Trancers MXCIII, Trancers MXCIV, Trancers MXCV, Trancers MXCVI, Trancers MXCVII, Trancers MXCVIII, Trancers MXCIX, Trancers MC, Trancers MCI, Trancers MCII, Trancers MCIII, Trancers MCIV, Trancers MCV, Trancers MCVI, Trancers MCVII, Trancers MCVIII, Trancers MCIX, Trancers MCX, Trancers MCXI, Trancers MCXII, Trancers MCXIII, Trancers MCXIV, Trancers MCXV, Trancers MCXVI, Trancers MCXVII, Trancers MCXVIII, Trancers MCXIX, Trancers MCXX, Trancers MCXXI, Trancers MCXXII, Trancers MCXXIII, Trancers MCXXIV, Trancers MCXXV, Trancers MCXXVI, Trancers MCXXVII, Trancers MCXXVIII, Trancers MCXXIX, Trancers MCXXX, Trancers MCXXXI, Trancers MCXXXII, Trancers MCXXXIII, Trancers MCXXXIV, Trancers MCXXXV, Trancers MCXXXVI, Trancers MCXXXVII, Trancers MCXXXVIII, Trancers MCXXXIX, Trancers MCXL, Trancers MCXLI, Trancers MCXLII, Trancers MCXLIII, Trancers MCXLIV, Trancers MCXLV, Trancers MCXLVI, Trancers MCXLVII, Trancers MCXLVIII, Trancers MCXLIX, Trancers MCL, Trancers MCLI, Trancers MCLII, Trancers MCLIII, Trancers MCLIV, Trancers MCLV, Trancers MCLVI, Trancers MCLVII, Trancers MCLVIII, Trancers MCLIX, Trancers MCLX, Trancers MCLXI, Trancers MCLXII, Trancers MCLXIII, Trancers MCLXIV, Trancers MCLXV, Trancers MCLXVI, Trancers MCLXVII, Trancers MCLXVIII, Trancers MCLXIX, Trancers MCLXX, Trancers MCLXXI, Trancers MCLXXII, Trancers MCLXXIII, Trancers MCLXXIV, Trancers MCLXXV, Trancers MCLXXVI, Trancers MCLXXVII, Trancers MCLXXVIII, Trancers MCLXXIX, Trancers MCLXXX, Trancers MCLXXXI, Trancers MCLXXXII, Trancers MCLXXXIII, Trancers MCLXXXIV, Trancers MCLXXXV, Trancers MCLXXXVI, Trancers MCLXXXVII, Trancers MCLXXXVIII, Trancers MCLXXXIX, Trancers MCXC, Trancers MCXCI, Trancers MCXCII, Trancers MCXCIII, Trancers MCXCIV, Trancers MCXCV, Trancers MCXCVI, Trancers MCXCVII, Trancers MCXCVIII, Trancers MCXCIX, Trancers MM, Trancers MMI, Trancers MMII, Trancers MMIII, Trancers MMIV, Trancers MMV, Trancers MMVI, Trancers MMVII, Trancers MMVIII, Trancers MMIX, Trancers MMX, Trancers MMXI, Trancers MMXII, Trancers MMXIII, Trancers MMXIV, Trancers MMXV, Trancers MMXVI, Trancers MMXVII, Trancers MMXVIII, Trancers MMXIX, Trancers MMXX, Trancers MMXXI, Trancers MMXXII, Trancers MMXXIII, Trancers MMXXIV, Trancers MMXXV, Trancers MMXXVI, Trancers MMXXVII, Trancers MMXXVIII, Trancers MMXXIX, Trancers MMXXX, Trancers MMXXXI, Trancers MMXXXII, Trancers MMXXXIII, Trancers MMXXXIV, Trancers MMXXXV, Trancers MMXXXVI, Trancers MMXXXVII, Trancers MMXXXVIII, Trancers MMXXXIX, Trancers MMXL, Trancers MMXLI, Trancers MMXLII, Trancers MMXLIII, Trancers MMXLIV, Trancers MMXLV, Trancers MMXLVI, Trancers MMXLVII, Trancers MMXLVIII, Trancers MMXLIX, Trancers MML, Trancers MMLI, Trancers MMLII, Trancers MMLIII, Trancers MMLIV, Trancers MMLV, Trancers MMLVI, Trancers MMLVII, Trancers MMLVIII, Trancers MMLIX, Trancers MMLX, Trancers MMLXI, Trancers MMLXII, Trancers MMLXIII, Trancers MMLXIV, Trancers MMLXV, Trancers MMLXVI, Trancers MMLXVII, Trancers MMLXVIII, Trancers MMLXIX, Trancers MMLXX, Trancers MMLXXI, Trancers MMLXXII, Trancers MMLXXIII, Trancers MMLXXIV, Trancers MMLXXV, Trancers MMLXXVI, Trancers MMLXXVII, Trancers MMLXXVIII, Trancers MMLXXIX, Trancers MMLXXX, Trancers MMLXXXI, Trancers MMLXXXII, Trancers MMLXXXIII, Trancers MMLXXXIV, Trancers MMLXXXV, Trancers MMLXXXVI, Trancers MMLXXXVII, Trancers MMLXXXVIII, Trancers MMLXXXIX, Trancers MMXC, Trancers MMXCI, Trancers MMXCII, Trancers MMXCIII, Trancers MMXCIV, Trancers MMXCV, Trancers MMXCVI, Trancers MMXCVII, Trancers MMXCVIII, Trancers MMXCIX, Trancers MMC, Trancers MMCI, Trancers MMCII, Trancers MMCIII, Trancers MMCIV, Trancers MMCV, Trancers MMCVI, Trancers MMCVII, Trancers MMCVIII, Trancers MMCIX, Trancers MMCX, Trancers MMCXI, Trancers MMCXII, Trancers MMCXIII, Trancers MMCXIV, Trancers MMCXV, Trancers MMCXVI, Trancers MMCXVII, Trancers MMCXVIII, Trancers MMCXIX, Trancers MMCXX, Trancers MMCXXI, Trancers MMCXXII, Trancers MMCXXIII, Trancers MMCXXIV, Trancers MMCXXV, Trancers MMCXXVI, Trancers MMCXXVII, Trancers MMCXXVIII, Trancers MMCXXIX, Trancers MMCXXX, Trancers MMCXXXI, Trancers MMCXXXII, Trancers MMCXXXIII, Trancers MMCXXXIV, Trancers MMCXXXV, Trancers MMCXXXVI, Trancers MMCXXXVII, Trancers MMCXXXVIII, Trancers MMCXXXIX, Trancers MMCXL, Trancers MMCXLI, Trancers MMCXLII, Trancers MMCXLIII, Trancers MMCXLIV, Trancers MMCXLV, Trancers MMCXLVI, Trancers MMCXLVII, Trancers MMCXLVIII, Trancers MMCXLIX, Trancers MMCL, Trancers MMCLI, Trancers MMCLII, Trancers MMCLIII, Trancers MMCLIV, Trancers MMCLV, Trancers MMCLVI, Trancers MMCLVII, Trancers MMCLVIII, Trancers MMCLIX, Trancers MMCLX, Trancers MMCLXI, Trancers MMCLXII, Trancers MMCLXIII, Trancers MMCLXIV, Trancers MMCLXV, Trancers MMCLXVI, Trancers MMCLXVII, Trancers MMCLXVIII, Trancers MMCLXIX, Trancers MMCLXX, Trancers MMCLXXI, Trancers MMCLXXII, Trancers MMCLXXIII, Trancers MMCLXXIV, Trancers MMCLXXV, Trancers MMCLXXVI, Trancers MMCLXXVII, Trancers MMCLXXVIII, Trancers MMCLXXIX, Trancers MMCLXXX, Trancers MMCLXXXI, Trancers MMCLXXXII, Trancers MMCLXXXIII, Trancers MMCLXXXIV, Trancers MMCLXXXV, Trancers MMCLXXXVI, Trancers MMCLXXXVII, Trancers MMCLXXXVIII, Trancers MMCLXXXIX, Trancers MMCXC, Trancers MMCXCI, Trancers MMCXCII, Trancers MMCXCIII, Trancers MMCXCIV, Trancers MMCXCV, Trancers MMCXCVI, Trancers MMCXCVII, Trancers MMCXCVIII, Trancers MMCXCIX, Trancers MMCC, Trancers MMCCI, Trancers MMCCII, Trancers MMCCIII, Trancers MMCCIV, Trancers MMCCV, Trancers MMCCVI, Trancers MMCCVII, Trancers MMCCVIII, Trancers MMCCIX, Trancers MMCCX, Trancers MMCCXI, Trancers MMCCXII, Trancers MMCCXIII, Trancers MMCCXIV, Trancers MMCCXV, Trancers MMCCXVI, Trancers MMCCXVII, Trancers MMCCXVIII, Trancers MMCCXIX, Trancers MMCCXX, Trancers MMCCXXI, Trancers MMCCXXII, Trancers MMCCXXIII, Trancers MMCCXXIV, Trancers MMCCXXV, Trancers MMCCXXVI, Trancers MMCCXXVII, Trancers MMCCXXVIII, Trancers MMCCXXIX, Trancers MMCCXXX, Trancers MMCCXXXI, Trancers MMCCXXXII, Trancers MMCCXXXIII, Trancers MMCCXXXIV, Trancers MMCCXXXV, Trancers MMCCXXXVI, Trancers MMCCXXXVII, Trancers MMCCXXXVIII, Trancers MMCCXXXIX, Trancers MMCCXL, Trancers MMCCXLI, Trancers MMCCXLII, Trancers MMCCXLIII, Trancers MMCCXLIV, Trancers MMCCXLV, Trancers MMCCXLVI, Tr

...ire un film classé «R». Ni le public. Il ne pouvait ...t être autrement. Il était impossible par exem...ple d'avoir un vampire bien gentil comme héros. ...es gens de *New Line* m'ont entendu, ainsi que ...eux de Marvel, ce qui m'a davantage surpris. ...Au final, je crois que **Blade** fonctionne parce ...que le public sent que c'est un travail authenti...que, et non une version hollywoodienne de «Batman», par exemple. Le film, à mes yeux, est ...définitivement ancré dans les années 70. Il est dur.

Comment était-ce de travailler avec Stephen Norrington sur le scénario ?

Stephen est un vrai excentrique, et je suppose que je le suis aussi. Nous avons eu d'incroyables bagarres sur certains points du script. Stephen n'a pas beaucoup de respect pour ceux qui abandonnent la partie. Comme je pense être ...assez tenace et me battre jusqu'au bout pour mes convictions, cela s'est bien passé. J'avais ...du répondant, et nos différends deviennent très ...productifs.

J'ai entendu dire que *Blade* a été remonté. Est-ce vrai ?

...ieux, je ne crois pas... A moins que vous parliez ...du fait qu'au début, le comité de contrôle des ...films voulait nous coller un «NC-17». Ce qui ...entraîne quelques coupes représentant à peine ...deux minutes de métrage. Sincèrement, quand ...j'ai vu le premier montage, avec cette scène de ...rave, tout ce sang, je m'attendais à bien davantage. Même Stephen Norrington a été surpris ...du peu de coupes qu'il y avait. On ne peut pas ...vraiment parler de remontage... Ou alors, vous ...faites allusion au fait que la première fin avait ...été différente de celle que vous avez vue ?...

Ah, je ne savais pas...

...a première fin était à moitié terminée. Ce qui ...est passé, c'est qu'on a montré le film à un public qui n'a pas aimé l'optique que l'on prenait. ...Puis, Deacon Frost se transformait en une créature, constituée de sang de 18 mètres ...de haut, entièrement créée par ordinateur. Bien ...que les tests se soient avérés meilleurs que ceux ...que je m'attendais, le public a senti que **Blade** ...se battait que contre un effet digital, et non ...contre une personne. Ça avait l'air trop ...irréel, et on a décidé d'éliminer la scène quelques ...mois avant que le film ne sorte. J'ai donc réécrit ...la fin, avec cet affrontement au sabre entre ...Frost et Blade.

On pense beaucoup à Hong Kong avec cette nouvelle fin...

...ui. **Blade** est un hybride de film, entre horreur ...et kung-fu. Mais c'est quelque chose que j'ai toujours voulu faire. Quand j'ai écrit **Blade** la première fois, il y a six ans, les films de Hong Kong n'étaient pas connus ou tout en vue aux USA, comme aujourd'hui. Je ne crois même pas que John Woo avait tourné sur le sol américain à cette époque. **Blade** est probablement le film qui a le mieux marché de tous ceux qui flirtent avec le style de Hong Kong.

Ce n'était pas évident au départ si on se souvient des *Aventures de Jack Burton de John Carpenter*, un énorme flop !

Je sais. Quand j'y pense... Un film de vampires à 30 millions de dollars, avec un héros noir, du kung-fu, classé «R»... C'est complètement anti-commercial, mais ça a marché ! Tout ce que je peux dire, c'est que Stephen et moi avions vraiment ce film en tête. Heureusement que tout le monde nous a fait confiance et a bien voulu croire que ça pouvait fonctionner.

Allez-vous travailler sur la suite ?

Je suis en négociation avec *New Line* en ce moment même. J'ai écrit un scénario que tout le monde aime, meilleur à mon avis que celui du premier film. Maintenant que Blade a tué son «père» vampire et qu'on a vaincu ses origines, on est vraiment libre narrativement, on peut raconter une histoire plus simple. Je trouve que **Blade** est un bon film, mais qu'il y a moyen d'utiliser d'une façon plus forte le concept.

Le sang coulera à flots dans la suite de Blade.

Drogueril (Udo Kier) torture par les vampires (trop cyber ! brillant !)

Un peu comme les *Batman* : le premier est pas mal, le deuxième est un chef-d'œuvre ?

Exactement. Je suis d'accord. Je suis sûr que le public va adorer **Blade 2**. L'histoire est bien ...plus parfaite... J'ai du mal à croire que personne ne m'y ait pensé !

Oui ?

Je peux vous dire une chose. Dans **Blade**, on montre que le vampirisme est comme un virus en mutation, les vampires combinant une super-race d'évolution. Dans la suite, on va plus loin : que se passerait-il si le virus se développait de manière inattendue ? Sans doute qu'une nouvelle race de créatures émergerait, encore plus terrifiante que les vampires ! Dans le prochain film, Blade se débarrasse de Deacon Frost, un Immortel, et les vieux vampires lui en sont reconnaissants. Dans la suite, Blade est obligé de s'allier avec eux pour combattre cette nouvelle forme de vampirisme qui met en péril l'existence !

Si vous l'aviez réalisé, *Blade* serait-il différent ?

Sur un point particulier, je trouve que **Blade** est plus un film d'action qu'un film d'horreur. Or je suis fan de films d'horreur. J'aime avoir peur. Dans la suite, j'ai en le souci d'écrire des séquences terrifiantes qui, à mon avis, font défaut à l'original.

Qu'est-ce qu'il y a de commun à avoir écrit un film Marvel qui soit un succès ?

J'éprouve pas mal de fierté. DC Comics a visé plus facilement à projeter ses personnages sur grand écran, peut-être grâce à leurs relations privilégiées avec Warner. Mais Marvel, c'est curieux si il y avait eu une malédiction sur leurs projets. Ils se sont battus tellement longtemps. Ils ont bien mérité le succès de **Blade**, et je suis ravi d'y avoir contribué.

Propos recueillis par Vincent GUIGNEBERT
(Traduction : Alexandre NATON)

(1) Vous connaissez les flyers pour en voir une bonne illustration de reproduits dans chaque numéro de *M.M.*, rubrique Pleasure Locations. Avec l'afflux au cinéma de la cyberpunk ambiance, le flyer sert à vendre des films pas encore tournés, en hommage au *Blade*.

(2) La classification «R» permet l'accès aux salles des mineurs accompagnés. Plus sévère, «NC-17» interdit strictement la vision du film aux moins de 17 ans, autrement dit à une très grande partie du public américain.

BLADE chasseur de vampires

WESLEY SNIPES

Originaire d'Orlando, en Floride, Wesley Snipes passe son enfance à New York où il suivra des cours d'art dramatique. Après de petits rôles dans LES INDIANS, MO'BETTER BLUES, KING OF NEW YORK et une apparition dans le clip de Michael Jackson BAD, il décroche le rôle principal de JUNGLE FEVER, puis de NEW JACK CITY, ce dernier le propulsant au rang de nouvelle star du film d'action. Malgré les succès de PASSAGER 57, DROP ZONE et MONEY TRAIN, il garde la tête froide et n'hésite pas à accepter des seconds rôles pour les besoins de SOLEIL LEVANT, DEMOLITION MAN et LE FAN, s'effaçant au profit de Sean Connery, Sylvester Stallone et Robert De Niro. Récemment, il a partagé sa carrière entre comédies (OÙ SONT LES HOMMES ?, EXTRAVAGANCES), polars (MEURTRE À LA MAISON BLANCHE, U.S. MARSHALS) et méli-mélo (POUR UNE NUIT), et s'est lancé dans la production en créant sa propre société, Amen Ra. Avec BLADE, Snipes incarne un super-héros froid et monolithique. Un pari risqué mais largement gagné.

Qu'est-ce qui vous a attiré dans *Blade* ?

Avant tout, j'étais excité à l'idée de jouer un héros de bande dessinée. Lorsque vous incarnez un super-héros, vous pouvez prendre une autre voix, une nouvelle apparence... Tout devient possible. Pour un acteur, c'est une expérience aussi gratifiante que d'interpréter du Shakespeare. Vous pouvez alors créer quelque chose de totalement inédit. Blade est une sorte d'anti-héros à la personnalité très complexe, qui lutte constamment contre son côté obscur. C'est un personnage énigmatique, arrêté, presque dangereux, très différent des héros archétypés que j'incarne d'habitude. C'était aussi une bonne occasion pour moi de mettre à contribution ma maîtrise des arts martiaux et de rendre hommage aux films de Hong Kong. Contrairement à beaucoup de films hollywoodiens qui s'inventent leur ressembler, **Blade** a su trouver le sens du rythme propre aux films asiatiques. Mon intérêt pour **Blade** tenait également au fait qu'il y avait moyen de créer une franchise à succès, à

Blade et Karen : vu le passé, ça va chercher !

Connaissiez-vous le comics avant d'être approché pour tenir le rôle titre ?

Non, pas du tout. Lorsque je l'ai découvert, j'ai décidé d'approcher le personnage différemment. Dans le comics, Blade a une double vie, une com-

Le duel final entre Blade et Deacon Frost : quand Hollywood récupère le film de même hong kongais...

pagne, et côtoie régulièrement des humains, j'ai préféré interpréter un personnage conscient de sa différence et l'assumant complètement, distant par rapport au monde qui l'entoure. Mais Blade est en même temps capable de comprendre les humains, leurs émotions. Il s'inscrit dans une réalité très différente de la nôtre, jusque dans la manière de s'exprimer, presque poétique. En ce sens, je trouve que le personnage prend une dimension mythique, et même épique.

Avec votre société, *Amen Ra*, vous avez produit *Big Hit*, le premier film américain de Kirk Wong. Puisque vous adorez le cinéma de Hong Kong, pourquoi n'êtes-vous pas dans le film ?

Ce n'est pas l'envie qui me manquait, mais désire que *Amen Ra* produise des films dans lesquels je ne joue pas. Si j'apparais dans tous les films qu'elle finance, elle ne sera qu'un faire valoir pour moi, alors que je souhaite qu'elle existe par elle-même, qu'elle trouve son propre équilibre.

Pourtant, vous avez décidé de co-produire *Blade*...

Je produisais avec un certain succès, alors pourquoi lyncher sur le budget comme sur le scénario du film. Un superviseur chargé d'assu-

la production de **Blade**, je pouvais intervenir sur le choix des priorités, sur la manière dont seraient filmées certaines scènes, en particulier l'action.

Blade est un personnage atypique du film d'action, très froid, peu bavard, d'une certaine façon malade... On imagine qu'il a dû vous poser pas mal de problèmes...

Oui, j'aurais facilement pu être nullé en essayant de jouer les dures dans la grande tradition des héros hollywoodiens ! J'aurais aussi pu le rendre très ennuyeux en étant constamment monolithique. C'était assez périlleux de trouver le bon équilibre entre les différents niveaux de sa personnalité et son impassible carrure, propres aux super-héros. Il fallait donc définir son caractère par des moyens détournés, au travers de l'histoire, des autres personnages. A ce titre, j'ai fait en sorte que soient incorporés des éléments propres à la tragédie, car **Blade** est un héros tragique qui ne peut échapper à son destin. Il a besoin d'un guide, qui lui sert d'oracle, pour l'aider à atteindre son but et remplir sa mission.

Et pourtant, sans montrer d'émotions, vous parvenez à le rendre sensible et même attachant...

Mi-homme mi-vampire, **Blade** ne peut pas montrer d'émotions de par sa nature. Il fallait que je parvienne à les canaliser pour ensuite les retranscrire physiquement. C'était un véritable défi. J'en ai pris conscience dans cette scène où son mentor, Whistler, est attaqué par Deacon Frost. Whistler s'est juré d'exterminer tous les vampires qu'il croise pour venger la mort de sa famille. Il a épargné la vie de **Blade**, alors enfant, parce qu'il a décelé chez lui une dernière parcelle d'humanité. **Blade** a donc beaucoup de respect pour Whistler, mais on ne peut pas le voir pleurer sa mort au même titre complètement humain, car le personnage perdrait toute sa puissance.

Comment choisissez-vous vos projets ?

Ça dépend. Parfois, c'est en fonction de ce que je viens de faire. Si ce qu'on me propose ensuite est très différent, il y a plus de chances pour que je sois attiré. Quelquefois, mes choix sont juste financiers. J'accepte aussi certains films parce qu'ils me permettent de travailler avec un réalisateur ou des acteurs que j'apprécie. Ce sont les principaux facteurs qui me font accepter un film. Il faut aussi parfois compter sur la fatigue. Après un film d'action, j'ai du mal à enchaîner sur un autre, car c'est physiquement très épuisant. Ce genre de film demande une grosse dépense d'énergie. Dans ces cas-là, je préfère passer à un film plus calme, s'appuyant davantage sur les dialogues. Le repos du guerrier, quoi... Il y a une chose que je refuse systématiquement, ce sont les scénarios traitant de l'esclavage.

Pourquoi avez-vous choisi le réalisateur suédois Stephen Norrington pour diriger *Blade* ?

Parce qu'il a une imagination débordante et que sa maîtrise des effets spéciaux est impressionnante.

En manque de sang, Blade se nourrit directement sur Karen pour reprendre des forces.

Wesley Snipes, interprète crédible d'un super-héros dont on attend déjà les prochaines aventures.

J'étais persuadé qu'il aurait une bonne vision globale du projet et qu'il amènerait des éléments très personnels qui seraient bénéfiques à **Blade**. Lorsque j'ai vu son premier film, **Death Machine**, j'ai été impressionné par la manière dont il avait utilisé au mieux le modeste budget dont il disposait, compte-tenu du nombre d'effets spéciaux qu'il y a dans le film. Je trouve **Death Machine** très efficace, surtout dans la manière dont il filme le robot et ses mouvements très fluides, proches du film d'arts martiaux. Je me suis dit que ce serait parfait pour **Blade**, car nos vampires se déplacent rapidement. Je voulais quelqu'un qui soit capable d'emmener **Blade** au-delà du film de vampire classique, au-delà des *Hammer* avec Christopher Lee, au-delà des œuvres plus récentes comme **Génération Perdue** ou **Entretien avec un Vampire**. Il nous fallait quelqu'un qui ait beaucoup d'imagination et à mon avis, Stephen Norrington était l'homme idéal pour une toute nouvelle approche. Etant originaire de Londres, il a aussi cette sensibilité anglaise particulière, très différente de la nôtre.

Pourquoi avoir choisi Deacon Frost comme principal méchant du film, alors que le personnage d'Udo Kier, ce vieil aristocrate qui dirige la communauté de vampires, aurait sans doute fait un adversaire plus intéressant pour Blade ?

Oh, je vois de quel vous voulez parler... Ce serait trop attendu. Avec le personnage de Deacon Frost, nous voulions montrer qu'il existe une nouvelle vague, plus agressive, au sein de cette communauté de vampires. Stephen Dorff n'est physiquement pas impressionnant, mais son énergie et sa personnalité en font quelqu'un de très impressionnant, avec un grand sens de l'humour. C'est assez inusité pour un méchant, et encore plus pour un aussi jeune méchant. Personnellement, le personnage et son interprète m'ont immédiatement séduit.

Propos recueillis par Damien GRANGER
(Traduction : Alexandre NAHON)

actualité cinéma
sortie le 9 décembre

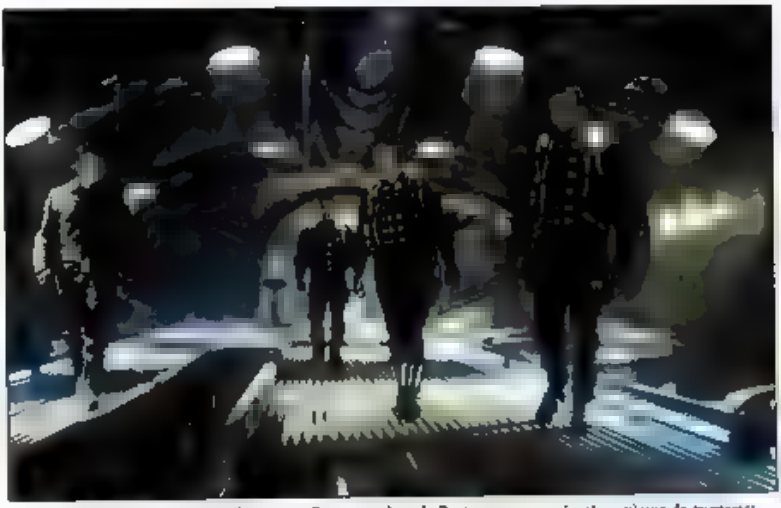
PERDUS DANS L'ESPACE

New Line a cassé sa tirelire pour produire cette adaptation d'une série de SF kitsch, contant les aventures d'une famille chargée d'explorer l'espace et qui a la mauvaise idée de s'y perdre. Mais PERDUS DANS L'ESPACE n'a pas pour autant remporté la mise. La faute à un peu tout le monde...

Le réalisateur et le producteur de **Perdus dans l'Espace** sont les premiers à reconnaître que leur film est un ratage : trop de personnages, trop de scènes, une simplification extrême qui achève les bonnes idées du script, une orientation trop familiale. Mais si toutes ces concessions donnent effectivement à l'édifice l'allure d'un beau bordel bourré de guimauve, il faut reconnaître qu'un tel ratage garde la tête haute si on le compare à d'autres blockbusters du même acabit (remember **L'Ile aux Pirates**). Avec **L'Ombre et la Proie**, Stephen Hopkins s'était définitivement posé comme un solide artisan, consciencieux, filmant même plutôt bien. Ainsi, visuellement, **Perdus dans l'Espace** peut faire impression. Découpé en tranches, il pourrait même être digeste. Qui plus est, trois tonnes d'effets spéciaux, la tronche hallucinée de Gary Oldman et les pantalons moulants d'Heather Graham, n'ont jamais fait de mal à personne. Non, finalement, ce qui choque le plus face à une plantade de ce type, c'est de comprendre quelle motivation douteuse a pu traverser l'esprit des gens de *New Line*. La série télé *Lost in Space* ferait passer *Les Rois Maudits* pour un chef-d'œuvre cyber-punk. Son concept familial, d'une kitscherie totale prête le flanc à toutes les erreurs possibles et imaginables. *New Line* s'est enrichie avec des films fantastiques économiques au concept innovant. Qu'elle décide soudain de balancer des millions dans un dérivé grand public des films d'Ed Wood, qu'elle fasse appel pour cela à des techniciens talentueux, relève de l'inconscience commerciale.

De toutes les séries télé d'Irwin Allen, *Au Cœur du Temps* pouvait encore faire illusion, *Voyage au Fond des Mers* un peu moins, *Perdus dans l'Espace* ? Impossible ! Stephen Hopkins et Akiva Goldsman pouvait déployer tous leurs stratagèmes, leur casting pouvait tenter de se la jouer Actor's Studio, rien n'y aurait fait, le film était foiré d'avance. Et pour parfaire le tout imitant les stratégies commerciales de ses grandes sœurs les majors, *New Line* imposa des délais délirants, des personnages ridicules pour ses lignes de produits dérivés (plastiquons le Blawp !) et l'obligation d'incruster de la techno dans les enceintes des vaisseaux du futur (passque vidéo-clip pour vente de CD 2 titres). Ce genre de traitement arrive déjà à affaiblir les projets les plus ambitieux, imaginez alors le résultat sur un concept bancal ! On n'en voudra à personne, et surtout pas à Stephen Hopkins, mais on se prend inévitablement à imaginer autant de moyens mis au service d'un vrai bon script de SF. Et ça, ça fait toujours un petit pincement au cœur.

On pourra toujours se consoler en lisant les propos des responsables de cette gaudriole de l'espace, tous plus ou moins conscients des grosses limites du film. Pour une fois qu'on ne nous fait passer des vessies pour des lanternes.



Don West, Zachary Smith, Judy et John Robinson dans le Proteus : une exploration pleine de surprises.

Origines

Akiva Goldsman (scénariste/producteur) : *«Richard Saperstein, du studio New Line, m'appela un jour pour me demander si* **Perdus dans l'Espace** *était toujours ma série télé préférée. Il se remémorait mes déclarations lors des soirées de lecture à l'Université, il venait d'acquérir les droits d'adaptation et il voulait que je travaille dessus. »*

Stephen Hopkins (réalisateur) : *«J'étais sur la post-production de* **L'Ombre et la Proie** *quand Akiva m'a envoyé le premier jet de* **Perdus dans l'Espace**. *Nous étions fin 1996. Je connaissais la série, elle avait été rediffusée en Angleterre dans les années 70. Son côté léger, «camp», devait être révisé pour lui conférer l'aspect plus crédible d'une superproduction contemporaine. »*

Casting

S. Hopkins : *«Pour le rôle de Will Robinson, le plus jeune enfant de la famille, nous avons auditionné des centaines de garçons avant de trouver* **Jack Johnson**. *Will est le cœur du film et c'était finalement lui, le petit génie, qui restait le vrai héros de la série. L'autre personnage préféré de la série est le perfide Dr Smith, qui, dans le film, est un agent de la Sedition, des ennemis des Terriens. Il se retrouve bloqué sur le vaisseau qu'il a tenté de saboter, obligé de suivre la famille dans le dangereux périple dont il est responsable. Mais le Dr Smith ne pouvait être aussi drolatique que dans la série. Il doit constituer un danger permanent et rester extrêmement séduisant. Gary Oldman s'est imposé par sa faculté à rendre crédible des fous dangereux qui plaisent toujours au public. Gary et moi avons le même âge. Nous avons grandi dans le même quartier sans nous connaître. Du coup, on se comprenait très facilement sur le plateau. Les spectateurs trouvent par contre que le Pr John Robinson, le père de famille et le grand responsable de la mission Jupiter, interprété par* **William Hurt**, *est relativement froid et détaché, comparé à son modèle télévisuel. Ce n'était pas l'idée au départ. Je voulais quelqu'un qui désire de tout cœur être un bon père, mais qui se trouve immédiatement dans cette situation au point de la fuir dans l'urgence de ses responsabilités. Pour le rôle de Penny Robinson, l'adolescente en crise, je me suis souvenu de* **Lacey Chabert** *que j'avais auditionnée pour* **Bloton Away**. *Elle a gagné des prix pour sa série télé* **La Vie à Cinq**. *Néanmoins, elle s'est lassée de son personnage, et elle pensait pour décrocher le rôle de Penny. En voyant le film, ma fille m'a dit que j'avais une vision paternaliste de son personnage. »*

A. Goldsman *«Le major Don West est une tête brûlée obligée par ses supérieurs à piloter la mission Jupiter dans laquelle il voit au départ plutôt une sorte de baby-sitting qu'une grande mission guerrière. Il devait être interprété par Sean Patrick Flanery (**Les Aventures du Jeune Indiana Jones**). Mais on s'est aperçu de sa trop grande ressemblance avec le Will Robinson adulte que l'on découvre en fin de film. Le physique radicalement différent de Matt LeBlanc évitait cette erreur. Dans l'esprit des gens, il est le personnage de Joey de **Friends**, ils seront surpris par son interprétation. Jared Harris interprète Will Robinson adulte. Il sortait d'une audition pour le nouveau **Star Wars** lorsqu'il a débarqué chez nous pour remplacer Billy Mummy, trop connu du public. Carol est très mauvais à la lecture mais superbe sur le plateau. Son Will Robinson est idéal à la fois fou dangereux, politique et sympathique.»*

Préparation/Effets spéciaux

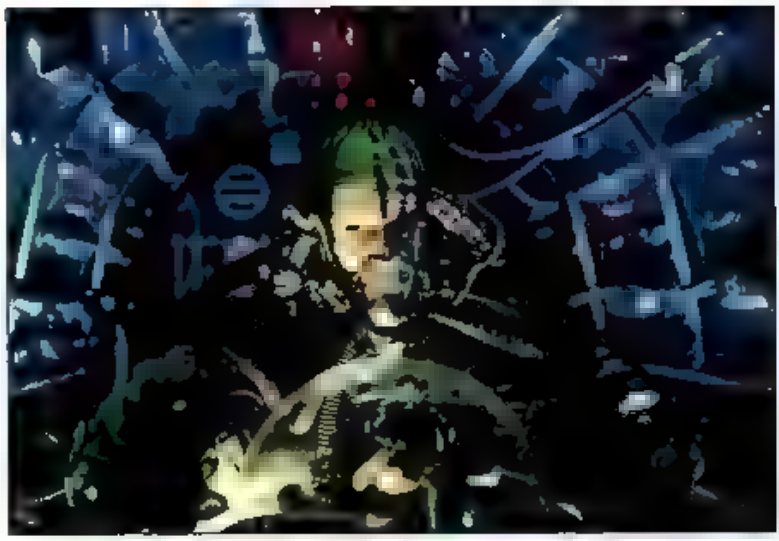
S. Hopkins *«En ancien designer, j'ai commencé par plonger dans les travaux de mes idoles, les désinateurs Jack Kirby et Jim Steranko, le peintre futuriste Yves Tanguy. Avec le chef-déco Norman Garwood (**Bandits Bandits**, **Brazil**) on a commencé par tout dessiner sur ordinateur.»*

Angus Bickerton (superviseur des effets spéciaux) *«J'ai travaillé sur **Perdus dans l'Espace** de septembre 96 à fin mars 98, gérant 767 plans d'effets spéciaux à raison de 2/3 par jour sauf contre temps. On a opté pour des maquettes qu'on incrusterait sur ordinateur car elles reflètent la lumière plus naturellement que les images de synthèse. Pour l'ouverture du film, Stephen avait dessiné des bubbles-fighters, d'étranges vaisseaux pilotés par le major Don West et ses collègues. Il avait imaginé cette aile en forme de gymnocope dirigée par la masse musculaire des pilotes et par leurs yeux. C'était la première séquence sur laquelle nous avons travaillé. Mais du fait de l'indisponibilité de Matt LeBlanc qui devait interpréter le pilote, ce fut aussi la dernière à être achevée.»*

Narration

A. Goldsman *«Les trois actes du film font référence à trois types d'épisodes de la série: 1) les conflits en famille, 2) l'aventure interstellaire, 3) l'aventure sur une planète étrange. Bien que les personnages restent superficiels, les temps ont changé depuis les années 60, leur crédibilité doit être rehaussée d'un cran, ils vivent des conflits, des dilemmes. Le peu de temps imparti pour les présenter – moins de vingt minutes – a posé des problèmes de structure. Fallait-il commencer le film à partir du décollage de la mission Jupiter? Amener le découpage une fois les présentations faites? Nous avons opté pour la deuxième solution. Il y a trop de personnages et de destins de second plan. On n'a pas le temps de s'attacher à eux ni de comprendre leurs motivations. Le film s'est progressivement orienté vers une narration plus enfantine, moins sombre, exactement ce qui est arrivé au concept d'Irwin Allen à la télé. Au départ, les problèmes familiaux étaient plus crus, douloureux, ils atteignaient leur paroxysme à l'intérieur des bulles temporelles dans lesquelles se perd la famille en fin de film.»*

S. Hopkins *«Nous n'avons que quelques secondes pour présenter la Terre au début de l'histoire. Sous un amas de pollution, et les mouvements qui traversent la couche d'ozone, se trouvent des mégalopoles surpeuplées, qui se détachent quelques privilégiés comme les Robinson. Cette famille a été choisie pour la mission Jupiter qui consiste à partir à la recherche de nouvelles planètes d'accueil. L'intérêt bien sûr est que cette famille modèle présente des dysfonctionnements assez typiques. Avec un tel magma d'effets spéciaux, mon intention était de conférer le maximum de crédibilité aux personnages. Il y a des portions dans le film où cela marche assez bien où cet univers existe. Voir un acteur réagir avec un parfait naturel à des bulles électroniques incompréhensibles, c'est une des choses les plus cool que je connaisse. Nous avons coupé énormément de dialogues dans ce film, pas pour des raisons narratives mais tout simplement parce qu'on n'avait pas le temps. C'est vraiment dommage.»* ■■■



Erieur des Bubble

Le Blarp, un extraterrestre caméléon, bébé orphelin recueilli par Penny Robinson.

DANS PERDUS L'ESPACE

A. Goldsman *«J'ai tendance à faire des dialogues bavards. Voir les acteurs se les approprier, les réduire, ou les changer ne heurte pas mon ego. Au contraire : c'est un processus étonnant et gratifiant.»*

La mission Jupiter

S. Hopkins *«Le design du vaisseau Jupiter est totalement organique. Les formes sont arrondies, sans le moindre angle droit. Ici un bolide de course. Tourner dans ce décor fut un travail titanesque. Construit en une seule grande pièce de fibre de verre, il fut placé sur un plateau bourré de systèmes hydrauliques complexes pour le faire vibrer à loisir. Environ douze compagnie d'effets spéciaux ont travaillé sur la séquence de décollage. On y trouve absolument de tout : des maquettes, des blue-screen, des mattes, de l'infographie. La séquence était storyboardée dans les moindres recoins, et pratiquement toutes les approches ont été tentées. On s'est mis d'accord sur un décollage en plein jour à la Apollo 13. La Terre est surpeuplée : il n'y a plus la place pour une piste de décollage. L'idée de la tour qui sert de piste d'envol vient de là. Dès le départ, mon intention était de frustrer le spectateur en présentant le vaisseau sous le nom de Jupiter 1, et non pas Jupiter 2 comme dans la série. A la fin de la séquence, arrivé dans l'espace, l'armature de Jupiter 1 s'éparpille dans l'atmosphère et laisse place à un nouveau vaisseau, le Jupiter 2. L'aventure peut commencer sous les applaudissements du public.»*

Le Dr Zachary Smith (Gary Oldman), un traître soutenant la cause de la Rébellion.

A. Bickerton *«La mégalopole de Houston/Dallas est constituée d'images de notre librairie de maquettes plaquées sur des blocs, qui s'étend à perte de vue. Au sommet d'une immense tour, le dôme qui abrite la grande piste d'envol, est une miniature filmée en motion-control. Ce dôme s'ouvre à la manière d'une gigantesque fleur, faisant apparaître le vaisseau Jupiter. Construire ce système de pétales revenait trop cher. On a donc décomposé les plans comme suit : 1 - intérieur maquette, le dôme commence à bouger, 2 - extérieur infographie, le dôme s'ouvre, 3 - extérieur maquette : les pétales du dôme sont déployés.»*

Attaque de Robot 1

A. Bickerton *«Pour la forme du Robot de la mission Jupiter avant qu'il ne soit détruit, nous avons emprunté des éléments typiques du manga, qui le rendent ambigu, serviable et dangereux. Une fois détruit, il est reconstruit en une forme plus proche du Robot de la série.»*

S. Hopkins *«En bon réalisateur, vous devez préparer votre film dans les moindres détails afin que sur le plateau, vous puissiez réagir aux moindres impératifs. Le temps imparti pour Perdus dans l'Espace ne m'offrait pas ce luxe. Si ça ne marchait pas, on le constatait juste avec amertume. Une fois la mission Jupiter en orbite, le Robot, reprogrammé par le Dr Smith, se met à attaquer la famille qu'il est censé servir et détruit l'essentiel des commandes de navigation. Cette attaque du Robot était un casse-tête logistique, tournée en plusieurs parties, dans le désordre, à plusieurs semaines d'intervalle. Bien que tout flambe et que tout explose, il fallait que le décor reste intact, garder en mémoire le moindre débris, la position exacte des acteurs pour que tout soit raccord. Il fallait être extrêmement prudent avec les explosions autour des enfants. De plus, les fauteuils hydrauliques ne marchaient pas. Le Robot échappait à notre contrôle, foncait dans le décor, tombait en morceaux. Les multiples hologrammes et tableaux de bord n'étaient pas synchros. Les combinaisons faisaient transpirer les acteurs. Les diodes lumineuses fonctionnaient quand bon leur semblait. Un des acteurs dans le plan avait systématiquement son système de diodes hors-service.»*

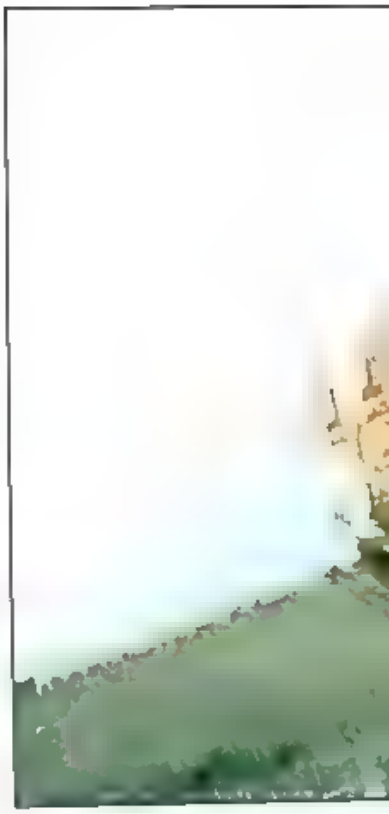
Peter Levy (directeur de la photo) *«La destruction causée par le Robot provoque un amas de fumée dont nous nous sommes servis pour jouer sur la lumière du soleil qui envahit la salle de pilotage à ce moment. Le Jupiter fonce aveuglément vers l'astre solaire. La batterie d'éclairages nécessaire pour cette scène était démesurée. Le cockpit était recouvert d'un écran vert chromatique, qui devait servir plus tard à intégrer les extérieurs dans l'image. Mais à cause de la trop grande lumière, cet écran (le green-screen) est devenu parfaitement inopérant.»*

La Proteus

A. Goldsman *«Perdus à des années-lumière de toute civilisation, les membres de la mission Jupiter découvrent un immense vaisseau terrien dépeuplé et d'une forme inconnue, le Proteus. En l'explorant ils ont à faire face à une colonie d'araignées d'un autre-monde. Cette séquence est l'une des seules à être restée quasi-intacte. Elle est un petit film de SF à elle toute seule, et reste ma préférée.»*

S. Hopkins *«Pas mal de personnes trouvent le sentiment d'avoir déjà vu le vaisseau Proteus. C'est une forme pourtant particulière.»* (cf. **Lifeforce** de Tobe Hooper)

A. Bickerton *«La forme allongée du Proteus posait problème, car avec une maquette de 8 mètres de long, on obtenait une base d'à peine quelques centimètres de diamètre. Or il fallait que ce soit très détaillé. Je savais que ce serait un cauchemar à filmer, qu'on devrait utiliser un hangar entièrement recouvert de vert chromatique, mais c'était le seul moyen de lui conférer une structure plus réaliste que si nous avions employé des images de synthèse. On avait aussi filmé des plans grandioses qui montraient l'étendue du jardin que découvrent les Robinson à l'intérieur du Proteus, avant l'attaque des araignées. Ces plans ont dû être coupés pour raccourcir et simplifier la scène. Une grande lune devait aussi border le vaisseau. Lors de l'attaque, cette lune se révélait une gigantesque toile qui emprisonnait le vaisseau Jupiter 2. L'idée était bonne mais elle était hors de prix.»*

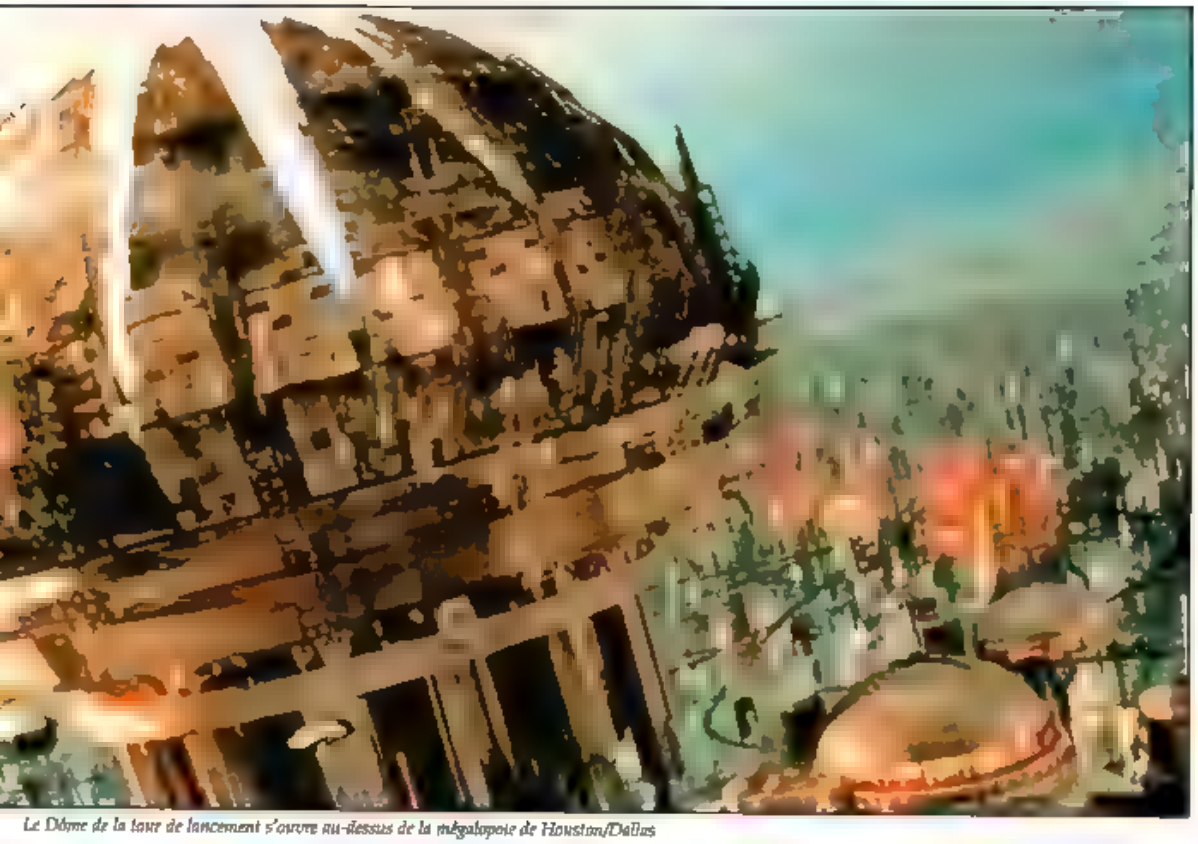


S. Hopkins *«Matt tournait parallèlement dans Friends. On a donc eu l'idée d'un casque qui sort de sa combinaison et couvre son visage afin de pouvoir utiliser une doublure dans la scène d'attaque des araignées.»*

A. Goldsman *«Le Blarp, qui apparaît dans le jardin du Proteus, était une marionnette animée, mais elle ne marchait pas. La version infographique a dû être faite en catastrophe. Sa présence synthétique nuit à la scène, qui aurait dû être terrifiante.»*

A. Bickerton *«La texture du Blarp n'est pas crédible et l'explication de ses origines a été coupée. Il apparaît ainsi trop pour ce qu'il est : un pur produit de merchandising.»*

Le cadet des Robinson chevauchant le Robot qu'il a réparé



Le Dôme de la tour de lancement s'ouvre au-dessus de la mégalopole de Houston/Dallas

Portes temporelles

S. Hopkins *«J'ai coupé dans l'histoire de la machine temporelle que fabrique le jeune Will car ça me semblait confus. Du coup, je perdais à la fois en clarté et en profondeur car cet objet est au centre de la relation père-fils qui régit le film. La scène d'explication du dôme temporel, que découvre la famille après s'être crashée sur une étrange planète, s'est avérée confuse. En post-prod, tous les dialogues ont été changés. Nous avons réenregistré les acteurs, puis nous avons utilisé des trucs de montage pour faire illusion. C'est à la fois amusant et terrifiant ce que l'on arrive à faire d'une scène déjà tournée. Ainsi la scène de dispute entre Matt et William a été intégralement tournée sur green-screen incrustée à des mattes, car nous n'avons pas pu finir à temps le décor de l'hyperdrive où elle se passe.»*

A. Goldsman *«Les gens de New Line trouvaient l'histoire des bulles temporelles trop compliquée. Vers la fin du film, c'était un maelström de réalités parallèles qui s'entrechoquaient. Les Robinson se perdaient dans ces bulles et rencontraient leurs doubles issus de réalités alternatives. Aux premières projections, les bulles temporelles n'étaient pas finies. Le public ne comprenait rien. Sur un film comme* **Godzilla**, *ça ne pose pas de problème car on a les moyens d'imaginer les effets qui manquent. Dans* **Perdus dans l'Espace** *les effets sont partie intégrante de la narration. Nous avons malgré tout fait plus confiance à ce public plutôt qu'au film, et avons décidé de simplifier au maximum toute cette partie. Ainsi, il ne reste plus que deux réalités parallèles. Parallèlement, une fois les effets intégrés, cette séquence ultra-simplifiée devenait confuse.»*

S. Hopkins *«Je regrette que dans la version définitive, on ait retiré toutes les scènes où les femmes courtisent après le Blaup, et découvrent son double génial et âgé. En restant sagement dans leur vaisseau, ça donne un côté sexiste qui me déplaît fortement. Mais c'était au-delà de mon contrôle.»*

A. Goldsman *«La star théorique de* **Perdus dans l'Espace**, *c'est Will Robinson. Sur papier, la scène où il rencontre son double adulte était réellement énonçante. Mais avoir deux acteurs qui jouent le même rôle pose un problème de crédibilité car l'âme d'un personnage réside dans ses yeux. Il en va de même pour Spider-Smith, une version du Dr Smith transformée en monstre géant après s'être fait piquer par une des araignées. Nous avons fait une motion capture du visage de Gary Oldman, mais ses yeux ont dû être rajoutés en infographie.»*

S. Hopkins *«On a camouflé le corps de Spider-Smith sous une vieille bure car nous n'avions pas le temps d'avoir des effets spéciaux crédibles. Le montage de la séquence a dû se faire avec des petits bouts de film, sans les effets. Difficile d'en sortir quelque chose.»*

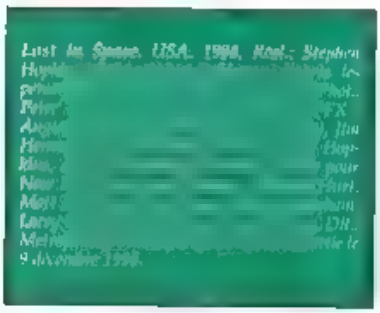
Séquelles

S. Hopkins *«Contrairement à beaucoup de blockbusters,* **Perdus dans l'Espace** *souffre d'une trop grande accumulation d'intrigues et de personnages, et de délais extrêmement serrés. Une séquelle permettrait d'éviter toutes les erreurs accumulées et les acteurs auraient un temps de présence plus long, sans la nécessité de refaire les présentations.»*

A. Goldsman *«L'idée d'une séquelle nous est venue sur le plateau : si vous observez le complexe temporel, vous réalisez que les héros sont restés dans leur futur. En retournant sur Alpha Prime, ils découvriraient que la course à l'espace a été perdue et que la Seddition a remporté la guerre. Les bons sont coincés sur Terre, condamnés à y périr. Penny a contracté un virus étrange dû au Blaup, et elle tombe amoureuse de Don West. Smith commence à voir sa mutation en Spider-Smith prendre effet. Le Robot récupéré dans la bulle temporelle a 10 ans d'avance et de connaissance. Ils leur vient à tous l'idée d'utiliser le portail temporel pour remonter le temps à New York au 21ème siècle avant que la couche d'ozone n'atteigne son point de rupture. Puis tout le monde se retrouve nu et parle français.»*

Propos rassemblés et mis en forme
par **Rafik DJOUMI**

Le décollage de la mission Jupiter : en route pour l'espace infini



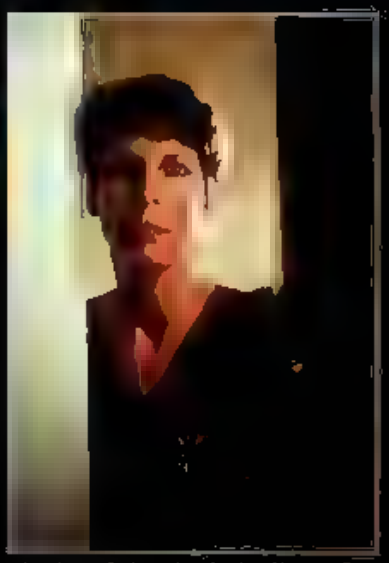
Actualité
cinéma
sortie le 9 décembre

HALLOWEEN
20 ans après

c'est l'horreur du retour !

JAMIE LEE CURTIS

Le premier rôle important de Jamie Lee Curtis est celui d'une jeune baby-sitter timide et discrète qui doit se battre toute une nuit contre un tueur fou échappé de l'asile, Michael Myers. Le film s'appelle HALLOWEEN (LA NUIT DES MASQUES en France), une toute petite production réalisée par un jeune réalisateur dont personne n'avait entendu parler, un certain John Carpenter. Vingt ans plus tard, LA NUIT DES MASQUES reste une œuvre de référence qui a connu cinq suites, le masque blanc de Michael Myers est l'un des déguisements les plus courants d'Halloween et Jamie Lee Curtis est devenue l'une des plus grandes vedettes du cinéma américain. Après quelques autres séries B d'horreur (FOG, LE BAL DE L'HORREUR, HALLOWEEN 2, LE MONSTRE DU TRAIN), elle tourne dans UN POISSON NOMMÉ WANDA, BLUE STEEL, et surtout TRUE LIES de James Cameron, aux côtés d'Arnold Schwarzenegger. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir une certaine nostalgie pour le personnage de Laurie Strode et une vraie reconnaissance pour le film qui lui a donné sa chance.



Laurie Strode (Jamie Lee Curtis) : 20 ans après, la même angoisse à l'approche d'Halloween.

Vous êtes à l'origine d'*Halloween : 20 ans après* ?

Disons plutôt que j'en suis l'un des architectes. En fait, un ami m'a rappelé qu'Halloween allait fêter son vingtième anniversaire cette année. Je me suis dit que ce n'était pas mal pour un aussi petit film au départ, d'être autant regardé et aimé deux décennies plus tard. Et je me suis souvenu du film de Peter Bogdanovitch, The Last Picture Show. Vingt ans plus tard, ils en ont fait une suite avec les mêmes acteurs, Texasville. Ce n'était pas très bon mais l'idée m'avait plu. Depuis vingt ans, je me suis fait une petite place dans le show-business. Je suis un peu plus connue, j'ai un peu plus confiance en moi. Et je connais deux ou trois personnes dans le milieu. Du coup, j'ai pu lever la main et hurler : «Et si on refaisait Halloween vingt ans après ?». J'ai donc travaillé sur les droits, la production et l'histoire. Puis Kevin Williamson est arrivé sur le projet. La machine était en route.

Avez-vous demandé à John Carpenter de réaliser le film ?

Oh oui, bien sûr. C'est le premier coup de fil que j'ai passé. Mais il ne pouvait pas le faire. Il travaillait sur Vampires et, au moment où je l'ai appelé, il n'avait vraiment pas le temps de s'occuper de Halloween. Moustapha tenait absolument à ce que je fasse un petit à l'automne. Il n'y avait donc aucun moyen de faire en sorte que John puisse se libérer. C'était juste une question d'emploi du temps.

Cela ne s'est pas fait aussi facilement. Les gens étaient étonnés. Et Moustapha avait une petite idée sur le nom du réalisateur à embaucher. Mais je tenais à Steve. J'ai déjà travaillé avec lui dans le passé, sur Forever Young, et je sais à quel point il peut être talentueux sans avoir besoin de se compliquer l'existence. Il fait en sorte que tout paraisse facile. En cela, nous nous ressemblons pas mal. Je n'aime pas trop compliquer les choses, j'aime m'amuser en travaillant, garder une bonne ambiance sur les tournages, le tout en assurant toujours le meilleur boulot possible. Je savais donc qu'il ferait le meilleur film possible sans que cela paraisse difficile. Et c'est exactement ce qui s'est passé. Le dénouement, ma grande scène avec Michael Myers dans le van, il l'a tournée en une seule prise. Il était trois heures du matin et il faisait un froid de canard. Il est arrivé sur le plateau, a pris chaque personne concernée à part et leur a bien expliqué leur rôle dans la scène. Chacun était donc très bien briefé quand il a crié «Action !». Du coup, la première prise fut la bonne. Il a vérifié que tout était en noir et nous a envoyé nous coucher. Cinq pages de scénario en une seule prise ! Il fait ça tout le temps. Il sait ce qu'il veut et l'obtient rapidement, sans conflit ni ego surdimensionné. Il est toujours dans une optique de faire-valoir. Ça m'étonne encore.

***Halloween : 20 ans après* est clairement divisé en deux parties : la partie *Scream*, avec le quota habituel d'adolescents tourtereaux, et la partie «Faut pas venir chercher Laurie !», où votre personnage se retrouve et prend les choses en main. Quelle**

OK pour la partie «Faut pas venir chercher Laurie !», mais pour l'autre, je veux bien que je ne vois pas la première partie comme un nouveau *Scream*, mais plutôt comme le début d'une balade sur des montagnes russes. La partie «Faut pas chercher Laurie !», c'est la descente à toute vitesse, presque le plus facile. Il n'y a qu'à se laisser glisser. Par contre, la montée vers le sommet des rails, c'est un peu plus compliqué. Et le moment où le film pivote vers la seconde partie ne doit pas marcher si la montée en puissance n'est pas bien orchestrée. Rien ne peut marcher dans la deuxième partie du film si nous échouons à installer notre histoire et nos personnages. C'est cette partie-là que je trouve la plus intéressante. Après, cela devient presque facile d'admettre ce qui arrive à Laurie et cette revanche qu'elle a envie de prendre. En ce sens, le film est parfaitement construit.

Vous ne m'enlèverez pas de l'idée que la première heure du film semble marquée du sceau Kevin Williamson...

Je ne sais pas. Que Kevin ait mis son empreinte sur le film, je n'ai pas envie de le nier, je pourrais même en être fier. Ce type a la main de Midas : tout ce qu'il touche se transforme en or. Les slashers n'existaient plus, et paf !, il arrive et renouvelle complètement le genre. Avec talent en plus. Voilà, je ne sais pas, mais personnellement, j'ai beaucoup aimé *Scream*. Kevin est quelqu'un que j'admire. Dans le film, ma mère, Janet Leigh, a un petit rôle. Il y a une scène où elle [illegible]

HALLOWEEN
20 ans après

Une héroïne tourmentée en plein après un douloureux chemin de croix.

Je [illegible] projet.

Selon vous, qu'est-ce qui explique que [illegible] risque ?

Je n'en ai pas la moindre idée. Peut-être parce que le film paraît très réel. Quand vous le regardez, vous avez vraiment l'impression d'être dans l'Illinois avec ces trois filles. Leur relation amicale, leur façon de s'habiller, de se conduire, tout cela paraît si vrai que quand, tout à coup, l'événement bizarre survient, c'est un choc. Parce que vous avez l'impression que cela arrive à des gens bel et bien inscrits dans un contexte quotidien.

Vous vous retrouvez dans la peau d'un même personnage, celui de Laurie Strode, vingt ans après. Comment se sont passées les retrouvailles ?

En fait, il n'était même pas question de vraies retrouvailles. Franchement, Laurie n'est pas un personnage inoubliable. Dans **La Nuit des Masques**, elle n'est qu'une jeune fille comme les autres, peut-être un peu plus intelligente et plus timide que la moyenne. C'est ce qui lui arrive ce soir-là qui est inoubliable. Et ce qui m'intéresse aujourd'hui, c'est de voir comment un personnage finalement assez commun peut évoluer après avoir vécu une telle expérience. Autrement dit, ce n'est pas tellement Laurie qui m'intéresse, c'est ce qu'elle est devenue vingt ans après avoir [illegible] mal de cauchemar.

Je me souviens de ma première audition. C'était un petit bureau pourri dans un entrepôt abandonné. La partie crade d'Hollywood, quoi... John Carpenter et Debra Hill m'y attendaient. John avait un look étrange, il ressemblait à un hippy avec ses cheveux longs. Lui et Debra étaient charmants à l'époque. Moi, de par mes parents (*Janet Leigh dans Psychose, et Tony Curtis, NDLR*), je vivais dans un monde glamour, peuplé de stars. Et là, je savais que j'allais vivre une expérience différente de tout ce que j'avais connu dans mon

Dans **La Nuit des Masques** [illegible] slasher movie [illegible] les plus belles heures. Ce chef-d'œuvre [illegible] a engendré tout un tas de films où un maniaque décime une poignée d'ados à commencer par la série des **Vendredi 13**, le plus souvent des adaptations éhontées ou tout simplement des remakes officieux. **La Nuit des Masques** compte même plusieurs suites, dont aucune jusqu'à la plus récente **Halloween 3** qui entretient aucun rapport avec le reste de la série, ces suites qui reposent uniquement sur la systématisme des meurtres et qui présentent Michael Myers non plus comme la représentation du Mal définie par Carpenter mais comme un simple croquemitaine façon Freddy Krueger. Des années plus tard, en surfant sur le succès de **Scream**, qui reprend les grandes lignes de **La Nuit des Masques** [illegible] en profitant de sa popularité de nouveau retrouver le masque blanc, [illegible] cette fois plus [illegible] pour le producteur Moustapha Akkad de récupérer son dû, un succès qui lui revient en toute légitimité. Pour ce 20e anniversaire on partait longtemps de John Carpenter à la réalisation. Mais le poste est finalement attribué à Steve Miner un [illegible] du genre qui, après un passage [illegible] sur **La Dernière Maison sur la Gauche**, le premier film de Wes Craven a débuté en 1982 avec **Le Tueur du Vendredi** et **Meurtres en Trois Dimensions** respectivement deuxième et troisième aventures sanglantes de Jason [illegible]. Steve Miner connaît donc déjà le genre ses recettes ses ficelles. Lorsque arrive sur **Halloween 20 ans après** il commence par revoir le scénario en se débarrassant d'un personnage [illegible] vieux flic obsédé par Michael Myers, qui le [illegible] sans répit Charles S. Dutton devait leur [illegible] s'assurant de cette manière la relève du [illegible] interprété par feu Donald Pleasance. Le réalisateur préfère se concentrer sur ses personnages principaux, Michael Myers et Laurie [illegible] dans Simon [illegible] retrouve [illegible] pour [illegible] pas

le fantôme de Myers. Désormais directrice d'un collège privé, Summer Green, désormais sous le nom de Keri Tate pour mieux oublier les événements tragiques qui s'étaient déroulés à Haddonfield [illegible] vingt ans et elle-même une ex-alcoolique plus ou moins tranquille avec son fils de 17 ans John (Josh Hartnett) et son compagnon Will (Adam Arkin), conseiller d'éducation dans le même établissement. Malgré tout, à cette Halloween rien pour elle ne [illegible] le [illegible] Myers [illegible] directrice [illegible] personnages secondaires et les ados Miner [illegible] traite presque comme du bétail. Leur description est de fait stéréotypée au possible et due forme. Les meurtres qui ne cherchent pas à en mettre plein la vue mais à être tout à fait efficaces. La mort de la jeune Sarah, issue d'une douloureuse agonie est [illegible] Car Steve Miner renoue avec le Michael Myers du premier film qui symbolisait le Mal à l'état pur, c'est-à-dire rigide et inexorable. D'ailleurs Miner se sert de l'invulnérabilité de Myers pour amener un rebondissement [illegible] lors duquel Laurie Strode se transforme en furie avec une lame de Curtis totalement investie dans son rôle d'un personnage malgré ses angoisses qui saura se montrer aussi obstinée et [illegible] que Myers lors de [illegible] véritable tour de force du film. De la première à la dernière image de **Halloween 20 ans après**, Steve Miner réalise un slasher premier degré, un hommage fidèle à l'original. En quelque sorte [illegible] les vieux mécanismes du film d'horreur et ramène le genre à son plus simple concept. Toute la [illegible] Pour les amateurs, c'est [illegible] et ça fait vraiment du bien.

Damien GRANGER

opinion

BON ANNIVERSAIRE !

Dans sa construction **Halloween 20 ans après** ressemble plus à une tragédie grecque découpée en trois actes qu'à du grand guignol. Steve Miner prépare lentement mais [illegible] sa confrontation entre Laurie Strode et Michael Myers présentant le caractère des personnages installant la tension jusqu'à un premier face-à-face des plus percutants. Pour créer [illegible] ambiance [illegible] avec des effets de surprise [illegible] dès qu'un personnage sortait [illegible] dans le champ [illegible] [illegible] [illegible]

Norma (Janet Leigh), assistante de Laurie dans le film, et mère de Jamie Lee Curtis dans la réalité.

Bonny (J.J. Cohl !), un grand-frère qui se en part tendre à faire la connaissance de Michael Myers.

Molly (Michelle Williams) & John (Joe [illegible]) ses tourtereaux en grand danger.

Du danger de faire du patin à glace quand on tarar rôde dans les parages...

Halloween : 20 ans après semble totalement mettre de côté le second Halloween, le seul où nous retrouvions Laurie ?

Le deuxième **Halloween** était un vrai navet. Cette Laurie était là, mais elle traversait le film complètement droguée, toujours à se demander ce qui se passait. Horrible. Je portais une perruque et cette affreuse chemise de nuit d'hôpital tout au long du film. J'étais censée être nue sous ma blouse et mon seul souci était de faire en sorte qu'on ne voit jamais mes fesses à l'écran. Dans **Halloween 2**, je passe l'essentiel de mon temps à courir dans les couloirs de l'hôpital en tirant ma blouse vers le bas. Du coup, il n'y a pas cinq minutes dans le film où j'ai l'air naturel. ■■■

Première Grimper, 5 décembre 1998

HALLOWEEN 20 ans après

...

...que je l'abrège. A l'époque, j'avais le courage, j'ai pris ma perruche, ma cloune et le pansement que j'avais [illegible] tous les jours, et j'ai fait un grand feu de joie avec tout ça !

Dans les années 80, vous étiez [illegible] devenues les [illegible] des «slasher movies»...

Dans les années 80, j'ai fumé beaucoup trop d'herbe !

Vous vous rappelez du *Bal de l'Horreur* ?

Bien sûr, j'ai [illegible]. A l'époque, je faisais pas mal la navette entre [illegible]. Le gouvernement canadien avait installé un système spécial de taxes qui permettait aux producteurs américains de faire des films dans ce pays en bénéficiant d'un taux de change favorable et en étant totalement exonérés d'impôts. En contrepartie, l'équipe devait être presque entièrement canadienne. Seuls deux Américains étaient autorisés. Du coup, il se tournait à peu près n'importe quoi là-bas, dont beaucoup de films d'horreur sans scénario et aux budgets misérables... Moi, j'étais l'Américaine acceptée par les quotas. Sur *Le Bal de L'Horreur*, le deuxième était Leslie Nielsen, et sur *Le Monstre du Train*, Hart Bochner. Ce sont des films pitoyables, pas comme les «slasher movies» d'aujourd'hui. Tout y pourrit et bouge. Les jeunes acteurs ont l'air de sortir de magazines de mode. Il y a de l'argent. Rien à voir avec ce qu'on faisait à l'époque.

Dans ces films, vous jouiez toujours la gentille fille propre sur elle. Par contre, dans les films de studios que vous avez faits par la suite, vous étiez un peu plus souvent la «bad girl». N'est-ce pas le contraire d'habitude ?

Je sais, et Kevin Williamson lui-même fait référence à cela dans *Scream*. Cela doit vouloir dire qu'il faut devenir délurée et sexy pour réussir. Dans les petits films, je pouvais jouer la gentille fille, mais pour avoir une vraie carrière à Hollywood, il a fallu que j'enlève le haut et que je joue les putains. Pas trop grave puisque j'ai eu la chance d'avoir des rôles intéressants dans ces films-là. Mais ça en dit quand même pas mal sur la perception de la femme dans le cinéma grand public américain. Intéressant, non ?

Ne pensez-vous pas que les films d'horreur, qui ne sont pas pris très au sérieux, puissent affecter votre carrière ?

Non, je ne crois pas que ça puisse me mettre en [illegible] par rapport à mes autres [illegible]. En vingt ans de métier, j'ai joué dans plus de dix films d'horreur et heureusement, ce sont eux qui m'ont permis de passer à un tout autre type de [illegible] comique ou dramatique. Je [illegible] que [illegible] n'ai [illegible] pas.

JOHN CARPENTER : LE CHAÎNON MANQUANT

Lorsque tombent les premières neiges commentant HALLOWEEN : 20 ANS APRÈS, on parle de Kevin Williamson en scénariste, du retour de Laurie Strode sous les traits de son interprète fétiche Jamie Lee Curtis et surtout, on évoque John Carpenter pour coiffer les vingt bougies d'un de ses plus grands classiques, le désormais célèbre LA NUIT DES MASQUES. Le premier rédigera un synopsis et dirigera quelques secondes, la deuxième tiendra son rôle, et le troisième se fera remarquer par son absence. Retour sur un forfait...

« D

La Nuit des Masques

Halloween 20 ans après

Halloween 20 ans après plaît

Halloween 6 : The Curse of Michael Myers

Halloween 20 ans après

Scream 3

Halloween 20 ans après

La Nuit des Masques

Psychose

Dark Star

The Babysitter Murders

Psychose

La Nuit des Masques

Vendredi 13

Halloween 20 ans après

Halloween 20 ans après

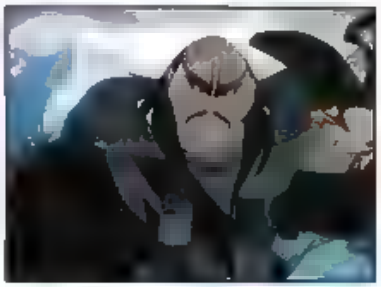
Halloween 20 ans après

A propos de MULAN, FOURMIZ, EXCALIBUR, L'ÉPÉE MAGIQUE & L'IMPITOYABLE LUNE DE MIEL.

LA GUERRE DES TOONS

Jusqu'à très récemment, l'univers des longs métrages d'animation en était réduit à l'hégémonie des studios Disney, avec quelques hoquets concurrentiels aussi brefs qu'inoffensifs. Les choses se compliquaient déjà l'année dernière, mais cette année 98 sonne comme le véritable début de l'offensive. A la veille des fêtes de fin d'année, la guerre de tranchées atteint son point le plus fort. Au pays du bonheur, l'état des lieux donne dans le sanglant. Réjouissons-nous, il paraît que c'est pour notre bien.

Quand Jeffrey Katzenberg se fait jeter des studios *Disney* en 95, les bras lui en tombent. L'homme a l'impression très sincère d'avoir sauvé le studio de la banqueroute. A son arrivée, la boîte à Mickey en était réduite à sortir des **Oliver et Compagnie** ou des **Taram et le Chaudron Magique** de sinistre mémoire avec le vague espoir d'être vus par certains étourdis qui se seraient gourés de salle. Katzenberg décide de relancer la machine à rêves en allant pêcher du côté de Broadway deux fameux duettistes, Howard Ashman et Alan Menken, responsables d'une excellente **Petite Boutique des Horreurs** chantée. La mission est simple : les équipes d'animateurs vont se diviser et travailler sur divers projets afin de sortir un long métrage chaque année. L'animation va revenir illico aux formes arrondies et aux couleurs saturées des années 40. Enfin, les deux duettistes vont remettre au goût du jour le genre grand public tombé en désuétude : la comédie musicale hollywoodienne. Avec **La Petite Sirène**, **La Belle et la Bête** et **Aladdin**, la formule Katzenberg explose le box-office, fait flamber les produits dérivés, offrant au studio un retour direct à ces années les plus fastes. Mais parfois les gens sont un peu simples, et au sein du studio, l'explication de ce succès ne tient pas tant à la qualité soudaine des films qu'à la stratégie ultra-agressive du big-boss Michael Eisner. Résultat, une fois Katzenberg écarté, le studio *Disney* commence à comprendre douloureusement la vie. Après le méga-hit du Roi (nazi)Lion, c'est la dégringolade. Les films suivants se plantent, EuroDisney file des nausées à ses investisseurs, et la promo la plus cosmique ne suffit plus à vendre du **Pocahontas** ou de **Hercule** avarié. Le Hardware (jouets, disques, vidéo) n'existe pas sans le Software (des films qui créent le mythe). Même un arriviste comme Bill Gates avait compris cette équation. Et comme un malheur n'arrive jamais seul, on apprend que Katzenberg a rejoint Spielberg et Geffen pour monter le studio *Dreamworks*. Spielberg ? Celui de **Fievel** ? Du **Petit Dinosaure** ? De **Roger Rabbit** ? Gasp. *Disney* se prépare tant bien que mal au choc traumatique avant que, surgi de nulle part, la *Fox* balance un **Anastasia** de facture résolument disneyenne. Quelques mois plus tard, la *Warner* se rajoute aux challengers. Ayé, c'est la guerre pour de vrai.



Shan-Yu, le chef des Huns, un antagoniste impitoyable.

Mulan

Tentative de redressement

Bien que ses scores soient relativement corrects, Mulan a confirmé que le gouffre herculéen de l'an dernier n'était plus seulement une affaire de film foiré. Comparé à son prédécesseur excessivement crétin et lisse, **Mulan** fait relativement bonne figure. Le script joue le sérieux et la carte du spectaculaire guerrier, et l'animation, sans être fastueuse, crée l'illusion d'un produit fini. Certes, on y trouve encore l'éternel et agaçant side-kick comico-hystérique, sous les traits d'un dragon, ainsi qu'un script qui tape furieusement dans l'ultra-conservateur, à grands coups d'honneur perdu et de gloire retrouvée dans le

Métamorphosée en homme, la jeune Mulan quitte discrètement le foyer ancestral.

Z et la princesse Bala, perdus en pleine nature, découvrent les dangers d'une simple goutte d'eau (Fourmiz.

L'espace d'une danse
Z se prend pour John Travolta !

sang versé. Distribué deux ans auparavant, le film avait encore une chance de convaincre. Mais la confiance pro-Mickey du public est sérieusement remise en cause. La formule musicale immuable, devient un peu trop voyante, d'autant que les chansons manquent ici totalement de présence dramatique. Par un mauvais sursaut réflexe, le studio greffe ça et là des tentatives de plaire aussi éparses que bordéliques. Il faut voir le final extrêmement solennel, s'enchaîner sans préavis avec un funk criard de Stevie Wonder. Il faut voir l'incroyable bande annonce qui fait se succéder tous les gags du petit dragon rigolo, en zappant furieusement à la fois les personnages principaux et l'intrigue. Disney n'anticipe plus rien, et donne l'impression de pédaler maladivement derrière son public.

A Bug's Life

Le jeter

Heureusement pour le studio *Disney*, il reste la filiale *Pixar* ingénieusement associée à l'époque Katzenberg. Bénéficiant d'une relative indépendance artistique, *Pixar* avait donné son dernier vrai succès à la «Happy World Company» avec l'excellent **Toy Story**. Depuis, son auteur, le sur-primé cartoonist infographique John Lasseter, travaille dans le plus grand secret sur cette aventure insectoïde qui devrait sortir le museau d'ici la fin de l'année aux États-Unis. Certes, personne n'ignore en cette année 98 que *Dreamworks* développe un projet similaire, le mystérieux **Fourmiz**. Mais ce dernier n'est prévu sur les écrans qu'en mars 99, ce qui laisse amplement le temps à **Bug's Life** de faire son nid au box-office. Enfin, en tous cas, c'est ce que *Dreamworks* nous a dit.

Fourmiz

La claque

Ah les salauds ! C'est pas du jeu ! Ils nous ont menti ! Le gentil Spielberg a réservé à *Disney* une belle petite vacherie stratégique... à la *Disney*. **Fourmiz** (prononcez Fourmi Zed), déboule triomphalement sur les écrans internationaux quelque chose comme six mois trop tôt. Avec un voice-casting de blockbuster (Woody Allen, Sharon Stone, Sylvester Stallone, Danny Glover, Gene Hackman ■■■

Le soldat Weaver (Stallone) déclame les joies du monde ouvrier à notamment ses ouvrières !

LA GUERRE DES TOONS

■■■ Jennifer Lopez, Christopher Walken, Anne Bancroft, Dan Aykroyd… **Fourmiz** bénéficie des compétences ultra-rôdées de *Pacific Data Image*, concurrent direct de *Pixar* depuis dix ans. Quand John Lasseter ne rafle pas le grand prix du festival Imagina, c'est Eric Darnell qui lui passait sous le nez (avec **Gas Planet** notamment). Darnell est à la tête de **Fourmiz** on aura deviné. Il amène au film un look aussi identifiable que celui de Lasseter. Là où John joue plein pot la carte du cartoon à la Chuck Jones et ses teintes pastellisées, Eric préfère de sombres couleurs terre et s'acharne à travailler le réalisme des visages à coups de motion-capture, en plaçant des capteurs sur le visage des acteurs afin de garder leurs expressions. Là où Lasseter profite des libertés de la 3D pour voltiger dans tous les sens, Darnell filme **Fourmiz** à la manière d'une production live, caméra discrète, mobile sans être brusque. Résultat, autant **Toy Story** donnait l'impression d'un superbe dessin animé du futur, autant **Fourmiz** est un vrai bon film dont les protagonistes se trouvent juste munis d'antennes un peu voyantes. Il est encore trop tôt pour savoir si *Dreamworks* a fait vraiment beaucoup de mal à *Disney* sur ce coup. Mais au cas où ça n'aurait pas suffit, il reste encore le monstre à venir.

Le Prince d'Egypte

L'épée de Damoclès

On l'avait déjà compris en voyant **Rencontres du Troisième Type**. Pour Spielberg, la Bible a été écrite par Cecil B. De Mille et c'est Charlton Heston qui tenait le rôle principal. Obsédé depuis sa plus tendre enfance par l'épopée du peuple juif tel qu'Hollywood le traça une bonne fois pour toutes, Spielberg, fidèle à ses premières amours, décide que les tables de loi des Dix Commandements seront celles qui annonceront en fanfare la naissance du département animation de *Dreamworks*. A cette fin, Katzenberg a chipé le parolier Stephen Schwartz (**Pocahontas**) et le compositeur Hans Zimmer (**Le Roi Lion**) pour créer la comédie musicale biblique la plus ou trancièrement spectaculaire qui soit : 318.000 heures passées sur ordinateur rien que pour la séquence d'ouverture de la Mer Rouge (quatre minutes dans le film). Val Kilmer, Helen Mirren, Steve Martin, Michelle Pfeiffer, Ralph Fiennes, Martin Short, Patrick Stewart pour le voice-casting, et même un mix complexe de voix masculines et féminines pour un personnage dénommé Dieu. Jouant la carte peplum-musical-cartoon, **Le Prince d'Egypte** est tout doucement en train de s'arranger une place coquette au box-office de la fin d'année. Pour peu que les familles ne soient pas rebutées par des visions d'hommes torse-nu huilés se prenant par les épaules à tout bout de champ, le blockbuster de Katzenberg pourrait finir par être la plus joyeuse des vengeances.

Excalibur, l'Epée Magique

Warner hors jeu !

L'année 98, c'est l'année *Warner* sans aucun doute. Une rafale de bides (**L'Arme Fatale 4**, **Chapeau Melon**…) un procès perdu contre Coppola, un **Superman** qui ne se fait pas, et, pour conclure en beauté, une tentative de se positionner sur le marché de l'animation qui aura donné ça ! Des personnages qui changent de forme pendant les plans, des effets de perspective improbables, des cellos qui ne sont même pas raccord avec leurs décors, une batterie de chansons mielleuses toutes composées sur le même accord, des gags à pleurer, et dans la salle, des mômes qui supplient leurs parents pour pouvoir sortir prendre l'air. Avec les merveilles du pas regretté Jean Image, **Excalibur l'Epée Magique** est certainement le long métrage le plus mal animé jamais sorti d'un studio. Rien de moins.

L'Impitoyable Lune de Miel

Plympton l'indompté

Pendant que les missiles fusent d'une major à l'autre, le hargneux Bill Plympton continue à foutre joyeusement sa merde. Si sur un plan commercial, ça n'est même plus David, mais bien Micron contre Goliath, il serait pourtant idiot de croire que des animateurs indépendants comme lui n'ont aucune influence sur le déroulement des événements. Le coup de pied dans la fourmilière (sorry Spielby !) qu'a donné *MTV* en programmant sur son antenne les Plympton et autres Mike Judge (*Beavis & Butthead*) commence à faire son effet. Judge prépare une série avec Matt Groening (*Les Simpsons*). Plympton anime un show d'interviews, et ces hargneux de l'animé foldingue habituent progressivement le public à d'autres concepts que ceux de la souris qui sifflote dans les champs. Invariablement, ces efforts en apparence anonymes constituent le carburant des blockbusters à venir. Wait and see.

Rafik DJOUMI

Kayley et Garrett, à cran le premier, se demandent quoi faire du dragon qui vient d'apparaître sous l'eau. Excalibur

REPERES

MULAN Quand son vieux père infirme est appelé par l'armée chinoise pour repousser les Huns, Mulan la rebelle décide de se faire passer pour l'homme de la famille et part rejoindre elle-même les troupes en guerre.

USA. 1998. Réal : Barry Cook & Tony Bancroft. Scén. : Rita Hsiao, Christopher Sanders, Philip Lazebnik, Raymond Singer & Eugenia Bostwick-Singer d'après une histoire de Robert D. San Souci. Mus. : Jerry Goldsmith. Chansons : Matthew Wilder Prod. : Pam Coats pour Walt Disney Pictures. Dist. : Gaumont Buena Vista International. Dur. : 1 h 27. Sortie le 25 novembre 1998.

FOURMIZ Z ne supporte pas sa condition de fourmi ouvrière et le collectivisme forcé au sein de la fourmilière. En cherchant à approcher la princesse pour qui il a flashé, il se déguise en soldat et finit sur le champ de bataille, où il devient un héros. Il tient peut-être là l'occasion de changer de situation, voire mieux, de fuir cet univers oppressant.

Auteurs : USA. 1998. Réal. : Eric Darnell & Tim Johnson. Scén. : Todd Alcott, Chris Weitz & Paul Weitz. Mus. : Harry Gregson-Williams & John Powell. Prod. : Brad Lewis, Aron Warner & Patty Wooten pour DreamWorks Pictures. Avec les voix (en VO) de Woody Allen, Sharon Stone, Gene Hackman, Sylvester Stallone, Christopher Walken… Dist. : UIP. Dur. : 1 h 19. Sortie le 11 novembre 1998.

EXCALIBUR, L'ÉPÉE MAGIQUE L'épée sacrée d'Arthur a été volée par Sir Ruber et perdue au cœur de la Forêt Interdite. La jeune Kayley, qui rêve de devenir chevalier, part à sa recherche.

The Magic Sword : Quest for Camelot. USA. 1998. Réa. : Frederick Du Chau. Scén. : Kirk Democo, William Schifrin, Jacqueline Feather & David Seidler d'après le roman « The King's Damosel » de Vera Chapman. Mus. : Patrick Doyle. Prod. : Dalisa Cooper Cohen pour Warner Bros. Avec les voix (en VO) de Cary Elwes, Gary Oldman, Eric Idle, Jane Seymour, Céline Dion, Pierce Brosnan… Dist. : Warner Bros. Dur. : 1 h 25. Sortie le 14 octobre 1998.

L'IMPITOYABLE LUNE DE MIEL Un couple d'oiseaux en plein ciel s'écrase sur une parabole, provoquant la mutation de son propriétaire. Il peut maintenant concrétiser tout ce qui lui traverse l'esprit. Sa vie de jeune marié va s'en trouver bouleversée.

I Married a Strange Person ! USA. 1997. Réal. & Prod. : Bill Plympton. Scén. : P.C. Vey & Bill Plympton. Mus. : Maureen McElheron. Avec les voix de Charis Michaelson, Tom Larson, Richard Spore, Toni Rossi, J.B. Adams… Dist. : E.D. Distribution. Dur. : 1 h 13. Sortie le 18 novembre 1998.

A BUG'S LIFE Les Sept Samouraïs revisité par Microcosmos. Un groupe de fourmis pacifiques est attaqué par une horde d'insectes bandits menés par le terrible Hopper. Une des fourmis part à la recherche d'insectes guerriers susceptibles de les débarrasser d'Hopper.

Sortie aux USA le 14 novembre ; en France courant février-mars.

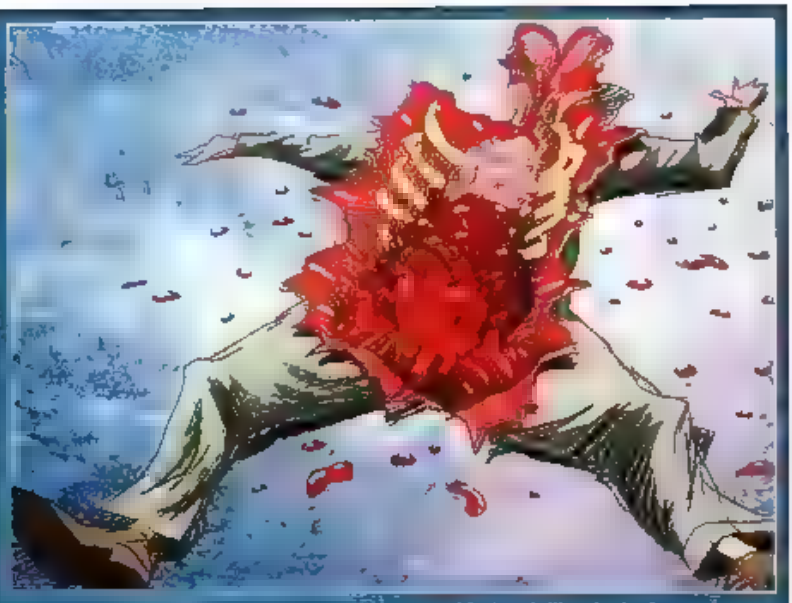
LE PRINCE D'EGYPTE Dans l'Egypte ancienne, le destin de Moïse, enfant juif abandonné puis élevé par la famille princière, qui découvrira ses racines et sa mission divine, et livrera bataille à son ennemi autrefois frère, Pharaon.

Sortie le 18 décembre aux USA.

Interview

BILL PLYMPTON

Si vous regardez parfois les émissions «dans le vent» de MTV ou de Canal Plus, vous avez certainement déjà aperçu ces personnages au visage impassible, crayonnés, qui s'arrachent sans sourciller la gueule avec une ingéniosité qui frise le prix Nobel de torture. Derrière ces toons gore se cache Bill Plympton, un ovni à part dans l'univers à combien aseptisé de l'animation américaine. L'IMPITOYABLE LUNE DE MIEL est le premier de ses longs métrages à sortir en salles en France. L'occasion de se frotter à du pas souvent bien incorrect qui fait un bien fou.



Laissez agir les jeux de l'imagination !

BOU

«L'Im
long m
nous le
concept
inabl
moi-m
de pri
vidéo,
ler les
fois, a

TECHNIQU

FILM

«Mes
pourqu
L'Imp
prochai
de gag
fonds.
sera ex
chaîne
fier. Les
y a to
dédicac
se rem
mêlée fa
salles.
qu'un
bien
le dessi

AUTO

«Dans
quelqu'
romanti
humour
un hôpi
avec u
qu'il va
facilem
s'agit
de cet
Qu'on
le look
ont com
l'histoi
Bien de
Mac
aller. A
Puis j'
J'aime
je ne v
une
propos
des vers un franc succès. Mais la vie est courte. J'ai déjà deux filles que je veux pour être uniques et

Une partie de jambes en l'air pleine de surprises !

La mort de Grant, Kerry, prête les pleurs et sert le tranchoir.

nateur, surfez sur un océan sur notre site «Animation World Network». Adresse http://www.awn.com/plympton

BUFFY
CONTRE LES VAMPIRES

Une petite blonde lamine des disciples de Dracula sur un campus qui cache l'une des portes de l'enfer. Une idée incongrue au service de l'une des séries fantastiques les plus populaires du moment. Entre poussée d'acnée juvénile et pieu dans le cœur, cette création du scénariste de TOY STORY et d'ALIEN LA RÉSURRECTION joue habilement des tendances les plus marquées de la télévision américaine : teenagers et monstres connus...

En 1992, dans l'indifférence générale, sort aux États-Unis du moins, **Buffy Tueuse de Vampires**. Bide au box-office. Ce n'est que justice. **Buffy** est un navet gaguesque, interprété par une bande de tocards désopilants, pas même un Rutger Hauer drapé dans sa cape d'un dernier romantisme. En France, **Buffy** connaît les petits honneurs d'une exploitation vidéo sans être passée par la case grand écran. Quelques années plus tard, alors que rien ne le laissait supposer, Buffy réapparaît à la télévision, sous le visage d'une nouvelle comédienne, la première ayant passé son chemin. Et ce n'est pas illégitime : *Buffy* s'est révélée être l'une des séries fantastiques les plus populaires du moment. Entre poussée d'acnée juvénile et pieu dans le cœur, cette création du scénariste de TOY STORY et d'ALIEN LA RÉSURRECTION joue habilement des tendances les plus marquées de la télévision américaine : teenagers et monstres connus...

Entre fantastique et campus, sur ABC, le soap maniéré *Beverly Hills* la série cartonne à sa stupéfaction générale. Au point que son diffuseur commande une deuxième saison, puis une troisième à Joss Whedon, son créateur. Buffy [illegible]

[illegible] Rupert Giles et Xander Harris unis contre les vampires.

UN VRAI MORDU

«Gosse par ici» «Entretien avec un vampire». Le livre m'a fortement marqué. Il est resté en moi» justifie Joss Whedon dont le scénario pour le film **Buffy** recycle quelques ingrédients du roman d'Anne Rice. Très mal d'ailleurs. Si mal que le public ne répond pas présent. Ça n'empêche que l'intéressé avait déjà écrit une suite : *«Elle ne s'est jamais montée dans la mesure où les ventes de «original» n'avaient rien de bien glorieux. Mais curieusement, les ventes vidéo ont été excellentes. C'est à ce moment que Fran Rubel Kuzui, la réalisatrice du film, et Gaï Berman de Sandollar Productions, les propriétaires des droits du concept, m'ont rappelé. Elles avaient rapidement en tête le développement de Buffy sous forme de série télé. Au départ, je me suis dit : «J'espère que cette idée va leur passer». Progressivement intrigué, j'ai vu cette même idée faire son chemin dans mon esprit».* Et Joss Whedon de se remettre au travail, de reconsidérer les grandes lignes de sa création. Cinéma et télévision ne fonctionnent pas vraiment au même carburant. *«En fait, le film fait beaucoup plus série télé que la série elle-même. Elle considère plus sérieusement le fantastique et l'horreur, ce qui m'a valu quelques sueurs froides. Lorsque nous avons présenté le concept à Warner Bros., nous nous attendions à ce que nos interlocuteurs nous soulent de «choses et d'autres plus légères» de «choses-là moins sombres» plus drôles. Contre toute attente, ils ont totalement adhéré à notre point de vue».* Encore que *Buffy* ne soit pas, et de loin, la série la plus dépressive de la décade. Joss Whedon ménage un certain humour, décalé et kitsch. De l'échec du film,

BUFFY
CONTRE LES VAMPIRES

[illegible] mal maîtrisé et noyé sous les gags de potache a fait la leçon des enseignements précieux à Buffy tele chevauche les erreurs de la Buffy cinéma. Et ce petit [illegible] pour se [illegible] de [illegible] de rapprocher [illegible] [illegible] [illegible]

jours prête à faire circuler d'intâmes potins. Une présence destinée à ajouter un brin de piment à des intrigues qui, à force, se répètent. «*Dans les scénarios de* **Buffy** *les rumpres interviennent régulièrement. Ils sont à la série ce que les extraterrestres sont à* **X-Files**» intervient Joss Whedon, attentif aux enseignements de Chris Carter. Y compris dans le traitement des personnages, dans leur évolution au fil des épisodes. «*On arrive au même point où l'intime et le fantastique s'mêlent. Dans l'épisode* **Never Kill a Boy on your First Date**, *le rendez-vous amoureux en question est aussi capital aux yeux de Buffy que la fin du monde. Rien n'a plus d'importance pour elle. J'ai fait de mon mieux pour recréer les sentiments que procure ce type de situation et non les habituels clichés du lycéen dans un collège*». A savoir une rencontre aussi légère que grivoise ou carrément nanar. Le crédit de la réussite de cet épisode, et des autres d'ailleurs, Joss Whedon l'attribue à l'interprète de Buffy elle-même, Sarah Michelle Gellar, nouvelle scream queen du fantastique US. Sarah Michelle Gellar prend avec la série une revanche sur ses précédents rôles dans le genre terreur. Dans **Scream 2** et **Souviens-toi... l'Eté Dernier**, elle n'apparaissait à l'écran que pour mieux se faire larder de coups de couteaux par le tueur de service. ***Buffy*** ou le triomphe du féminisme sur les psychopathes avides de petites blondes un peu boulottes.

LA FILLE DES TÉNÈBRES

«*Un bon nombre des nuances dans la psychologie de Buffy vient directement de Sarah Michelle Gellar* estime Joss Whedon. «*Incroyable de constater que cette jeune femme de vingt ans est comédienne depuis quinze ans. Une remarquable interprète, surtout. A Buffy, elle apporte la puissance et la dureté qui lui manquaient à l'origine.* **Buffy contre les Vampires**, *c'est réellement la rencontre d'un rôle et d'une comédienne*». Une comédienne qui, pourtant, ne correspondait pas physiquement au personnage. Boulle de bébé, blonde comme les blés, moue boudeuse, silhouette typique de californienne. Un look très éloigné de l'aride et sévère Van Helsing, le plus célèbre des chasseurs de vampires, né sous la plume de Bram Stocker dans le *Dracula* original.

«*Buffy n'est pas vraiment à interpréter. On pourrait dire que c'est un rôle assez simple à jouer. Son apparence et son attitude semblent en opposition à une bombe. Bombe, mais bête*» américain qui désigne une écervelée aussi bête qu'une pintade en tartuon permanente en mini-bikini, sur les plages. «*Le côté bimbo de Buffy est mort avec sa première personnalité. Désormais, elle se montre un peu canaille, drôle et étrange. Un cocktail qui façonne son excentricité. Sarah Michelle Gellar possédait toutes les qualités requises. De celles qu'on ne trouve guère chez une fille de son âge. A la fin de la dernière de ses auditions, elle nous a dit : "Bon, il y a sûrement des choses dans le scénario, mais je pratique le Taekwondo depuis quatre ans. J'ai même une ceinture marron. Cela vous serait-il utile, par hasard ?*» Et comment !» Joss Whedon réagit aussitôt. Buffy sera donc une spécialiste des arts martiaux, philosophie et sport de combat fort appréciables dans la castagne anti-vampires. «*Au terme de onze auditions et de quatre tests devant les caméras j'ai su que j'avais enfin décroché le rôle*» enchaîne Sarah Michelle Gellar. «*Pas évident de tenir ses nerveusement lorsque l'attente se prolonge aussi long-*

Buffy contre les Vampires : *une série qui capte du fantastique dans un univers à la* **Beverly Hills**

Au fil des épisodes, des situations de plus en plus

temps, lorsque les convocations remettent ce que vous semblait acquis en cause. N'empêche que je crevais. Je me suis accrochée et voilà.

Et voilà comment Sarah Michelle Gellar, vétéran du petit écran malgré ses vingt ans, est devenue l'une des plus grosses vedettes de la télévision américaine. «*En abordant Buffy, je ne suis absolument écartée du personnage tel que le film le présentait. Nous l'avons repris pour la transformer en une personne plus complexe, plus intéressante que par le passé. Buffy est une adolescente de série B. Populaire auprès de ses amis(es) elle mène une existence ordinaire, jusqu'au soir où la confrontation avec monstres et démons lui fait découvrir qu'elle n'est pas une enfant ? Est-elle une adulte ? Et soudain, elle reçoit la mission de sauver le monde d'une invasion de monstres. Ce qui change naturellement une personne. Ce qui fait d'elle une marginale, une condition qu'elle digère parfois assez mal. Elle ignore ce qu'elle veut vraiment. Devenir la meneuse des Pom Pom Girls de l'équipe de foot du collège ou se vouer qu'à l'extermination des vampires ? Ses hésitations la rendent d'autant plus intéressante. Crédible. Buffy est une âme perdue, une fille qui ne sait précisément pas ce qu'elle veut. Qui ignore tout des sentiments qu'elle peut éprouver et ne veut.* Toute l'angoisse des années transitoires entre enfance et majorité, dont Joss Whedon transmet les vertus scénaristiques à sa blonde interprète.

Blonde souvent synonyme de becasse dans le cinéma américain. Becasse ou autre becasse à tuer dans la grande tradition des **Vendredi 13** et autres slashers à l'ancienne. Une chance à travers les rares blondes que nous ont proposées ces dernières années, pas des idiotes, mais des victimes que le genre de beauté de **Souviens-toi... l'Eté Dernier** ou celle de Buffy n'est pas réellement faite pour affronter. Alors ne nous emballons pas trop vite que Joss Whedon ait pu exploiter comme scénariste de **Scream 2** depuis de gros rôles en contact avec la quotidienne. C'est aussi ce qui le rend sexy dans **Buffy**, qui a tout compris les stéréotypes. Et pourquoi seule dans un monde d'une violence à armes égales, sans les blondes à une violence à armes inégales ? demande Sarah Michelle Gellar. Finalement, ***Buffy contre les Vampires*** élabore non pas les tenants supports de Dracula, mais celles qui passaient pour des spécimens d'humanité ennuyantes et dépourvues de cervelle.

Jack TEWKSBURY

dossier

FANTASTIQUE ET SCIENCE-FICTION

LA TÉLÉ FAIT SON MARCHÉ

Début octobre se tenait à Cannes le Mipcom, supermarché de la télévision. Un endroit où tout s'achète, où tout se vend. Auprès des sitcoms, des classiques séries policières et des dérivés d'Urgences, fantastique et science-fiction tenaient le haut du pavé. Au point qu'on ne peut plus parler d'engouement des chaînes et des professionnels, mais de véritable invasion. Économiquement du moins, la vérité est là. Et bien là...

Dossier réalisé par Marc TOULLEC

Comme le cinéma, la télévision possède ses marchés, ses salons. Le Mipcom compte parmi les incontournables rendez-vous de ce négoce cathodique. Une fois l'an à Cannes, à l'endroit où se déroule le Festival du Film, à savoir le palais de la Croisette, les professionnels jouent des coudes pour acquérir les programmes les plus juteux. Petites chaînes thématiques du câble contre dinosaures de l'audimat : les forces en sont souvent par égales. Enjeux : les produits dans le vent, plébiscités par le public, garants de confortables taux d'audience. À ce titre, les séries et le fantastique marchent fort. Lorsque séries et fantastique vont de pair, les acheteurs se ruent sur le titre.

Dans le catalogue des nouveautés, les séries fantastiques et de SF monopolisent de considérables parts de marché. Les syndromes *X-Files*, *Hercule* et *Buffy* en somme, séries relayées par des avatars plus ou moins avoués qui répondent à la demande toujours plus forte d'un marché n'ayant jamais été aussi «fantastique».

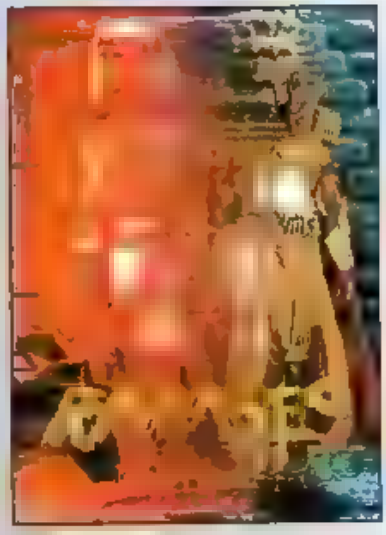
MUSCLES ET SORTILÈGES

Hercule et *Xena* cassant la banque, naturel qu'*Universal* rallonge la sauce avec *Young Hercules*, version junior des aventures du demi-Dieu de l'Olympe au look de surfer californien. Format de la série : vingt-cinq minutes. Producteurs : Sam Raimi et Rob Tapert, partenaires sur la trilogie *Evil Dead* et les séries *Xena* et *Hercule*. Des hommes d'affaires avisés. Le rôle musclé de Kevin Sorbo, ils le confient à Ryan Gosling, ado blondinet et plutôt gringalet à l'œil torve.

Dean O'Gorman, Ryan Gosling et Chris Conrad les muscles en herbe de Young Hercules

Dans un proche domaine (donjon et dragon), *Saban International* place *Mystic Knights of Tir Na Nog* dont cinquante épisodes d'une demi-heure sont déjà disponibles à la diffusion. Au carrefour des *Power Rangers* (la poule aux œufs d'or du catalogue *Saban*), de *Willow* et des Chevaliers de la Table Ronde, *Mystic Knights* recycle les plus fameuses légendes celtiques à travers les aventures d'un quatuor de héros masqués flanqués d'un gentil dragon. Quatre braves contre la tyrannie de la méchante Maeve. Refrain connu.

Celui de *Ramses*, série en gestation depuis un an chez *Keller Entertainment Group* (également pourvoyeur du *Conan* TV), n'est pas plus original. L'égyptologie exerçant un fort magnétisme sur le public (le dessin animé *Papyrus*, les romans de Christian Jacques), *Ramses* cuisine selon la recette *Hercule* le mystère des pyramides. Le jeune pharaon se métamorphose en authentique super-héros, façon Superman de l'Antiquité contrecarrant les plans du prêtre félon Amennon. Prometteur dans le genre kitsch. Sur l'agenda de *Ramses* figure déjà la production de 22 épisodes de cinquante minutes. Les emboîtent le pas, à d'autres époques mais coulées dans le même moule, *Young Merlin*, *The Legend of William Tell*.



LES ANCIENS FONT DE LA RÉSISTANCE

Florissante, la science-fiction estampillée extraterrestre l'est également. Bénéficiant des *X-Files*. Arrive donc sur le marché *First Wave*, tout auréolée du prestige de son illustre parrain, Francis Coppola. Créée par Chris Biancato (membre du pool de scénaristes de *X-Files* comme par hasard), *First Wave* reprend à son compte le principe des *Envahisseurs*. Le fugitif Cade Foster cherche aussi, dans une première saison de 22 épisodes, à convaincre une Amérique incrédule que des aliens mal intentionnés noyautent les plus hautes sphères de la société. Les mentalités n'ont guère évolué depuis David Vincent.

Dans le même domaine, la mini-série britannique *Invasion Earth* illustre non sans faste une nouvelle Guerre des Mondes. Nuance de taille : ce sont deux civilisations extraterrestres belligérantes qui usent de la Terre comme d'un gigantesque champ de bataille. Ce qui dérange passablement ses locataires.

Au Mipcom, les séries «aliénées» n'ont donc pas manqué. Auprès de *First Wave* et *Invasion*

First Wave *Cade Foster (Sebastian Spence), le David Vincent des années 90.*

Earth se rangent l'australo-britannique *Farscape* coproduite par *Jim Henson Company*. *The Voyage of the Sea Wolf* d'après David Gerrold (un projet qui concerne un vaisseau spatial titanesque). *Aquila* (où des gosses en vacances découvrent un engin en provenance d'une autre planète)... A l'instar des extraterrestres, tous les grands mythes de la science-fiction et du fantastique ont délégué des émissaires au Mipcom. Les loups garous d'abord, présents sous deux bannières, la mini-série *Wilderness* très orientée érotisme bestial, et la série comique *Big Wolf on Campus*, avatar potache et lycanthropique de *Buffy*. Les vampires, eux, trouvent dans la mini-série britannique *Ultraviolet* un digne représentant, branché anticonformiste toutefois. Le visage enduit d'*Extra Total* les yeux protégés par des lunettes noires, les descendants de Dracula s'y promènent en plein jour tandis que les héritiers de Van Helsing, regroupés en véritable troupe de choc, les exterminent. Ne manquent à l'appel ni les voyages dans le temps (*7 Days*), ni un énième homme invisible (*The Vanishing Man*),

si les ados-adolescents de *Ma Sorcière bien Aimée* (*Charmed*, sur le même créneau que *Sabrina*), le super-héros ordinaire (*NightMan*). Et, bien sûr, les déclinaisons petit format des succès cinéma que sont *Total Recall - The Series*, *The Crow - Stairway to Heaven*, *Black Scorpion* et une énième *Famille Addams*. En attendant *L'Exorciste* revu pour la télévision sous forme de mini-série *Warner*.

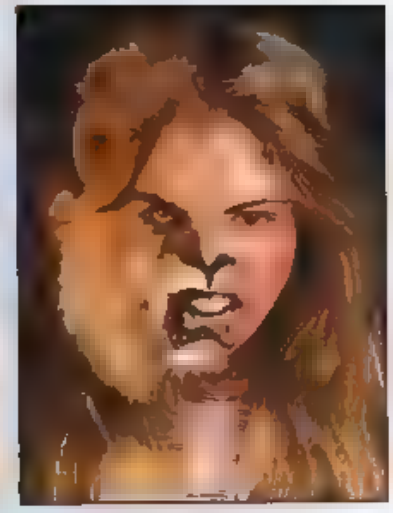
LES PARRAINS

Pour une série, un auguste producteur, un label «machin présente» constitue une indéniable plus-value. Ainsi, Francis Coppola apporte non seulement son nom à *First Wave*, mais aussi à un *Dr Jekyll & Mr Hyde* contemporain. John Landis (*Blues Brothers*) produit *The Lost World*, adaptation TV du «Monde Perdu» de Conan Doyle et périlleuse expédition du Professeur Challenger au pays des derniers dinosaures survivants à la préhistoire. Tony et Ridley Scott renouvellent le contrat les liant à *The Hunger* (deuxième saison), compilation de récits mêlant érotisme et surnaturel. De leurs côtés, Clive Barker et Wes Craven suivent respectivement le développement de *Witness to Fear*, description de l'activité d'une émission TV spécialisée dans le paranormal, et de *Wes Craven's Fear*. Familier des génériques de la télévision, Stephen King écrit et coproduit *Storm of the Century*, roman devenu mini-série dans laquelle des meurtres atroces ensanglantent un bled du Maine coupé du reste du monde par une titanesque tempête de neige. Quant à George Romero, il pourrait servir d'alibi à une *Nuit des Morts-*

Vivants formatée série TV. Retraité de *Star Trek*, William Shatner cautionne *A Twist in the Tale*, anthologie d'histoires fantastiques façon *La Quatrième Dimension* et *Alfred Hitchcock Présente*, dont il assure la narration. Même un scénariste réputé comme Steven DeSouza (*Piège de Cristal*, *Commando*, *48 Heures*) chapeautine une série. En l'occurrence *Gulliver, The New Adventures*, très librement adaptée du roman de Jonathan Swift ■■■

LA TÉLÉ FAIT SON MARCHÉ

Storm of the Century *une nouvelle collaboration entre le King et la télé*



Animorphs *mais ma pomme elle a pas vu ça venir*

■■■ Un projet très modeste en regard de la monumentale mini-série annoncée par James Cameron, *The Mars Trilogy*, inspirée de trois romans de Kim Stanley Robinson. Quant à Chris Carter, mégastar du genre, il annonce une troisième série après *X-Files* et *Millennium*. C'est *Harsh Realm* d'après une bande dessinée qui met en images, dans un lointain futur, un détective propulsé au sein d'un univers virtuel né des «pensées» d'un ordinateur.

Jules Verne ne produit pas *The Secret Adventures of Jules Verne*, série financée par le Québec et la Grande-Bretagne : mais il en est le héros auprès de Phileas Fogg, globe-trotter du «Tour du monde en 80 jours», un peu à la manière du Jeune Indiana Jones. Des scénaristes enrichissent donc le CV du romancier d'une jeunesse particulièrement mouvementée et totalement imaginaire. En résumé, Jules Verne a vécu ses romans avant de les écrire. Du fantastique mocco pour toute la famille. Ce qui n'est pas vraiment le cas du revival de *L'Ile Fantastique* où Malcolm McDowell joue le Monsieur Loyal sur un mode nettement plus sarcastique que son prédécesseur en smoking blanc, Ricardo Montalban. Vont également revenir dans un futur proche l'anthologie *Night Gallery* (reprise au défunt Rod Serling par Manny Coto, réalisateur de Dr. Rictus), *L'Immortel* (sans feu Christopher George, mais avec Scott Bakula en fugitif à l'ADN contenant le secret de la vie éternelle)... Et aussi *Animorphs*, version remaniée du kitsch *Mannimal* dans lequel cinq adolescents se métamorphosent en animaux pour débarrasser la Terre de parasites extraterrestres salement baptisés les Yeerks.

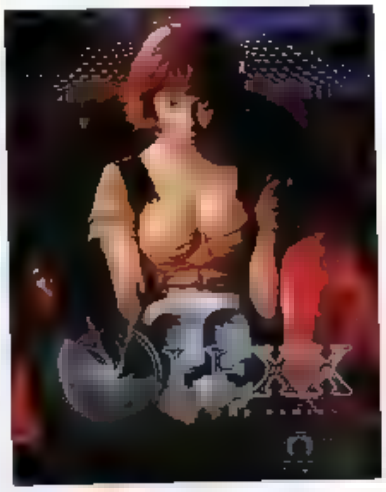
Paradox *un look très 5ème Elément pour un joli spécimen confronté aux machines du futur*

TECHNO-SÉRIES

Dans la corbeille des séries présentées au Mipcom 1998, *The Secret Adventures of Jules Verne* sort du lot. Il est le seul cas de science-fiction rétro. La mode serait plutôt au futuriste à la prospection. Avec par exemple *Paradox*, avec sur la réalité virtuelle, les rapports homme/machine, les manipulations génétiques et les nouvelles religions technologiques : John Savage et Ice T sont de la partie. Avec aussi deux téléfilms lorgnant sur *Universal Soldier*. Sans Van Damme et Dolph Lundgren, mais avec le suppléant Matt Battaglia encadré par les seconds couteaux Jeff Wincott, Gary Busey et Burt Reynolds. Avec également la série allemande *The Copernicus Code* et ses trois superflics dotés de pouvoirs paranormaux. Avec encore la mini-série australienne *Oktober* mettant en scène un cobaye humain en fuite dont le corps renferme une très précieuse enzyme. Quant à l'anthologie *Nightworld*, elle passe d'un récit de réalité virtuelle situé dans un nightclub à une inédite aventure historique de possession par l'esprit diabolique de deux enfants assassins. *Nightworld* se veut dans la mouvance du *Voyageur*. De son côté, *Bugs*, qui en est à sa troisième saison, se définirait plutôt comme un soap high-tech plein de virus mortels et de manipulations génétiques.

Vedette des techno-séries du Mipcom : le canadien *Lexx* de *Salter Street Films*, précédée d'une flatteuse réputation et d'un audimat plus que convenable. Il y est question, dans le futur, de quatre marginaux qui parviennent à voler le «Lexx», c'est-à-dire à la fois un gigantesque vaisseau spatial de l'envergure de Manhattan et l'arme la plus puissante de l'univers. *Lexx* existe pour le moment en 21 épisodes de cinquante minutes. Une seconde saison est assurée. Ce qui n'est pas le cas de toutes les séries. *TimeCop* (dérivée du film de Van Damme), *The Visitor* (produite par Roland Emmerich dans l'écume d'*Independence Day*), le space opéra guerrier *Space, Above and Beyond*, *Dark Skies*, *Mantis*, *Sleepwalkers* n'auront pas cette chance... Une première fournée et puis s'en vont.

Parfois sévère le verdict du public. Tellement dur que l'audimat malheureux d'un pilote (récemment *The Invisible Man* avec un Kyle McLachlan translucide) décide de l'arrêt à ce stade d'une série pourtant très sérieusement planifiée. Pendant ce temps, les programmes directement générés par le succès de *X-Files* raracolent auprès du modèle. *Poltergeist*, *Les Aventuriers du Surnaturel* entame sa troisième saison. *Psy Factor : Chronicles of the Paranormal* (avec Dan Aykroyd en guise de Rod Serling) plastronne du haut de ses 66 épisodes. Prudent sur ce créneau pourtant porteur, *Mystery !* ne dépasse pas les cinq épisodes. On y suit un enquêteur entre l'Inspecteur Harry et Fox Mulder à la recherche d'un scientifique soupçonné de confondre enfants et cobayes.

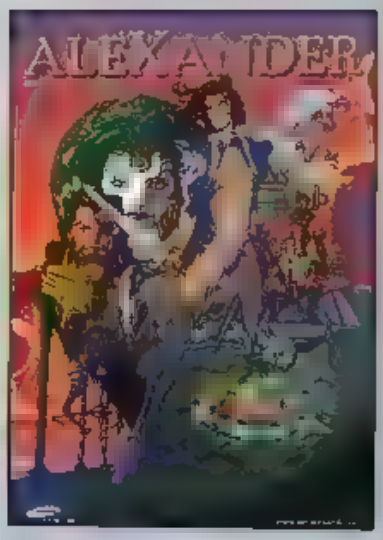


DE L'ANIMATION À TOUS LES RAYONS

Phénomène nouveau au Mipcom : le débarquement des séries fantastiques en images de synthèse. Se présentent notamment *War Planets*, *Shadow Raiders*, *The Guardians of the Millennium*, *Destination Space*... Du beau boulot, techniquement impressionnant mais cependant loin de posséder le cachet d'*Omni Force*, série d'animation image par image pleine de créatures génétiquement modifiées en l'an de grâce 2053. Auprès des inévitables produits dérivés (*Men in Black*, *Godzilla*, ...) dans le domaine de l'animation traditionnelle, le relookage du patrimoine marque des points. Recyclage de Mandrake revu façon super-héros, pour *The Magician* (une production *Gaumont*). Exhumation de Diabolik, génie du mal des bandes dessinées italiennes pour *Diabolik : Track of the Panther* où le super-vilain des sœurs Angela et Luciana Giussani vire sa cuti et œuvre désormais pour la bonne cause. Récupération d'Alexandre le Grand, promu justicier futuriste de *AlrXander* dont Peter Chung (créateur d'*Aeon Flux*) assure le design pour le compte de studios coréens d'animation. Même cure de rajeunissement pour Belphégor, fantomatique et machiavélique criminel qui fit les beaux jours de la télévision française des années 60, en live et noir & blanc. Le voici désormais au centre d'une série d'animation destinée aux 8-12 ans !

La télévision a besoin d'images, de programmes. Coûte que coûte. Quitte à se replier sur le patrimoine lorsque les idées originales viennent à manquer. A l'instar des Français avec *Belphégor*, les Britanniques se souviennent des classiques du fantastique et de l'épouvante produits par la firme *Hammer* dans les années 60/70. Revoilà donc *La Nuit du Loup-Garou*, *Le Cauchemar de Dracula*, *La Revanche de Frankenstein* et quelques autres sous forme de dessins animés regroupés sous le pavillon *Hammer Horror Zone*. Revoilà aussi Batman. Un batman radicalement nouveau habillé par le même couturier que Spawn, cela donne *Batman Beyond*. Une manière pour le Dark Knight d'aborder le deuxième millénaire et de séduire une nouvelle génération. ■

Belphegor : quand la série Belphégor se fait pour les enfants



GROS PLAN SUR...

CONAN

Un nouveau rival pour Barcelo. Naturellement plus sérieux que les précédents, puisqu'il se nomme Conan, barbare qui a déjà fait ses preuves au cinéma. Prochainement sur France 2...

Dans un lointain univers, le Conan de la télévision le doit au succès de *Hercule* et de *Xena*. Double duelliste triomphant sur lequel ont surfé bien des séries. *Sinbad, Robin des Bois* (!), *Tarzan* et quelques autres. Toutes mises au panier au terme de leur saison de lancement. Risqué donc de miser avec l'héroïc-fantasy, avec un héros culturiste créé par l'écrivain Robert Howard et immortalisé au cinéma par Arnold Schwarzenegger. C'est d'ailleurs un ami de Schwarzie qui reprend le rôle, une montagne de muscles d'origine allemande, Tex-Monsieur Univers, Ralph Moeller, familier des emplois de brutes épaisses (*Universal Soldier*, *Best of the Best II*) : la faute à sa mine patibulaire ! Mais son imposante carrure n'empêche pas notre héros de connaître des tortures. Voici 1.200 ans, alors que les autres croyaient pas encore englouti l'Atlantide, l'âge hyborien décrit par Robert Howard dans ses livres, époque où pullulaient les sorciers, les démons, les sortilèges et les monstres. Glaistig-Uaine envahit. Conan y voyage, avec autour de lui une famille hétéroclite composée de Valkar [illegible] de la [illegible] nain, haut, du nain Olli (tout comme il se doit), du chauve Zicheen (as du bâton). Et de Karella, plantureuse reine des bandits, toujours un fouet à la main et clone de Xena. La fine équipe en découd d'un épisode à l'autre avec le sorcier Hissah Zul et son servile valet, une éminence grise répondant au joyeux patronyme de Quelque Part.

BRIMSTONE

Une série pas comme les autres, qui extrait de l'enfer un policier. Un assassin contraint, pour sauver son âme et le monde, d'éliminer méthodiquement une bonne centaine de démons. Le premier porte la moutarde et le flic le démasque dans un confessionnal...

De toutes les nouvelles séries fantastiques, *Brimstone* est probablement la plus oppressante. La plus sombre aussi dans son atmosphère. La plus sombre dans son traitement. Pas de quoi pouffer de rire lorsqu'on revient de l'enfer. C'est ce qu'a dû se dire Ekeziel Stone. Un policier qui a subi une certaine mort vécue de longues années s'il n'avait pas froidement abattu le meurtrier de sa femme. Lui-même descend dans l'exercice de sa fonction... pour se voir refuser par Saint Pierre mais faire au Diable Verdict de l'Ange Decha : Stone ne vaut pas mieux que les criminels qu'il traque dans les rues de New York. En enfer, ce flic a subi cruellement purgé sa peine éternelle : au terme de quinze ans de séjour, il aura vu mes damnées les plus perfides ne s'étaient pas fait à belle sévissant désormais dans le monde sous de discrètes identités. Satan propose un marché à Stone : la rédemption contre l'élimination des fugitifs. A chaque démon éradiqué, l'un de ses tatouages disparaît. Le ■■■

LA TÉLÉ FAIT SON MARCHÉ

Des impôts à l'enfer. En cas d'échec, Stone brûlera non seulement en enfer, mais le monde sombrera dans le chaos. Cet important enjeu, le réalisateur Félix Enriquez Alcala (le piteux *Menace Toxique* avec Steven Seagal, mais surtout plein de bons épisodes d'*Urgences*, *Profiler* et *New York Police Blues*) le relaie par une mise en images sombre. Une austérité qui se prête à la recherche par Stone d'un prêtre félon, armé d'un crucifix invulnérable, à moins de lui loger une balle dans chaque œil.

L'idée de *Brimstone* revient à des amis de longue date, des amoureux de fantastique : Ethan Reiff et Cyrus Voris, auteurs du scénario du premier des deux films inspirés de la série *Les Contes de la Crypte* (*Demon Knights*) et d'une version du script de *Freddy contre Jason*. Initialement baptisé *Living Hell*, *Brimstone* naît d'un ras-le-bol. «Nous en avions assez de voir à la télévision des créatures innocentes et adorables se faire massacrer à tel ou tel délit», estime Ethan Reiff. «Il est devenu *Brimstone*. Nous avons choisi de montrer quelqu'un qui sait parfaitement l'expliquer la raison de sa punition». Une exécution sommaire dans la grande tradition d'*Un Justicier dans la Ville* et de *L'Inspecteur Harry*. «*Brimstone* ne ressemble vraiment pas aux autres séries de la télévision américaine. C'est pourquoi nous espérons bien quand ses gros du marketing le définissent comme un croisement entre *Buffy* et *Homicide*. Absurde. *Brimstone* ne possède aucun des éléments très connus de *Buffy* bien que l'humour tienne une place importante. Même si ses histoires et un certain suspense nous aident à tenir tout le long de l'ultra-saturation du rythme quasi-documentaire de *Homicide* et de *New York Police Blues*. Cornu-Voris et moi avons surtout voulu mêler la réalité des procédures policières au paranormal. De la maîtrise de cette totalité particulière dépendait la réussite de la série qui, dans ce domaine, pouvait toujours s'appuyer sur *Millennium* plus encore que sur *X-Files*. Quoique *Brimstone* ne cherche jamais à copier ses prédécesseurs. A l'instar de son interprète, Peter Horton. Comédien, réalisateur de six épisodes de la série *Gun*, scénariste, producteur (de *Brimstone*), Peter Horton s'investit dans le rôle d'Ezekiel Stone bien au-delà du minimum syndical des prétendues «performances» des interprètes de la télévision. «J'ai tenté de le voir aux yeux de Stone comme d'un véritable héros. Peter Horton me l'a imposé en tant qu'il était un anti-héros, un personnage qu'on ne peut juger selon des critères manichéens» continue Ethan Reiff. «Il présente une face obscure à laquelle nous pouvons tous nous identifier. Il a commis l'irréparable mais, en même temps, on le comprend intimement. Nous pouvons tous nous dire : «Je suis comme ce type. A sa place, j'aurais fait la même chose. Mériterais-je enfer pour autant ?» Ce n'est pas une question à laquelle on peut aisément répondre. Ce qui fait de Stone un personnage très intéressant à suivre. Surtout que Peter Horton l'incarne avec une surprenante âpreté, n'essayant jamais de lui racheter une conduite par un excessif zèle, ou de le rendre plus sympathique qu'il ne l'est en réalité. Une honnêteté qui force le respect.

Ezekiel Stone (Peter Horton), le flic venu des enfers de **Brimstone**.

MERCY POINT

Les ados malades du science-fiction médicale. Sur le bateau de Mercy Point s'allongent désormais aliens et humains...

Urgences dans l'espace ! C'est la meilleure définition que l'on puisse donner à *Mercy Point*, space-opera construit autour d'un bloc opératoire. C'est aussi le créneau dans lequel s'est installé le producteur Trey Callaway (*Souviens-toi... l'été Dernier*). Le drame médical et la SF : des genres qui marchent. Et qui font plutôt bon ménage dans *Mercy Point*. Fan de *Star Trek*, Trey Callaway situe sa série au 23ème siècle, dans une station spatiale loin du système solaire. Plus précisément dans une région appelée Sahardic Divide, conglomérat de riches et dangereuses planètes. Du beaulieu en perspective pour les chirurgiens, réanimateurs et anesthésistes de ce centre hospitalier dont la mission consiste à soigner autant les humains que les extraterrestres. Evidemment, cette médecine du futur passe par la maîtrise d'une technologie très avancée appliquée à des patients très particuliers. Des créatures souvent «originales», de morphologies très pro-

Une opération délicate sur un E.T. qu'on dirait tout droit sorti de **Mars Attacks !**

blématiques, fournissent la dramaturgie des épisodes d'une série qui, d'abord, existe sous la forme d'un scénario de film. Son titre : Nightingale One. Ne trouvant pas preneur, Trey Callaway l'adapte pour la télévision. «Le format idéal» dit-il. Idéal pour explorer les multiples possibilités du concept. Pour décrire d'un épisode à l'autre des opérations chirurgicales toujours plus démentes. Comment recoller une tête quasi arrachée du corps ? C'est la question que se pose notamment le Dr. Grete Maxwell, interprété par Joe Morton. Scientifique dans *Terminator 2*, il a incarné l'extraterrestre du *Brother* de John Sayles et, par conséquent, sait de quoi il en retourne.

TOTAL RECALL THE SERIES

Une nouvelle série de science-fiction inspirée d'un succès cinématographiques. Opération délicate que de chasser une grosse pointure...

Tandis que Jonathan Frakes prépare, auprès de Arnold Schwarzenegger, un *Total Recall 2* pour le cinéma, *Alliance Communications* achève le tournage de la première saison de *Total Recall : The Series*. Une série de SF où l'on retrouve pêle-mêle des ingrédients présents dans le roman original de Philip K. Dick, mais aussi dans son œuvre toute entière. Société future à la botte d'une tentaculaire association de puissantes multi-

tés industrielles (ici le Consortium), planètes colonisées (Mars, la Lune), androïdes «humains», nouvelles drogues, hackers, technologie qui permet d'intégrer à la mémoire des souvenirs de sources étrangères. C'est la spécialité-maison de Rekall Corporation, grand manipulateur des esprits grâce à un appareillage complexe déjà testé dans le film de Paul Verhoeven. Le flic incorruptible David Hume (Michael Easton, déjà remarqué dans *Ally McBeal*) et son partenaire Ian Farve, un robot doué de davantage de personnalité que la majorité des humains, s'élèvent contre ces pratiques. Dans ce futur-là, la criminalité se porte à merveille, surtout lorsque les corporations qui contrôlent le monde se portent coupables de crimes contre l'humanité. «L'humanité est la pierre angulaire de la série» intervient Michael Easton. «Ce qui n'empêche pas la série de faire preuve d'ironie. Alors que Ian Farve mon second s'efforce de devenir plus humain, d'oublier sa condition, une femme prend le chemin inverse. Elle va vers l'artificiel et la technologie. Elle cherche à améliorer le quotidien en installant dans son salon un «sublimator» un fauteuil électronique qui lui permettra de se leurrer dans un monde virtuel». Philip K. Dick aurait certainement apprécié l'humour sadistique de ce renversement des valeurs.

MORTAL KOMBAT CONQUEST

Comme si deux films ne suffisaient pas, le jeu vidéo Mortal Kombat prend la forme d'une série télé de 22 épisodes, pour autant d'histoires de baston pendant lesquelles les forces des Ténèbres tenteront d'ensevelir la planète des vivants...

« *Mortal Kombat* ? Quel incroyable concept ! Il offre de multiples possibilités. On n'a pas fini d'en entendre parler ». Le producteur Lawrence Kasanoff avait prévenu. Pas question de se limiter à deux films de cinéma, eux-mêmes produits dérivés de l'une des plus grosses ventes du jeu vidéo. Producteur des films, Lawrence Kasanoff met donc sa menace à exécution : *Mortal Kombat* se déclinera également en série télé. « *La mythologie du jeu présente un grand intérêt d'histoires à raconter, de mondes à visiter et d'adversaires à combattre* », pourrait l'avisé entrepreneur qui, dans l'adaptation, autorise néanmoins quelques sensibles changements. Du casting dans un premier temps. Puis au niveau des protagonistes eux-mêmes, dans le camp des gladiateurs du Bien sacrifiés pour que les nouveaux comédiens s'endurent pas les peu flatteuses comparaisons d'usage. Débarquent ainsi des combattants inédits dans l'arène du *Mortal Kombat*. Le moinillon Kung Lao, le garde-du-corps Sieo et la pie voleuse Taje qui se substituent à Sonya Blade, Johnny Cage, Liu Kang et Princesse Kitana. C'est évidemment Rayden, dieu des éclairs et du tonnerre, qui recrute la nouvelle équipe, toujours dans le but que les démons de l'Autre Monde ne débarquent pas en vrac serrés sur Terre. De tous les vilains, Shang Tsung (un survivant à la purge) se montre le plus malin. Aux ordres de Shao Kahn, il bénéficie de l'aide, dans ses funestes ambitions, d'une assistante aussi séduisante que vénéneuse. Une certaine Verpax incarnée par la jolie mais rigoureusement anonyme Tracy Douglas. Les autres comédiens de *Mortal Kombat Conquest* sortent également de l'ombre à l'exception, toute relative, de Daniel Bernhardt, assez bellement connu pour avoir succédé à Van Damme dans *Bloodsport 2 & 3*. Artiste martial confirmé, il constitue l'une des grandes attractions de la série, au même titre que les nombreux effets spéciaux digitaux promis par Lawrence Kasanoff, justement patron du *Threshold Digital Research Labs*. Selon la formule consacrée, on n'est jamais si bien servi que par soi-même

Sire (Daniel Bernhardt), Taje (Kristanna Loken), Rayden (Jeffrey Meek) & Kung Lao (Paolo Montalban) : les combattants du Bien de Mortal Kombat Conquest.

THE NEW ADDAMS FAMILY

Retour de l'une des icônes de la télévision américaine, la Famille Addams. Les comédiens changent, pas le principe de base de ce sitcom frappé du sceau d'Halloween.

A la télévision, *La Famille Addams* a apparu pour la première fois en 1964. Elle a duré cinq saisons. Un record pour des productions surfant sur le macabre qui ne survivent jamais aussi longtemps régulièrement à l'écran. En 1973, pour une série animée, en 1977 pour un téléfilm, en 1991 et 1993 pour de grosses productions hollywoodiennes. Rien ne semble arrêter *La Famille Addams*, heureuse exception à la longue liste de films ou séries qui, au fil du temps, ont vu leur ambiance originale altérée par un relooking ou à l'époque. Dans l'Amérique parfaitement aseptisée de Tim Burton, le Frankenstein transsexuel du Rocky Horror Picture Show) tiennent respectivement les rôles de [illegible] et Gomez. Glenn Shadix et Ellie Har-

[illegible] sont également les interprètes de l'Oncle Fester du majordome rondouillard Lurch et du haut perché [illegible] valet de la macabre maisonnée. Seule la petite Nicole Marie Fogerty demeure en place sous la grosse patte [illegible] Wednesday.

Il sera fait de la Nicole Marie Fogerty du [illegible] Christina Ricci en Wednesday Bongiorno et grand écran. Mais les séances de [illegible] sont [illegible] *La Famille Addams* [illegible] [illegible] indémodables en [illegible] des années. A quoi bon que cela change aujourd'hui, [illegible] de Charles Addams créateur des personnages dans des vignettes dessinées remontant à 1937 frappe des premiers épisodes de Wednesday et Lurch) assassiné en Addams mort depuis des lustres. Encore vert le chauve courtisane Morticia [illegible] ensemble du look [illegible] son charme spécial. A [illegible] se reconquérir sa belle entreprise avant que [illegible] imprudents voleurs n'[illegible] dans leur sweet home. Pendant une nuit d'Halloween. Evidemment

LA TÉLÉ FAIT SON MARCHÉ

THE CROW - STAIRWAY TO HEAVEN

De l'eau, certains en mettent dans le vin, d'autres dans le sang. Parmi ces derniers, les responsables du Tue Crow croqué par la télévision. Il est en effet interdit de tuer dans cette trop pleine série. .

La grande révélation de l'année est sans doute de tout prendre à son compte de tout recycler selon ses standards. A première vue, The Crow, ses cruautés, ses tortures d'entre toutes, ne rentrent pas dans le moule. Pas grave. De sa noirceur, Fox a fait un souple tissu de conformisme et a passé commande une fois à la poste. The Crow c'est pas le premier à subir ce traitement. Le sympa Total Recall et ses nombreux successeurs, Robocop son passage à la machine est toujours autant sur de cette opération, or The Crow : Stairway to Heaven pas le Saint-Esprit mais Bryce Zabel un petit malin qui a pu, en tant qu'agent, négocier Lois & Clark : les Nouvelles Aventures de Superman ou ne se sait pas trop ou Chris Carter en pompant scrupuleusement le thème de la conspiration humaine a fait pour son Dark Skies.

En arrivant sur le The Crow cela presse pas, son ballet de bottes d'éboueurs, Bryce Zabel en éponge les flaques de sang, nettoie les plaies et sert les valves cardiaques. Bref il a de la tenue les sévices qui ont fait la réputation de l'œuvre originale avec Brandon Lee et de sa séquelle avec Vincent Pérez. « La série ne décrit pas un homme qui se vengeait, pas avec le manteau noir [illegible] » Pour ce qui est de la violence graphique, [illegible] The Crow : Stairway to Heaven ne se donne pas la liberté [illegible] à la télévision américaine. Tout les séries comme X Files, New York Police Blues et Urgences tuent les premiers. The Crow marque le pas

« Je reconnais que beaucoup de fans de la première heure vont sans doute penser que Bryce Zabel [illegible] Pourtant les fans [illegible] de la série [illegible] a approché [illegible] de Touched by an Angel [illegible] sur [illegible] une [illegible] Noël c'est pour quand Monsieur Cooper personnellement, Angela

L'IMMORTELLE

Certaines séries ne durent que le temps d'une saison, d'autres perdurent. D'autres encore font des petits. Dans le cas de Highlander, c'est une fille, une walkyrie interprétée par une ancienne Miss Amérique nommée Elizabeth Gracen. Bientôt sur M6....

Précédemment, le Highlander originel qui remporte en 1986 se déclina à toutes les sauces (deux sequelles cinéma une pour une en préparation, une série TV très populaire (6 saisons x 19 épisodes), un dessin animé franchement oubliable (7 épisodes) ... Comme si cela ne suffisait pas, aujourd'hui s'ajoute du macabre Mortal Kombat à la série un attachant personnage en la personne d'une héroïne à part entière. Dans *Highlander : The Raven* *L'Immortelle* en version française, une femme succède donc à Christophe Lambert, Connor MacLeod et Adrian Paul, Duncan Ceux-Ci Amanda dans la nouvelle création de Gaumont Multimédia. Le personnage de Miss Arkansas en 1983, puis Miss Amérique, dans la version Elizabeth Gracen, succède dans les téléfilms **La Mort de l'Incroyable Hulk** et **Dr Jekyl & Mr Hyde** au duo de chercheurs formé par Amanda dans **Highlander**. Cette fois-ci, elle est seule face à son destin. Elle porte encore le signe sur le front, mais ne possède dans une douzaine d'épisodes, elle retrouve un peu d'humour son personnage d'Arsène Lupin au féminin. Le super pouvoir Calimard c'est de guérir et de vivre 200 ans au compteur. Le moins éternelle connaît les diamants elle sur une direction toute partie dans les antiquités.

Notre Immortelle entre au terme du premier épisode de la série en duel avec le flic Nick Wolfe aux trousses et à mesures de son équipier. Le premier est une créature immortelle, le second un ex-flic homme à mortel avec de très grandes qualités martiales. Et c'est ce que Elizabeth Gracen apprécie à son personnage et à cette fois où les étapes qui vont le plus de **L'Immortelle** sur plusieurs épisodes, sans doute plus passionnantes plus intéressantes que dans **Highlander**. Le scénario de cette première saison nous apprend que les deux hommes ont déjà croisé leur chemin il y a 200 ans. Mais cette rencontre se déroule à l'époque de la série **Highlander** et non à notre époque. Amanda en a changé beaucoup depuis. Elle a subi des changements d'identité à **Highlander** dû à un sortilège immortel maléfique lui ayant permis de rechercher la vérité, un grand coup de sabre. De manière très intéressante, le passé de la famille de la jeune femme occupe une part importante de l'intrigue dans **L'Immortelle**. Son père était un archéologue et intelligence collectif Amanda a la sorte mon alter-ego comme dans **La Main au Collet**. Cette fois-ci elle est chez un riche collectionneur, un des plus grands voleurs de Cora Grant en arme avec son habituelle décontraction les Arsène Lupin.

Le deuxième épisode de **L'Immortelle** qui ne sera diffusé sur M6 que prochainement a laissé les fans de la série sur leur faim. Nick Wolfe y joue une double face, l'histoire se complique d'autres personnages apparaissent.

Interprète de la jolie Elizabeth Gracen, toujours prompte à éviter un personnage [illegible] a eu l'occasion de jouer aux côtés de Christopher Lee Adrian Paul. Amanda présente [illegible] la série est celle à mon plus [illegible] qu'on nous parvient à ce jour. Et depuis l'été dernier et un nouvelle intrigue mêlant un cerveau électronique avec la malédiction qui ne recherche pas vraiment la vengeance avec ses prédécesseurs Connor Duncan MacLeod [illegible] les fans et [illegible] les personnages [illegible] nouveaux dans [illegible] Amanda ne leur [illegible] pas [illegible] Et depuis [illegible] ans et un nouvelle vengeance [illegible]

le film décrypté

L'Enfer des Zombies

Richard Johnson et sa main-avant : ça baise !

Le 24 novembre prochain, à partir de 22 h 30, le monde de la télévision va changer du tout au tout. Ce soir-là, tu consacreras les chaînes hertziennes, tu enfermeras ta mère dans le placard, tu mettras de la confiture sur le téléphone, tu délaisseras tes devoirs (je m'égare, je m'égare) et surtout tu bloqueras ton soirée sur Canal Plus. Dans son indispensable nouvelle émission choc «Quartier Interdit», ce single/hebdomadaire/cinéphage total de Jean-Pierre Bienvet va diffuser pour la première fois sur un petit écran la version intégrale de L'ENFER DES ZOMBIES, le classique absolu du cauchemar gothique italien de ces dix dernières millions d'années. Préparez les sparadraps parce que ça va saigner ! Franchement !

Comme je vous l'avais dit dans mon article nostalgico/malsain sur l'histoire du gore politiquement pas dans le dernier numéro de *Mad Movies* (totalement épuisé. Mais il m'en reste à peu près 10.000 que je peux vous faire à un million de dollars pièce), le chef-d'œuvre de Lucio Fulci L'Enfer des Zombies, alias Zombi 2, a gravement marqué les fantasticophiles des années 80. Du moins dans sa version intégrale projetée au festival du Rex et diffusée en cassette chez *South Pacific Video*. Car pour sa sortie en salles, ce monument de la chair accablée, des yeux crevés et des asticots repus a subi des coupes dans les effets sanglants : 17 minutes en tout (merci Giscard !). Ceux qui ont eu la malchance de se taper la version censurée de L'Enfer des Zombies reconnaissent que le film est devenu un monument de surréalisme involontaire, ce que semble souligner Pascal Martinet dans «La Saison cinématographique 1980» : «(...) *le film prend alors des allures plutôt étranges : on voit le héros viser, appuyer sur la gâchette, on entend le début de la détonation, puis on passe à autre chose, le contre-champ étant systématiquement éliminé*». C'est-à-dire, en gros, qu'on ne devait pas savoir qui tirait sur qui ! Hé bien maintenant, grâce à la version intégrale, vous allez avoir confirmation que les vilains étaient bel et bien des morts-vivants dégueulasses. Des zombies lents, flasques et carnassiers qui sortent de leurs tombes pour venir bouffer une pagaille d'entre eux sur une petite île des Antilles.

Comme vous le voyez, le scénario basique de L'Enfer des Zombies a été écrit très rapidement à la fin des seventies par Elisa Brigante et Walter Patriarca afin de profiter du méga-succès en Italie du mythique Zombie de Romero et Argento. Producteur d'une petite poignée de Black Emanuelle (des érotiqueries plus bis que chic qui, eux, tentaient de marcher sur les plates-bandes de la série des Emmanuelle français

Olga Karlatos dans ZE scène chic de L'Enfer des Zombies : besoin d'un scalpel ?

Aurelia Gay fait la connaissance d'un zombie avant [illegible]

D'où un seul «ni» à leur Emanuelle pour éviter les gnoufs. Véritablement !), Fabrizio De Angelis demande au vieux routard de la pellicule Lucio Fulci s'il se sent capable de mettre en scène un film d'horreur total et viscéral. Agé à l'époque de 52 ans, le père Fulci a derrière lui une carrière riche en films les plus variés qui vont de la comédie mangeuse sur mesure pour Franchi et Ingrassia (les populaires nanars pitoyables Laurel et Hardy locaux), jusqu'au giallo de luxe avec L'Emmuré Vivante ou La Longue Nuit de l'Exorcisme. Technicien plutôt doué, Fulci signe donc dans les années/seventies d'excellentes bandes dont un classique du western spaghetti (Le Temps du Massacre) et un polar érotique redoutablement troublant sorti en France sous le titre idiot et putassier des Salopes Vont en Enfer. Point commun entre pas mal de ces bisseries, une violence morbide et agressive dont on retiendra entre autre le redoutable assassinat de la belle Florinda Bolkan à coups de chaîne dans un cimetière (La Longue Nuit de l'Exorcisme), un homme en fuite bouffé par des chiens (Le Temps du Massacre) et surtout l'horrible meurtre de George Wilson à qui on enfonce un clou dans les yeux jusqu'au cerveau dans Liens d'Amour et de Sang, superbe drame historique totalement méconnu et qui reste probablement à ce jour le meilleur film de metteur Lucio. Toujours est-il que, très à l'aise avec la violence, Fulci sublimise toutes les séquences hyper-gore de L'Enfer des Zombies jusqu'à faire ressembler certains plans (formidablement photographiés dans une dominante ocre par Sergio Salvati) à de véritables tableaux de maître. Dans le genre, on n'oubliera pas de sitôt cette superbe séquence où des zombies hagards et sans âge déambulent sans but dans un petit village balayé par un vent fantomatique. Ou encore ce zombie aquatique qui nage entre deux eaux pour aller s'attaquer à un misérable noyau. Bref, des plans poétiques et des idées de fou que personne n'ose plus faire dans le cinéma d'horreur contemporain. Même pas le duo Tarantino/Rodriguez qui tente pourtant de rendre hommage aux zombies de Fulci dans leur plaisant mais peu innovant Une Nuit en Enfer. C'est même choc, Lucio ne loupe pas sur l'honneur apocalyptique : cadavre décomposé sortant de terre pour aller égorger à coups de dents la mignonnette Aurelia Gay dans d'ultimes gargouillements de sang, crânes de zombies explosant littéralement sous l'impact des balles et surtout la fameuse scène mythique de l'éventration de la splendide Olga Karlatos qui se fait crever un œil en gros plan sur une échardе de bois par un zombie particulièrement sadique. Des effets spéciaux quasi-miraculeux (pour l'époque) cautionnés par le génial Gianetto De Rossi, le Tom Savini italien qui, par la suite, fera encore plus mieux dans les autres films «zombiesques» (j'aime ce mot !) de Fulci : L'Au-Delà, La Maison près du Cimetière et Frayeurs.

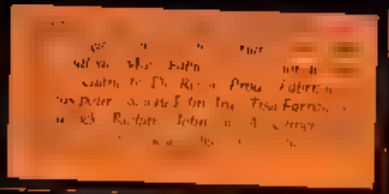
Un cadavre ambulant dévoré à New York : un prélude au Zombie de Romero ?

Ainsi sortie au début des années 80, L'Enfer des Zombies aura un énorme succès et rapportera près de 30 millions de dollars à travers le monde. A tel point que le cinéma bis italien, traumatisé, nous en donnera dos ensuite jusqu'à plus soif via des Z aussi hilarants qu'ultra-sanglants comme L'Avion de l'Apocalypse d'Umberto Lenzi, Le Terreur des Zombies de Franco Martino et, bien sûr, le drôlissime, culte et indispensable Virus Cannibale de Bruno Mattei. Même Fulci aura du mal à s'en remettre puisqu'après avoir signé ses très chouettes autres films de zombies, sa carrière déclinera avec des navets intoxiqués comme Aenigma, Voix Profondes ou Les Fantômes de Sodome.

Cela n'empêche pas L'Enfer des Zombies de garder sa place au panthéon des films d'horreur pour de vrai et dans aux côtés de Zombie, Réanimator, Evil Dead, Braindead, Et Les Visiteurs 2. Mais ça, c'est un autre genre d'horreur...

Christophe LEMAIRE

NB : pensez dédié à mon pote Pierre Patrin qui, dans son fanzine Zombie Zine et dans les pages de Mad, fut le premier en France à faire de véritables articles pointus/élogieux sur les films de zombies de Lucio.



NICK FURY

DANS LA SÉRIE "ET SI ON FAISAIT UNE MAUVAISE ADAPTATION DE COMICS, LES GARS ?", MARVEL A CHOISI NICK FURY POUR DES AVENTURES TÉLÉVISÉES TRÈS SOPORIFIQUES. QUAND UN PROGRAMME DE STANDING VIRE AU Z...

Créé en 1963 par Stan Lee et Jack Kirby, le Sergent Nick Fury est un soldat teigneux qui a fait quelques campagnes de la Seconde Guerre Mondiale avec son «commando hurlant». Il apparaît pour la première fois dans «Strange Tell» en 1965 et gagne rapidement le droit de posséder son propre titre. Mais dans l'intervalle, le sergent a fait un bond dans le futur : il est désormais un agent du Supreme Headquarters International Espionage Law-Enforcement Division (le S.H.I.E.L.D.), dont les quartiers se trouvent dans un bâtiment en suspension dans les airs, sorte de base spatiale. Fury est donc un espion qui ne fait pas de détail, souvent accompagné d'une fine équipe de joyeux lurons et dont l'essentiel des activités consiste à combattre une organisation terroriste incroyable ou presque, l'HYDRA. Figure incontournable du comic-book – avec son bandeau sur l'œil et son cigarillo au bec, difficile de ne pas aimer Nick Fury – le sergent n'avait jusqu'alors jamais connu les honneurs de l'adaptation. Encore que... Avec New York 1997 et Los Angeles 2013, John Carpenter ne faisait-il pas de Snake Plissken un Nick Fury d'après la bataille : un mercenaire agissant à contre-cœur sur ordre des autorités ?

Nick Fury : David Hasselhoff : à la fin du téléfilm, il arrête de fumer. Véridique !

« *L'univers dans lequel évolue Nick Fury est assez réaliste dans le sens où aucun des protagonistes n'a de super-pouvoirs. Une adaptation de «Fury» ne nécessite pas plein d'effets spéciaux alors que si on décidait de faire «Thor» à la TV par exemple ce serait quasi impossible. Fury pour le petit écran c'est faisable. On peut même envisager que le téléfilm donnera naissance à une série.* Stan Lee, créateur de Spiderman et *Mr Marvel* en personne, est sans aucun doute un génie, mais jusqu'à **Blade** aujourd'hui, pas une des adaptations ciné ou télé de la légendaire firme n'arrivait à la cheville des projets développés par la concurrente DC, propriétaire notamment de Batman et Superman. Produit pour la chaîne nationale *Fox TV*, ce **Nick Fury** réalisé par l'Australien Rod Hardy (le récent téléfilm **20.000 Lieues sous les Mers** avec Michael Caine – pas une référence) ne vaut pas mieux que le Spiderman de 1977 . Rien n'a été entrepris dans le but de tirer vers le haut ce projet qui sent la précipitation, et il semble que le choix de David Hasselhoff pour endosser l'uniforme cuir du Sergent découle d'une pure logique commerciale : quoi de mieux que la star internationale du petit écran immortalisée par **K 2000** et *Alerte à Malibu* pour livrer les 90 minutes réglementaires de programme au network ? A la surprise générale, Hasselhoff marche plutôt bien dans le rôle, même si on sent à chacun de ses grincements de dents qu'il joue les durs !

Au commencement de ce téléfilm, Nick Fury a été exclu du S.H.I.E.L.D. Cinq années de mise à l'écart pour emploi de méthodes trop musclées selon la direction. Mais quand l'HYDRA mène une opération de grande envergure pour récupérer le corps cryogénisé du Baron Von Strucker, le S.H.I.E.L.D s'inquiète. Andrea Von Strucker propre fille du Baron également connue sous le nom de Viper, rêve de poursuivre les expériences de son père, inventeur d'un terrible virus baptisé le Visage de la Mort. En fait, elle désire surtout se venger de Nick Fury en lui faisant un affreux chantage : si elle ne reçoit pas un milliard de dollars, elle lancera des missiles porteurs du virus en plein cœur de Manhattan. Fury, occupé à casser des pierres dans des galeries souterraines (il se construit lui-même une caverne ou quoi ?), rechigne à s'occuper de l'affaire, mais accepte quand même (sur ordre des producteurs).

On sent dans **Nick Fury** la volonté des auteurs de retrouver le charme des serials d'antan, notamment dans l'emploi de cliffhangers juste avant les coupures pub. Mais visionner le téléfilm dans la continuité provoque quelques enchaînements hasardeux, comme celui voyant le sergent exploser avec son avion et infiltrer juste après le repaire de l'HYDRA sans une égratignure ! Réalisé comme de la télé, **Nick Fury** cherche à compenser sa très pauvre direction artistique par une débauche de lumières, et à chaque fois qu'un personnage ouvre une porte, c'est **Rencontres du Troisième Type** derrière ! On s'ennuie donc poliment à la vision de ce ratage dans lequel Nick Fury passe plus de temps à reconquérir le cœur de son ex-partenaire Val qu'à sortir les péloires pour envoyer les agents de l'HYDRA ad patres. Avec ses deux effets visuels au rabais, son formatage «Hollywood Night», et son accent mis sur les relations entre les personnages plutôt que sur leur action, Nick Fury ne fait donc pas oublier qu'avant le succès de **Blade**, la Marvel était championne pour transformer ses héros de papier en ringards de la pellicule.

Vincent GUIGNEBERT

CINE STORE

PRESENTE

la collection officielle des produits

SMALL SOLDIERS

Casquette SMALL SOLDIER

Tee-shirts SMALL SOLDIER

LOST IN SPACE

Tee-shirts LOST IN SPACE

X FILES

FIGHT THE FUTURE

139,00 F

Tee-shirts X FILES

SCREAM 2

Masque SCREAM

Tee-shirts SCREAM 2

58,00 F

89,00 F

159,00 F

499,00 F

POUR COMMANDER :

Minitel : 36 15 CINESTORE

FAX : 01 44 69 26 49

TEL : 01 44 69 26 49

http://www.cinestore.com

VENTE EN BOUTIQUE

Bon de commande à découper ou à recopier et à retourner à CINESTORE 9, rue MEISSONIER 75017 PARIS

REF	DÉSIGNATION	TAILLES	PRIX PAR 1 ARTICLE	QTE	TOTAL

Frais de port : France + 50 F - Europe et Dom-Tom + 50 F → TOTAL À PAYER

OUI, je désire recevoir les produits officiels suivants

Nom Prénom

Adresse

Code Postal Ville

Tél. Né(e) le

Signature obligatoire

9, rue Meissonier 75017 PARIS

MILLENIUMS

LE NOUVEAU MAGASIN TOUT DVD DE L'EST PARISIEN

Nouveautés Chaque semaine

Achat & vente DVD d'occasion

NOUVEAU

SONY DVPS 360D
MULTIZONES PAL/NTSC
DECODEUR DOLBY DIGITAL

JVC XV D2000
MULTIZONES PAL/NTSC
DECODEUR DOLBY DIGITAL

2 DVD OFFERTS !*

MILLENIUMS
85 rue de Paris
75012 PARIS
(métro Daumesnil ou Bel-Air)
ouvert du lundi au samedi
de 10h00 à 20h00
catalogue VPC gratuit
sur simple demande
(*Zone 1 uniquement)

PANASONIC A130
MULTIZONES
PAL/NTSC

PANASONIC A330
MULTIZONES PAL/NTSC
DECODEUR DOLBY DIGITAL

Les prix, photos et délais indiqués sur cette page ne sont pas contractuels et peuvent changer sans préavis.

BON DE COMMANDE à retourner à : MILLENIUMS 85, rue de Paris - 75012 PARIS

Nom:
Prénom:
Adresse:
CP: Ville:
PAYS:
Téléphone:

Signature
Je certifie être majeur

désignation	quantité	prix

Port :
Total :

Mode de paiement:
Chèque (à l'ordre de Milleniums)
Contre-Remboursement
PORT: 40 F (France Métropolitaine) - 60 F (Contre-Remboursement) - 70 F (DOM-TOM)

VIDEO ET DEBATS

Par JEAN-PIERRE PUTTERS

Le fantastique se démocratise et s'adresse de plus en plus au grand public, d'où la sortie de produits sans risques s'appliquant à ne surtout pas heurter les sensibilités. LE MUTANT et LA GUERRE DES FÉES appartiennent à cette catégorie, tandis que de vilains petits canards s'amusent encore à jeter des pavés dans la mare dans leur coin (... coin !). PROGENY, et surtout TEXAS CHAINSAW et CASTLE FREAK revendiquent même un certain mauvais goût qui laisse encore bien augurer de la liberté d'expression et des moyens de s'en servir.

Leatherface (Robert Jacks) et ses métamorphoses.

TEXAS CHAINSAW

Plus de vingt ans après sa participation au scénario de **Massacre à la Tronçonneuse**, Kim Henkel revient à ses premières amours en écrivant et réalisant ce **Texas Chainsaw**. De son propre aveu, Henkel n'apprécie pas les deux suites données à son récit et il tente à la fois un remake et une séquelle du film original. Une tâche impossible qui le restera jusqu'au bout.

En fait, Henkel rêve de confronter l'univers des **Vendredi 13** version années 90 – qui nous donnera bientôt la série des **Scream** –, à celui du premier **Massacre**, et c'est pourquoi des ados revisités façon sitcom (étant le résultat des examens sur le campus universitaire, vont se retrouver contre toute attente, et dans le mouvement, prisonniers d'une vieille cabane au fond des bois.

De même, l'auteur restructure la famille «Tronçonneuse» et décline toutes les facettes de la folie ordinaire. Leatherface demeure, qui change de personnalité à mesure qu'il revêt un nouveau masque, toujours fabriqué en peau humaine. A ses côtés, Vilmer, un estropié sado-maso dont la jambe s'articule par télé-commande, un ancien tueur de bœufs armé de son tuteur électrique à toucher les bêtes, friand de citations d'écrivains et de philosophes, le grand-père, toujours là, encore que bien affaibli (interprété par le même John Dugan), et encore une belle jeune femme, défiantée à fond, dont les rapports avec son amant Vilmer donnent un ton de démence supplémentaire au récit. Tout le monde s'apostrophe, se bouscule, se tape dessus dans un numéro de sado-masochisme à la limite des Trois Stooges pour, bien sûr, se réconcilier dès qu'il s'agit d'occire les malheureux de passage.

Le plus curieux concerne pourtant cet étrange visiteur de la famille un peu politique influent (et lecteur du *Figaro* !), bien barré lui aussi, qui semble couvrir les agissements du quatuor et les observe pour une aléatoire étude des mécanismes de la peur. C'est sans doute dans ce flou narratif total que **Texas Chainsaw** puise curieusement sa folie et ce sentiment d'angoisse qui saisit le spectateur. Aux moyens minimalistes du premier film et à sa linéarité répondent la pureté visuelle et le parfait désordre du second confinant à la totale gratuité. Ce qui n'empêche pas Henkel de citer Hooper à chaque occasion : le panoramique de la maison, le coup de masse à la tête, la victime plantée au croc de boucher, la poursuite dans les bois, la scène du repas, etc. En clair, une famille anthropophage qui se nourrit d'elle-même et déconcerte son public, même si le spectacle en vaut la peine.

Return of the Texas Chainsaw Massacre. *USA. 1994. Réal. Kim Henkel. Int.. Renee Zellweger, Matthew MacConaughey, Lisa Newmeyer, Robert Jacks, Tyler Cone, John Harrison. James Gale. Dist.. Gaumont Columbia TriStar Home Vidéo. Actuellement à la location.*

FAC-SIMILE

Un zeste de **Robocop**, une touche de **Johnny Mnemonic**, un regard sur les problèmes de clonage et une belle réflexion sur notre devenir en régime de capitalisme avancé, ce **Fac-Similé** vaut davantage que son titre discutable.

Johnny Dalton (Jeff Fahey) travaille à la *Azimuth Corporation* sur un programme de clonage révolutionnaire. Atteint par balle lors d'une action du Front de Défense de l'Environnement, il se réveille quinze ans plus tard dans un monde libéré (hélas, au sens «Madelinien» du terme) où les choses ont bien changé. Grâce au monopole médical, et à sa propre police, *Azimuth* règne désormais sur une population décimée par les virus et la pollution. De plus, un malheur n'arrivant jamais seul, il découvre qu'il n'est pas le vrai Johnny Dalton, mais seulement son clone élaboré à la hâte après la disparition de celui-ci. Sa mission consiste donc à se retrouver lui-même et récupérer l'invention du Dalton original : un précieux logiciel évitant les rejets d'ADN chez les clones nouvellement créés.

Un tel résumé ne donne qu'un vague aperçu des multiples rebondissements d'une action abordant bien d'autres thèmes. Ainsi, la société future, la disparition de la couche d'ozone, les polices privées, le transfert synaptique (passage de l'esprit d'un sujet dans un autre corps), la quête du pouvoir suprême, les projections holographiques, l'homme face à son double, le no man's land des exclus du système économique, la recherche de l'immortalité et encore d'autres expériences à faire frémir le docteur Frankenstein enrichissent ce **Johnny 2.0** décidément très inventif. Et si Jeff Fahey et Tahnee Welch jouent les abonnés absents, Michael Ironside en armoire de retour, et surtout John Neville (**Munchausen**, *X-Files*, et le fameux Holmes dans **Sherlock Holmes contre Jack l'Eventreur**) dynamisent cette politique-fiction tout à fait crédible où les multinationales prennent le pas sur les gouvernements mondiaux (comme le laissent craindre ces odieux accords de l'AMI que les sociétés internationales essaient de mettre sur pied afin de se faire indemniser par les Etats en cas de manque à gagner dus à des facteurs divers : mouvements sociaux, actions écologistes, concurrence locale, etc. L'horreur économique dans toute sa splendeur !). «*Le futur ne manque pas d'atouts*» nomise souvent un chroniqueur radiophonique et matutinal, voilà bien qui pourrait lui donner tort.

Johnny 2.0. USA. 1997. Réal. Neill Fearnley. Int. Jeff Fahey, Tahnee Welch, Michael Ironside, John Neville, Michael Rhoades, Van Flores, Cliff Saunders. Dist.. Imatim Diffusion. Actuellement à la location.

Tahnee Welch sur le coup !

Castle Freak et l'horreur basique

CASTLE FREAK

Deb de Castle Freak s'annonce comme un vrai film d'horreur de chez Stuart Gordon. Barbara Crampton et Jeffrey Combs 14 ans après le célèbre **Re-Animator** suscite en effet intérêt d'autant que le sujet renoue avec un gothisme fantastique abandonné depuis belle lurette. Dès la première séquence impressionnante le sombre manoir gagné par les ombres d'un château ayant les couleurs du sous-sol s'arrête à une porte de cave pendant dans un geste de colère et s'ouvre, armée d'un fouet à neuf queues long, martinet garni de clous, sur un pauvre corps entravé, enchaîné et visiblement déjà martyrisé de la sorte. Puis elle classe une gamelle en se remettre se coucher et mourir -abitement - image sur acte verra ses héritiers prendre possession du château.

Loin du ton sarcastique de ses premières œuvres, Stuart Gordon, co-auteur de l'histoire originale, signe là un vrai film d'horreur comme on a de plus en plus de mal à en faire aujourd'hui. Sans chichi ni fioritures inutiles, sans ados turbulents, sans concessions au bon goût et d'une méchanceté notoire, ce récit d'un pauvre diable emprisonné depuis quarante ans par sa propre mère, et enfin délivré sous nos yeux émus autant qu'effrayés par les manifestations qui tentent à empêcher autrement de nous le rendre pathétique et pitoyable. Et si Gordon compose avec les clichés du genre rappelant le fantastique italien des années 70, il s'attache à ses personnages complexes et chacun terminera à sa manière horriblement. Jeffrey Combs en père de famille monstrueux repenti responsable de la mort de son jeune fils et de la cécité actuelle de sa fille suite à une conduite en état d'ivresse dont il se culpabilise et la quête d'auto-châtiment sous-tendent l'intrigue jusqu'au final héroïque.

Mais rendon veut aussi faire dans le visuel et renoue avec des excès qui firent autrefois sa réputation. Le monstre Jonathan Fuller) entièrement revêtu d'un costume de latex qui évolue au la plupart du temps, se délivre sous nos yeux en se [illegible] de la mère Castle par une mère sadique il libère sa libido en des baisers voraces qui s'achèvent par l'engloutissement de la chair de ses victimes. Tandis que l'on accuse le pauvre retiré Combs, héritier du domaine.

Certes Castle Freak joue exagération la complaisance le sensationnel premier degré et les critiques ne l'ont pas raté mais n'empêche qu'il procure un vrai sentiment de liberté grâce à son audace et sa perversion une exception notable dans [illegible] de la production vidéo.

USA 1994 Real Stuart Gordon Int. Jeffrey Combs Barbara Crampton Jonathan Fuller Jessica Dollarhide Massimo Sarchielli Elizabeth Kaza Luca Zingaretti Helen Stenborg Dist. Columbia Tristar Home Video Actuellement à la location.

Le miroir et la stupéfaction de se découvrir aussi moche

Patrick Muldoon au secours de la couche d'ozone

THE SECOND ARRIVAL

Allez savoir pourquoi, notre planète suscite la convoitise de nos voisins de galaxie qui revient régulièrement débarquer chez nous pour tenter le pouvoir en place et supplanter à plus ou moins long terme la race humaine. L'argument n'est pas nouveau, d'autant que ce **The Second Arrival**, comme son titre l'indique assez bien, suit un **The Arrival** premier du nom racontant à peu près la même histoire. Le vidéophile distrait ne devra toutefois pas confondre cet Arrival-là (de David Twohy, avec Charlie Sheen, édité par le même *Gaumont Columbia Tristar*) avec un autre **The Arrival**, de David Schmoeller, passé en VF au Festival d'Avoriaz, édité chez *PFC Vidéo* et n'ayant rien à voir avec la série.

Surprise *panmoia, rebroussements The Arrival surprend-* claquait la jaquette du premier film, citant aussi *Mad Monics* dans son élan. Et c'est bien ce que l'on reproche à sa suite, de ne pas surprendre, se contentant de poursuivre le récit original. Zane Zamuska vient de mourir (Charlie Sheen coûtait trop cher !), mais il laisse à quelques personnes de confiance les preuves d'un projet d'invasion de la Terre par une puissance extraterrestre. Ces créatures ne supportent pas le froid et s'attaquent à la couche d'ozone afin de réchauffer la planète et du même coup supprimer ses habitants. Son propre frère (Patrick Muldoon, vu dans **Starship Troopers**) va reprendre l'invasion grâce à ses connaissances en informatique et deux nouveaux extraterrestres [illegible] par le frangin.

Si les quelques effets spéciaux (notamment un agressif robot-crabe) et les charmes de Catherine Blythe, largement étalés, distraient comme ils peuvent avant une conclusion prévisible se réservant l'opportunité d'une deuxième séquelle, le plus à mieux demeure la présence de Michael Sarrazin dans le rôle du Pr Zarkoff. Le héros d'**On Achève bien les Chevaux** se fit autrefois remarquer dans quelques films sympathiques comme **Les Griffes de la Peur**, **La Réincarnation de Peter Proud**, **The Seduction** (Vidéo Télé-Terror) et il fut un monstre remarquable dans le **Frankenstein the True Story** de Jack Smight pour la télévision.

USA 1995 Real. Kevin S. Tenney Int. Patrick Muldoon, Jane Sibbett, Catherine Blythe, Michael Sarrazin, Mike Schiever, Larry Day, Steve Adams, David Newman, Lisa Kan, Sophie Léger Dist. Gaumont Columbia Tristar Home Vidéo Actuellement à la location.

Des Tectoniens conditionnés pour la révolte

ESPRITS SOUS CONTRÔLE

Bien malin, do vidéophile averti qui pourra différencier les chapitres de la série **Alien Nation** D'autant que cet **Esprits sous Contrôle** ne reprend pas le titre générique de **Futur Immédiat** où se jusqu'à présent Pour mémoire, le **Futur Immédiat** sorti en salles avec James Caan porte le numéro I suivi dans l'ordre (et cette fois uniquement à la vidéo) par **Les Esclaves du Futur**, **La Naissance des Hybrides**, **Futur Immédiat IV Les Mutants** et enfin ce sixième volet

Le scénario de Renee et Harry Longstreet retrace l'arrivée en masse, il y a neuf ans, de 250.000 Tectoniens. Des extraterrestres esclaves sur leur planète, dotés de jolis dessins sur le corps, capables d'une grande résistance à l'effort, pourvus de deux cœurs (davantage de cœur à l'ouvrage, donc...), et qui, au fil du temps, s'efforcent de s'acclimater au mieux à la civilisation humaine Hélas aux USA il en est des Tectoniens comme des Rouges, des Jaunes ou des Noirs certains groupuscules conservateurs leur contestent les droits élémentaires du citoyen, ce qui au fil des épisodes précédents permit de composer sur le problème réel des minorités

Cette mise à jour effectuée, venons-en au sujet de ce nouvel opus. Des attentats se succèdent, menés par des Tectoniens apparemment sous hypnose et résolus à accomplir leur mission au sacrifice de leur vie Au cours de leur enquête le duo de flics Gary Graham (Il Humains) et Eric Pierpoint (le Tectonien) découvre un certain code d'abord propre aux nouveaux venus, nommé ou appelé encore sur Terre la "mémoire extraterrestre" Le fameux «Udara Legacy» représentait sur leur planète d'origine un mouvement rebelle où les adeptes subissaient un conditionnement particulier Sur un simple mot de passe, ils devenaient opérationnels et devaient obéir quelque soit l'ordre L'histoire se complique évidemment quand George, le Tectonien, apprend que sa propre fille a été conditionnée à son insu.

Mise à part la mixité ethnique des protagonistes, **Esprits sous Contrôle** reprend l'argument de maints thrillers où l'on retrouve à la fois les tueurs hallucinés, la prise d'otages le duo de flics, le fruand intouchable, l'élimination des témoins et autres péripéties d'usage Il n'empêche que la photographie est superbe, notamment dans les scènes de flash-back sur la planète originelle, et que le discours ambiant prône la tolérance le respect de l'individu et le droit à la différence valeurs rares en ce genre de productions. Ainsi, le flic terrien pousse le brassage ethnique jusqu'à se mettre en ménage avec une Tectonienne si c'est pas un signe ça vive le PACS

Alien Nation The Udara Legacy USA. 1997 Réal. Kenneth Johnson Int. Gary Graham, Eric Pierpoint, Michelle Scarabelli, Terri Treas, Lauren Woodland, Sean Six, Dust Ingalls Actuellement en vidéo Artistiquement à la traîne

Le «code Udara» et la «mission impossible».

Mulder et Scully, proches de la fin.

X-FILES, LA FIN

La Fin porte bien son nom puisque cet épisode marque l'épilogue de la cinquième saison et pourtant il pose encore toujours une série de questions dont les réponses pourraient bien se trouver dans le film après toute de rebondissements plutôt mal au point qu'on nous annonce une nouvelle fois à l'horizon les cartes et nappettes en tissu tout ce qu'on croyait savoir sur les affaires non classées, sur les feuilletons d'avant-guerre avec «cliffhangers» obligatoire et retournements de situation à l'épisode suivant.

Mulder et Scully volent dans un jeune prodige du tels échecs capable de lire dans les pensées de véritable champion spirituel N'a pas existé l'homme et l'animal mais bien entre l'humain et extraterrestre il devient dans une région prétriale nommée le module de Nemo qui pourrait être à la base de tous les phénomènes paranormaux connus et dans de la mesure des travaux traités par nos agents spéciaux une nouvelle fois la vérité est ailleurs et le petit génie le dirigeant dans ne nous envoie pas quand il parle de ses disciples actuels je pense une fois encore que nous ne la verrons jamais nous nous contenterons toujours de la traîne Sur la série reste inentier jugement hésitant

Les Simpsons et ... n'est à rien à côté, mais Alerte à Malibu ça vous salit l'esprit ! Un gamin d'une pareille lucidité doit disparaître, et c'est bien l'avis de l'hostesse à la cigarette. Supposément un moment plus intéressant à la fin de **The Red and the Black**, notre tabagique finit par trop jouer avec les allumettes dans le bureau de Mulder qui devient pour le coup le bureau des affaires incendiées. Une façon de relancer les dés comme deux à la fin de la première saison. Tout peut arriver désormais, et même d'ouvrir **X-Files le Film** à l'époque de la préhistoire pour une relecture complète de la mythologie de la série

En fait, **The End** se veut un chapitre charnière proposant une nouvelle donne Krycek devient le bras droit de l'homme manchot Cigar Smoker, Scully prend conscience devant Diana Fowley Mimi Rogers) de ses véritables sentiments pour Mulder (chance après bien des errances métaphysiques au cours de cette cinquième saison) ressuscite le super agent Spender (découvert dans *Patient X*) serait-il le fils de l'homme à la cigarette ? Comme toujours l'homme manquant n'est bien sûr pas le contraire ? Autant de questions éludées par un Chris Carter toujours évasif «Tout ce que nous montrons peut avoir plusieurs significations» C'est bien ce que l'on avait cru comprendre

The End USA 1997 Réal R W Goodwin Int David Duchovny Gillian Anderson Mitch Pileggi Nicholas Lea William B Davis Mimi Rogers Jeff Gulka, Chris Owens, John Neville, Brian Harwood. Dist. FIC vidéo Actuellement à la vidéo

Quand la matinerie devient routine...

APOCALYPSE

Chaque rubrique vidéo comporte désormais sa production *EGM Film International* (**Dark Planet** dans le n°134 **Spoiler** dans le 115) nous brossant un futur sauvage et toujours menacé par un danger imminent. Cette fois, un cargo de l'espace chargé de Solarium, une matière précieuse et hautement explosive, se dirige vers la Terre qu'il devrait percuter à brève échéance Tout est fait la catastrophe, un équipage se porte à sa rencontre, composé d'éléments fort hétéroclites. Sandra Bernhard est la capitaine sacarstique, agressive et caractérielle un rien l'énerve !, Cameron Dye passe de l'état de barman (!) à celui de spationaute héroïque avec une aptitude déconcertante, et le baroudeur Frank Zagarino (**Cy Warrior Project Eliminator, Barbarian Queen, Fallout Cyborg Cop 3** et la série des **Shadow chaser**) complète avec brio le chef des mutins projetant de s'emparer de la cargaison avant l'apocalypse finale

Le décor ainsi planté, les personnages sommairement définis, l'action peut démarrer, hasée sur une dialectique assez primaire (tout le monde se déteste arbore un faciès ravagé et vante à outrance), la castagne à mains nues et les gunfights infernaux (sur un vaisseau spatial, est-ce bien raisonnable ?) On retrouve là une autre constante des productions John Eyres où les rapports virils débouchent le plus souvent sur l'affrontement guerrier et les explosions toujours impressionnantes. Le spectateur ne perçoit d'ailleurs pas toujours la subtilité du pourquoi des explosions mais le motos philogic et ses cinq balles dans la figure comprennent pour lui et balancent le son aux quatre coins de la pièce, posant encore une fois la technique en véritable vedette de l'aventure Seul point original les énigmes de la programmatrice ravagée (Laura San Giacomo) qui soumet à l'équipage des mots de passe talismaniques tirés de citations de Shakespeare, tandis que le compte à rebours annonçant l'imminence de la catastrophe touche à sa fin Trop fort pour le massif Zagarino, et même pour se héros barman, lequel nous en sort une bien bonne à deux doigts de la conclusion. Le timing approchant du point zéro, il asservit utilement sa coéquipière d'un alerte «*Plus qu'un minute de suspense, et je y a pas une seconde à perdre.*» Et ces gens-là sauvent le monde, n'empêche

The Apocalypse USA. 1996 Réal Hubert de la Bastillerie Int Sandra Bernhard, Frank Zagarino, Cameron Dye, Merle Kennedy, Michelle Ann Johnson, Laura San Giacomo, Matt McCoy Dist Actuellement à la vidéo chez TriStar Actuellement à la vidéo

Jillian McWhirter en de bonnes mains !

PROGENY, L'ENFANT DU FUTUR

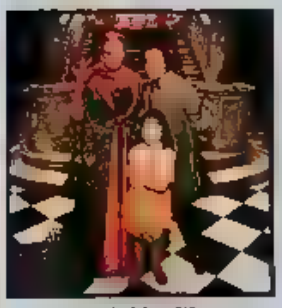
Inutile de le cacher bien longtemps, quelques années après l'incidence phénoménale de *Alien*, le huitième passager, le cinéma de science-fiction a vu éclore un nombre impressionnant de films qui rappellent de près ou de loin le chef-d'œuvre de Ridley Scott. Dernier en date, *Progeny* reprend un thème cher à Roger Corman et déjà exploité dans *Rosemary's Baby* mais raconté cette fois du point de vue du mari : une mystérieuse entité extraterrestre s'empare du corps d'une femme enceinte et, à l'insu de tous, y fait grandir son propre rejeton. Ce dernier, une fois arrivé à terme, sortira de sa mère adoptive en déchirant littéralement son ventre, à la manière d'un Alien. Ce qui, on le voit, ne manque pas d'originalité.

Mais, comme on le sait, le diable se cache souvent dans les détails et, dans le cas présent, il se niche dans la manière dont le scénariste Frank Dietz a choisi de développer son histoire. Car, si le point de départ est bien celui d'un film d'horreur, le traitement qu'en fait le réalisateur Brian Yuzna (*Society*, *Re-Animator 2*) est plutôt celui d'une comédie fantastique, voire d'une parodie. Ainsi, dès le début du film, on nous montre le docteur Hunter (Arnold Vosloo) en train de pratiquer une césarienne sur sa femme Amy (Jillian McWhirter) dans un hôpital désert. Mais, au lieu de nous montrer l'horreur de la scène, la caméra s'attarde sur les réactions du médecin, qui, tout en opérant, ne cesse de parler à sa femme, de lui raconter sa journée et de lui demander si elle a mal. Et, lorsque le bébé sort enfin du ventre de sa mère, il ne pousse pas de cris stridents mais se met à pleurer comme n'importe quel nouveau-né. Bref, on est loin de l'ambiance oppressante et angoissante qui régnait dans le film de Ridley Scott.

Cette impression est confirmée par la suite du film, qui, tout en reprenant les grandes lignes de l'intrigue de *Alien*, ne cesse de jouer la carte de l'humour. Ainsi, lorsque le bébé, qui a été baptisé Elizabeth, commence à grandir à une vitesse phénoménale, on ne peut s'empêcher de penser à la petite Drew Barrymore de *E.T.* Et, lorsque la jeune fille, devenue adolescente, commence à se transformer en monstre, on ne peut s'empêcher de penser à la métamorphose de Carrie au bal de promo. Quant à la scène finale, elle est tout simplement hilarante.

Bref, *Progeny* est un film qui ne se prend pas au sérieux et qui, de ce fait, ne cherche pas à faire peur. Il ne faut donc pas s'attendre à y trouver des sensations fortes mais plutôt à passer un bon moment devant un film qui, sans être un chef-d'œuvre, est loin d'être désagréable.

Progeny. USA. 1997. Réal. Brian Yuzna. Int. Arnold Vosloo, Jillian McWhirter, Brad Dourif, Lindsay Crouse, Wilford Brimley, Ian Hogg, Don Calfa. Party Time Dist. TF1 Vidéo. Actuellement à la location



Autour de Mara Wilson, Kathleen Turner, la mauvaise fée, et Martin Short, la bonne fée !

LA GUERRE DES FÉES

Michael Ritchie aborde tous les genres et s'essaie dans **A Simple Wish** à la comédie fantastique familiale où le comique de situation et les effets spéciaux tiennent lieu de film conducteur. En effet, l'intrigue est bien mince. La jeune Anabel (Mara Wilson, la fillette de **Matilda** et **Miracle sur la 34ème Rue**) souhaite pour marraine une vraie fée. Or, voici que débarque dans sa vie Murray (Martin Short) une fée version masculine mais encore inexpérimentée qui va la aider à aider son père cadre de faire et aussi chanteur d'opérette à décrocher le rôle principal d'une comédie musicale à Broadway. Accessoirement, ils devront aussi lutter contre Claud, la «Kathleen Turner» une mauvaise fée adepte de la sorcellerie qui tente de brûler les ailes magiques de ses concurrents de la NAFGA (North American Godmothers Association).

Mara Wilson joue les poupées charmantes. Teri Garr délicieuse dans **Frankenstein Junior** et n'ayant pas craché le fantastique depuis, paraît largement sous-exploitée. Tandis que Martin Short, toujours drôle en avant, tente d'égaler Jerry Lewis. Seule Kathleen Turner, visiblement inspirée par Faye Dunaway dans **Supergirl**, ou Glenn Close dans **Les 101 Dalmatiens**, trouve le ton juste et accomplit un formidable numéro d'actrice. Sinon, le maquillage effectue le plus clair du travail (hélas souvent à cause du jeu des comédiens) et certains gags parviennent à distraire l'homme de bonne volonté. Tel l'individu changé en «géant rabbit» (rabbin géant au lieu du «giant rabbit» attendu). Aux âmes sensibles, le dialogue nous apprend que «*un petit sourire ça ne coûte pas*». Qu'est-ce qu'on est déçu !

A Simple Wish. USA. 1994. Réal. Michael Ritchie. Int. Martin Short, Mara Wilson, Kathleen Turner, Robert Pastorelli, Teri Garr, Amanda Plummer, Eric Idle, Carrie Fisher. Dis. Universal Vidéo. Actuellement à la location

DE MUTANT

Après **Wops**, le Chien qui Parle dans un précédent numéro, voici l'approche d'un autre péril canin : **Atomic Dog**. La malédiction s'abat cette fois sur le chroniqueur vidéo. Qui, derrière le magnétoscope, n'a jamais rêvé de tuer à mains nues le présentateur d'émissions débiles ? Autant de questions qui assaillent l'utilisateur subissant complaisamment la violence rare de la palpitante «*Mutant Week*» sur M6. Mais pouvait-on juger sur un film passé inaperçu même à Quat'sous, deux ans après sa sortie ? Quoi, oui, deux ans ! Certes, mais attendu que chaque heure a son temps, je parle aux lecteurs, la vidéo, l'histoire continue. Dans une certaine mesure, la distribution française mettant l'abandon immédiat du film à la vente ou à la location, on peut comprendre la demande de pompiers. Non pas que ce dernier reprenne à simple pompier, car tout le monde ne peut pas être [illegible] non plus. Pas un chien errant [illegible]

à chasse et un an plus tard devenu le bon citoyen il est devenu agressif, intelligent et veut désormais tout en nous et bien contre un qui aurait oublié de s'équiper en tir standard. Le supplice du Pal, on appelle ça Brian Trenchard-Smith, un vieux routier du fantastique sur qui il convient pour le plus grand nombre et oublié sur la route sans oublier ordre public. Son chien féroce emporte Trace le gentil animal de compagnie [illegible] que à une naissance à deux chefs [illegible] et Jimmy signataires du scénario. Non assez lombric, est pour cette Quoique un mais ayant hérité des instincts sauvages de son père, et une femelle a priori normale. La famille échappera-elle au danger ? voilà la question.

Bref, du **Cujo** pour tous, où l'on retrouve le même Daniel Hugh Kelly quinze ans plus tard. Bon, allez, va suffit maintenant vaincre le chien.

Atomic Dog. USA. 1997. Réal. Brian Trenchard-Smith. Int. Daniel Hugh Kelly, Isabelle Hoffmann, Cindy Pickett, Micah Grossberg, Katie Stuart, Vern Hayes, Scott Olynyk, Alan Clarke. [illegible] Actuellement à la location

ACTUELLEMENT DISPONIBLE À LA VENTE

- **Un Amour de Sorcière** (Film Office) - **Relic et Monstre-Neige**, de Michael Cohen (Polygram), dans un coffret «fantastique» - **Casper** (CIC Vidéo), le film + deux K7 en dessin animé - **Mémoires Suspectes** (Buena Vista) - **Le Monde Perdu, Jurassic Park** (Universal Vidéo) - **Huit Têtes dans un Sac** (Film Office) - Coffret «Universal Monsters» (CIC Vidéo) avec **Le Loup-Garou, Frankenstein, Dracula** (1931), **La Momie, l'Homme Invisible** et **L'Etrange Créature du Lac Noir**

ACTUELLEMENT DISPONIBLE À LA LOCATION

- **Vampires**, de John Carpenter (Film Office) - **Les Visiteurs 2, les Couloirs du Temps** (Gaumont Columbia Tristar Home Video)

BIENTÔT DISPONIBLE

- **Bruce Nocturne** : **Le Vaisseau de l'Angoisse** (CIC Vidéo). Le 12 novembre à la location - **Starship Troopers** (Touchstone Home Video). Le 24 novembre à la vente - **Fear** (CIC Vidéo). Le 26 novembre à la location

SF COLLECTOR

ouvre sa boutique

22 rue d'Hauteville
75010 PARIS
métro Bonne Nouvelle
à 100 m du REX

CARRIE
DVD zone 1
vo/vf 259F

ouvert du mardi au samedi de 10h à 19h

Tout sur le Cinéma Fantastique

DVDs, Vidéos PAL et NTSC, Livres,
Magazines, Kits, Affiches, Photos...

THE THING
Collector Ed.
DVD zone 1
vo/vf 299F

Voici une sélection de nos nouveautés disponibles en boutique ou par correspondance

GREASEPAINT & GORE
tous les effets spéciaux
de Roy Ashton pour la Hammer
livre en anglais, 295F

L'ENFER DES ZOMBIES
DVD toutes zones
vo, 259F

TEXAS CHAINSAW
MASSACRE spec.ed.
DVD toutes zones
vo, 259F

EVIL DEAD 2
DVD toutes zones
vo, 259F

QUATERMASS
& THE PIT
DVD toutes zones
vo, 259F

FLESH & BLOOD
livre en anglais
Tinto Brass, Coffin Joe..
208 p. 150F

FACE/OFF
DVD zone 1
vo/vf, 279F

THE BEYOND
(L'AU-DELA) de Fulci
DVD zone 2
vo, st an. 249F

ROBOCOP
Director's cut
DVD toutes zones
vo, 299F

NOCTURNO n°8
super Mag italien
[illegible]F

CINEFEX n° 75
75F

BON DE COMMANDE à retourner à : SF COLLECTOR,
73 bis rue René Richard, 60150 JANVILLE. tel . 03 44 76 21 32

DESIGNATION	QTE	PRIX UNIT	TOTAL

Joindre à votre commande votre règlement par chèque bancaire, CCP ou mandat postal.

SOUS TOTAL	
FRAIS D'ENVOI	+ 35F
TOTAL	

NOM PRENOM

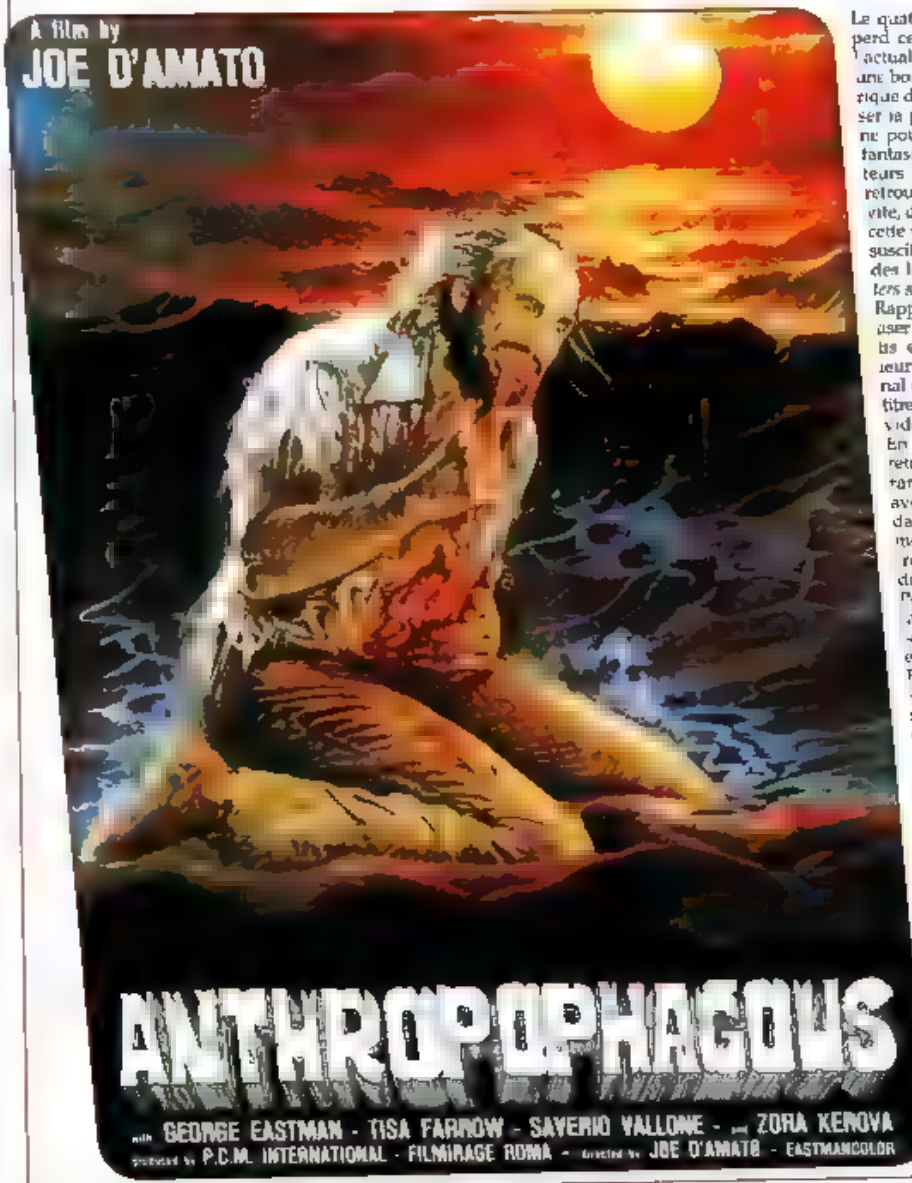
ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

catalogue 1998 disponible contre 11,50F en timbres.

FANTASTIC GUIDE

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS



Le quatrième chapitre du *Fantastic Guide* perd cette fois deux pages en raison de l'actualité florissante qui nous mobilise une bonne partie du sommaire. Si l'historique du genre nous intéresse, il doit laisser la place aux nouveaux films et nous ne pouvons que nous réjouir de voir le fantastique intéresser autant les producteurs de nos jours. Nous tâcherons de retrouver notre quota de pages au plus vite, d'autant que, depuis les origines de cette revue, il s'agit de la rubrique ayant suscité le plus de réactions de la part des lecteurs. Même les *Craignos Monsters* sont enforcés.

Rappel des détails techniques pour utiliser cet index. D'une part les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivi du titre original en caractères gras). En revanche, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent ici leur titre original. En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons éliminé les séries TV excepté dans le cas d'une exploitation commerciale ou le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tacherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais uniquement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie quelconque mais représente la traduction d'un titre étranger peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des Festivals de Cinéma ou à travers diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans *Mad Movies*.

Jean-Pierre PUTTERS

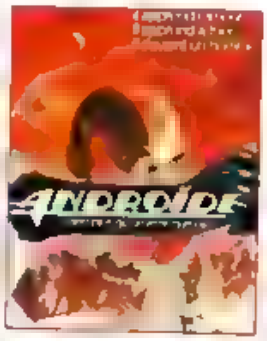
AND THE WALLS CAME TUMBLING DOWN

AND YOU THOUGHT YOUR PARENTS WERE WEIRD

THE ANDROID AFFAIR

Richard Kletter
Cambridge, Etats-Unis

ANDROÏDE



Androïde. Don Opper, le robot et Klaus Kinski, l'humain

de passer de l'état de victime à celui de

ANDY AND THE ALIENATE RANGERS

Andy Colley's Incredible Video Adventures ou *Andy Colley's Incredibly Awesome Adventures*. *1989. Réal. et scén. Deborah*

leur Roger Corman, en commençant avisé que l'on sait recycle à du métrage de ses films antérieurs, notamment **Space Raiders** et **Les Gladiateurs de l'An 2000**, ce qui confère à l'ensemble un côté des plus hétéroclites.

ANG MANIWASANG DAGSOG NI ELIAS PANNI

Titre Continue. Scénar. Titre Continue. Réal. Mel Pasion. Golden Lions Film Productions.

Cette production [illegible] les activités d'une [illegible]

ANG PAGBABALIK NI PEDRO PENDUKO

Réal. Jesus Erbito Chagoyen. Scén. Robert Miller Pond.

[illegible] petite Bionic Boy. Darna [illegible] Woman et Mighty Rock [illegible] à Spiderman. Le public [illegible]

L'ANGE DE LA MORT

1986. Réal. A.M. Franco Walsh. Scénar. David Kehne (from Franco). Musique Gregorio Garcia.

[illegible] de Manuela [illegible] nité certaine à ce produit [illegible] départ il naît d'un pendu [illegible] franco, avec Howard [illegible] Memphis repris plus tard par Ang [illegible] (**Le Manoir de la Terreur**). Ce qui n'empêche pas le premier de commencer à tourner [illegible] sa propre version d'[illegible] intitulée **El Hombre que Mata a Mengele** avec **Kie** [illegible] dit-on, remis [illegible] Allemagne ne [illegible] nazis, célèbre l'idéal [illegible] nature révoltante des [illegible] de la [illegible] [illegible] [illegible]

L'Ange Exterminateur Un ange passe

L'ANGE EXTERMINATEUR

El Angel Exterminador (Mex, 1962, Noir et blanc, 1h35) Réal. Luis Buñuel. Scén. Luis Buñuel, Luis Alcoriza, d'après une pièce de José Bergamín. Images Gabriel Figueroa. Déc. Edmundo Bacaicoa. Int. Silvia Pinal (Lucía Bonet), Augusto Benedico (Raúl Nájera), Enrique Rambal (Julio), Jacqueline Andere (Leticia Maynar), Antonio Bravo (Antonio Conde), Nadia Haro Oliva (Beatriz), Claudio Brook (Eduardo Nóbile), Rosa Elena Durgel (Rosa Muñoz), Ofelia Montesco (Comtesse Maconi), Tito Junco (Sergio Russell), Patricia Morison (Doña Blanca Midón de Yebenes), Antonio Haro Oliva (Antonio Conde), Xavier Loyá (Xavier Nájera), Bertha Moss (Mme Camargo), Lucy Gallardo (Lucía Bonet), Nadia Haro Oliva (Beatriz), Angel Merino (Le pianiste), Rosa Elena Durgel (Rosa Muñoz), Ofelia Montesco (Comtesse Maconi), Tito Junco (Sergio Russell), Patricia Morison (Doña Blanca Midón de Yebenes), Antonio Bravo

ANGELS

V... Réal : Philippe Saville. Pr : Jon Tandeh. Lenny Henry, Eric Allan, Jessica Tandeh, Warren Clarke, James Purefoy. GB

Un peu à la manière du 4e chronicle Cratit de Charles Dickens, trois esprits (Tom Bell, Cathy Tyson et Eric Mallet) se chargent de la conscience de trois mortels à la vie bien compliquée. Dans les moments graves, ils reviennent aux cieux où la photographie tourne alors au noir et blanc.

ANGELS IN THE OUTFIELD

95' Réal : Clarence Br... n Scen... Monty Kingsley, George Wells d'après Richard ... et Paul Douglas. Jennifer Lynn ... Stith, Janet Leigh, Spring Byington, Bruce Bennett, Edmund ... Lawrence Tolt, Richard L... Dan Mac... y, Donna ... Pres. MGM. ... Format : 1.33

Une comédie prenant pour cadre le monde du base ball avec des extraits de matchs réels et interventions de personnalités du moment. Quand cela marche moyennement pour l'équipe des Pirates de Pittsburgh, les cieux interviennent et rétablissent l'équilibre. Les voies du destin restent décidément impénétrables.

ANGELS IN THE OUTFIELD

... Angels ... Equipe des Anges ... 92 Réal : William Asse ... en deux ... Kingsley, ... Wells, d'après ... Paul Douglas, ... Lynn, Janet Leigh, Spring Byington, Bruce Bennett, Edmund ... Lawrence Tolt, Richard ... Dan Mac... y, Donna ... Pres. ... Format : ...

Remake de la comédie de Clarence Brown, l'argument concerne cette fois l'équipe des California Angels, des loosers de première. Là encore, les cieux interviennent en leur faveur via la prière d'un petit garçon orphelin. Evidemment, ... en place de bons sentiments pr... sur ... Jimmy, ... gra... Angels ... tout beau ... coup et Ch... inspirer ... le ... aux mum ... chef de ... Angels) ...

Angels in the Outfield. Danny Glover aux anges

ANGES ET ...

Angeles y Querubines 19... Réal : Rafael ... avec ... Nieves ... ange Humberto Rios, ... and Peluffo, Roberto ... David Silva, ... Pablo Cavallo. Pour Roberto ... Cine ... Prod : ... France Mexique

Apparemment très inspiré par Buñuel, et surtout Jodorowsky dont il fut souvent l'assistant, Rafael Corkidi construit une allégorie sentencieuse en forme de conte avec prologue, fable et épilogue. Tout commence dans le jardin d'Eden à la création d'Adam et Eve puis le récit passe par la tragédie Shakespearienne de *Roméo et Juliette* où le vampirisme vient remplacer l'épée pour se terminer au Paradis. Les mêmes Adam et Eve y implorent alors la clémence de Dieu afin d'épargner aux humains les malheurs qui les frappent. Si les images participent d'un esthétisme élaboré, le monde narrant assez pontifiant énerve un brin par la présence d'une voix off nous livrant par le menu la pensée théologique de l'auteur et ses diverses surréalités.

LES ANGES GARDIENS

90' Réal et scén. Jean Marie Poiré. Int. Gérard Depardieu, Christian Clavier, Roland Giraud, Eve Ridoyer, Josiane Balasko, Maurice Risch, Jean-Pierre Castaldi, Marie-Anne Chazel, Alexandra Vandernoot, Dora Doll, Alain Doutey, Laurent Ruquier. Prod : Alain Terzian. France

Gérard Depardieu, en truand pas trop méchant, et Christian Clavier, en prêtre simplet tentant de nous refaire le coup de la comédie à la Vébret *La Chèvre*, *Les Compères*, *Les Fugitifs*, reformatée à la mode du fantastique pour cous façon *Les Visiteurs*. Le pur est lourd, les quiproquos et les chassés-croisés fréquents, et surtout Christian Clavier semble ses grimaces dans la mesure où nos deux héros se voient chacun marqués à sa culotte par leur propre ange-gardien. Un Clavier ça va déjà ... mais deux c'est vraiment trop !

Les Anges Gardiens. Pour ceux qui aiment frapper sur leur Clavier

ANGOISSE

Angustia 1987 Réal et scén. Bigas Luna. Int. Michael Lerner, Angel Jove, Zelda Rubinstein, Nat Baker, Talia Paul, Clara Pastor, Edmund Lozano, Prod : Pepon Corominas, Spectre Films, Prod. Délégué : Chant Distribution. Espagne. Grand Prix du 6ème Festival du Fantastique de Bruxelles en 1988

Bien avant *Scream* et sa suite/remake Bigas Luna manipulait l'humour à froid (ce Scream ?) et mêlait horreur et ... Cette histoire d'ophtalmologiste ... ant ... ... sous l'emprise ... mère possessive et ... ... avec elle ... ... à bout de ... ... un simple film ... par le public ... un nouveau ... efficace pour ... au niveau. Mais ... prend toute ... dimension quand le premier tiers ... rend lui aussi à une séance du *Monde Perdu* (1925) et commence à voir les spectateurs dans la salle. A partir de là deux narrations ... avancent se superposent, se ... intimident ... se ... et ... calque son comportement sur le premier ... à demeurer ... est trop ... et le public ... une trouble ... ne sait ... dans ... ... à distinguer le réel ... de ... plus ... distances. ... ... à installer ... ... restait jusqu'au bout aussi manipulateur quand l'héroïne sauvée du pétrole, voit l'ophtalmo du premier film, un scalpel à la main, s'approcher de son lit d'hôpital et la ... de nouveau ... comme dit ... leur, c'est le fruit de votre imagination, je n'existe pas ! (MSJPM).

ANGOISSE

Experiment Perilous 1944 Réal : Jacques Tourneur. Scén. Warren Duff. D'après ... de Ann ... Int. ... Boyd, Hedy Lamarr, ... Paul ... Albert ... Lionel ... Prod : ... 84'

Film ... atmosphère magnifique par le ... humide de ... Tourneur ... Hedy ... et par l'ambiguïté de ses personnages dans le droit fil Lewtonien développement ... drame ... profond ... traits ... bien ... à une ... machination. ... heureux des personnages de femme ... la reine **La Féline Vaudou**. La ... nerveux ... fille un ... de la ... dès ... quasse, ... se ... par des ... à une ... crudité ... inouï en ... le ... ... que ... la ... ...

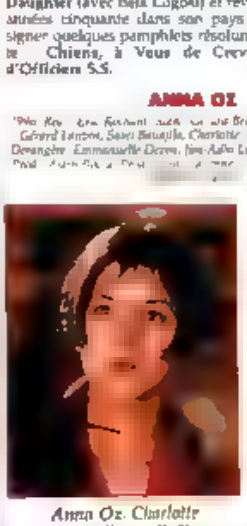
ANNA DER ELISABETH

1943. Réal. Frantz Wisbar. Int. Hansjörg Felmy, Monika Dahm, Wolfgang Preiss

Une histoire de résurrection signée par un réalisateur allemand venu aux Etats-Unis en 1935 pour y mener une carrière souvent dévolue au film d'atmosphère ou d'épouvante : **Stangler of the Swamp**, **Devil Bat's Daughter** (avec Bela Lugosi) et revenu au milieu des années cinquante dans son pays d'origine pour y signer quelques pamphlets résolument anti-militariste : **Chiens, à Vous de Crever** ou **Fabrique d'Officiers S.S.**

ANNA OZ

1980. Réal. Eric Rochant. Scén. Eric Rochant, d'après Gérard Lefort. Int. Charlotte Gainsbourg, Grégory Derangère, Emmanuelle Debever, Jean-Pierre Kalfon, Jean-Michel Fête. Prod. Alain Sarde. 1 h 45. Version originale.



Anna Oz. Charlotte Gainsbourg, d'ici et d'ailleurs....

Anna Oz (Charlotte Gainsbourg) oscille entre rêve et réalité et souffre sûrement d'un [illegible] de la personnalité. Elle subit à Paris ce qu'une autre elle-même provoque à Venise et du coup elle ne comprend rien et le pauvre spectateur pas davantage. De temps en temps, celle de Paris se retrouve à Venise et cela ne fait qu'embrouiller un synopsis qui n'en demandait pas tant. Ces hermétismes esthétisants se peuvent quand même de fameuses scènes (la séance d'hypnose chez le psychiatre), mais noyées dans un pathos onirique dont nul ne possède apparemment le mode d'emploi. *M1O4P91*

ANNA TO THE INFINITE POWER

1982. Réal. et scén. Robert Warren, d'après le livre de Mildred Ames. Int. Jack Gilford, Mark Patton, Martha Byrne. Chez Mom. Durée : 1 h 34. Sous-titré. Inédit.

Une jeune fille dotée de pouvoirs paranormaux découvre l'existence de plusieurs répliques parfaites d'elle-même. Il s'agit du résultat d'un essai scientifique de clonage qui intéresse aussi quelques espions attachés à ses mœurs. Sous des dehors de comédie familiale, le récit pose le vrai problème du double contre le clame à un moment l'héroïne : *«Je ne suis pas un être humain, je suis une expérience»*.

ANNABELLE LEE

1914. Réal. Harold Daniels. Scén. d'après Edgar Allan Poe. Int. Margaret O'Brien. Prod. General Film Corp. USA

Le scénario s'inspire du poème *Annabel Lee*, d'Edgar Poe, déjà adapté au début du siècle dans une production de l'Américain Robert Spring et, en 1914, par le Britannique D. W. Griffith avec **The Avenging Conscience** également inspiré du *Cœur Révélateur*. Annabel représente pour le poète la femme aimée inaccessible toujours assimilée à l'image de la mort, comme Edgar Poe l'avouait lui même dans ce cri : *«Je n'ai pu aimer que là où la mort m'était son souffle à celui de la tendre»*.

L'ANNEE DERNIERE A MARIENBAD

1961. Réal. Alain Resnais. Scén. Alain Robbe-Grillet. Int. Delphine Seyrig, Giorgio Albertazzi, Sacha Pitoëff, Françoise Bertin, Luce Garcia-Ville, Pierre Barbaud, Wilhelm Bendow, Héléna Kornel, Jean Lanier. Prod. Terra Film, Cineriz, Precitel. 1 h 32. Version originale.

«Je refuse d'un film dont on ne connaît jamais laquelle est la première bobine» avouait Alain Resnais quand on lui reprochait l'hermétisme élucubrant de **L'Année Dernière à Marienbad**. Et, de fait, l'œuvre rebelle en question toute la dramaturgie cinématographique, renonce à la chronologie ordinaire et brise tout concept d'espace-temps. **Marienbad** représente au cinéma ce que *Les Gommes* d'Alain Robbe-Grillet apporte à la littérature, et ce n'est pas un hasard si le chef de file du «Nouveau Roman» se retrouve ici scénariste et auteur des dialogues.

Hors du temps, hors d'un espace précis, les personnages ne possèdent pas davantage de noms. X a rencontré A (Delphine Seyrig, éthérée à souhait) l'année précédente dans cet hôtel de luxe et il revient la chercher car elle a fait promis de s'enfuir avec lui, malgré la jalousie de M. (son mari ? son amant ? son maître ? le supérieur de Sand ?...). Mais A ne se souvient pas, ne reconnaît pas X qui ne comprend pas lui non plus et raconte sans fin ses détails de leur aventure «l'année dernière à Marienbad».

THE ANNIHILATOR

Vid. Annihilator. 1986. Réal. Michael Chapman. Scén. Kenneth Taylor, Bruce A. Taylor. Int. Mark Lindsay Chapman, Susan Nadeby, Catherine Mary Stewart, Geoffrey [illegible], Brent Jones. Prod. Universal Television. [illegible]

Avec un soupçon de V une touche de **L'Invasion Vient de Mars** et une lumre de **Terminator** (attention aux courts-circuits !), les scénaristes de ce téléfilm livrent une histoire où il ne se passe à peu près rien. Un reporter nouvelle sa fiancée revenue d'un voyage à Hawaï, mais ne la reconnaît plus. Pas à cause du bronzage non, mais son comportement diffère et ses yeux clignotent du rouge quand elle s'énerve. Après l'avoir battue au point de découvrir sa carcasse métallique, il la détruit puis se coiffe à l'amie de celle-ci, robot elle aussi, puis à un savant, encore robot puis... etc. Heureusement le film bouge bien et la bariolage vaille. Quand la jeune femme au bras arraché, s'en sort pour fabriquer son copain, et quand Geoffrey Lewis, en savant cyberne [illegible] le [illegible] maître le pilote d'une série jamais développée. Le spectateur est donc prié d'apporter son épilogue avec lui.

L'Antéchrist. Carla Gravina possédée

EL ANO DE LA PESTE

1978. Réal. Felipe Cazals. Scén. Gabriel Garcia Marquez, d'après son [illegible]. Int. Odile Pacheco, Rebeca Silva. Prod. Conacine. Eva Mexique.

Daniel de Foe n'est pas l'auteur du seul *Robinson Crusoé*, témoin son *Journal de l'Année de la Peste* dont s'inspire le scénariste en le transcrivant à Mexico et dans un futur supposé proche. Le film décrit la foudroyante montée du fléau, les tentatives du gouvernement pour étouffer [illegible] les [illegible] [illegible] [illegible]

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

IMPACT

Bon de Commande

Pour commander les numéros que vous désirez, découpez ce bon de commande (ou recopiez-le), remplissez-le, cochez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Massart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire est vendu 25 francs, sauf les numéros 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 29, 30, 31, 32, 33, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76 de MAD MOVIES et 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 29, 30, 31, 32, 33, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76 de IMPACT qui sont épuisés, ainsi que *Impact* n° 10 et 28. Les deux premiers numéros de MAD MOVIES sont offerts gratuitement à partir d'un achat de deux numéros au moins. Je paie 35 francs. Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous ne pouvons accepter de commande inférieure à 100 francs.

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

_____

Je désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 27 29 30 32 33 34 36 37 38
39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52
53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65
66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78
79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91
92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104
105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12
13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40
41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53
54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66
67 68 69 70 71 72 73 74 75 76

☐ J'AI CRAIGNOS MONSTERS
☐ J'AI CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR
☐ J'AI CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

MAD'GAZINE

DISQUES

COLLECTION RYKO

Harmonia Mundi

Ryko continue de sortir ses titres *MGM, United Artists* plus vite que son ombre. Tout d'abord, et en fanfare s'il vous plaît, l'intégrale remasterisée des **Sept Mercenaires**. C'est, tout bêtement, la première fois que sort le score original d'Elmer Bernstein. Trente longues années pour voir enfin arriver sur disque la partition de western la plus célèbre de l'histoire, ça s'appelle s'armer de patience. Dans la catégorie chef-d'œuvre, on prendra soin aussi de décortiquer les 46 minutes survitaminées de **Taras Bulba**, l'une des dernières partitions du gigantissime Franz Waxman qui, à la fin de sa vie, décrocha sa douzième nomination aux Oscars pour ce score sublime qui revisite Katchaturian dans un déploiement de faste typiquement hollywoodien. Au passage, n'oubliez pas de mettre à la poubelle votre pirate des **Désaxés** d'Alex North, car l'original qui sort est complet, nettoyé, sans craquellements parasites. La moindre des choses pour profiter des variations mystérieuses et crépusculaires du père spirituel de Jerry Goldsmith. Le coffret 3 CD de **La Plus Grande Histoire Jamais Contée** est un bel objet d'une écoute relativement peu aisée. Les liturgies symphoniques d'Alfred Newman pourraient sembler un tantinet austères pour qui est habitué au style musclé de ce compositeur de haute tradition (la fanfare de la *20th Century Fox* vous connaissez ?). Certains y préféreront sans doute les glissades jazzy et swingantes d'Henry Mancini pour le film **Quand La Panthère Rose s'Emmêle**. Il en faut pour tous les goûts, et *Ryko* est bien parti pour les satisfaire.

VARÈSE

EMI

L'indispensable catalogue *Varèse* vient d'être récupéré par EMI France. Très à propos, les premiers titres à sortir s'appellent tous Halloween. On y trouvera les scores des différents films, composés par Carpenter ou Alan Howarth. Pour les plus pressés, la compilation regroupant les titres de la série Halloween figurera par **A Portrait of Terror**, titre opaque sous lequel se cache la partition que John Ottman a composée pour **Halloween 20 ans après**, et qui a subi quelques modifications dans le film final, justifiant le non-emploi du titre. On espère pour autant qu'*EMI* n'oubliera pas de mettre à disposition la collection des *Film Classics* de Varèse pour laquelle John Debney vient de re-enregistrer **Le 7ème Voyage de Sinbad** de l'illustre Bernard Herrmann, ainsi que la série des *Fox Classics*, dans laquelle on pouvait récemment trouver l'inédit de **Bataille de Midway** de John Williams. Patience est le maître-mot.

THE OMEN
THE ESSENTIAL JERRY GOLDSMITH FILM MUSIC COLLECTION

Silva Screen (FNAC Import Service)

On n'allait pas l'oublier, rassurez-vous. Surtout maintenant que *Silva* sort ce double CD de ré-enregistrements du Maître des Maîtres. L'intérêt d'un tel disque est surtout de pouvoir mettre la main sur des titres rares ou introuvables (**Under Fire, Baby, La Grande Attaque du Train d'Or, L'Inévitable Catastrophe, L'Age de Cristal, Ces Garçons qui Venaient du Brésil**, etc.). Mais, autant vous prévenir, les rhumatismes de l'orchestre du City of Prague ne rendent pas toujours justice à la complexité des partitions de Goldsmith. Pour ceux qui connaissent peu ou pas, ça reste un bon moyen de choper le virus une bonne fois pour toutes.

Rafik DJOUMI

SANG D'ENCRE

ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

Jean-Pierre Putters

Vents d'Ouest

Ce qui est bien avec les Craignos Monsters, c'est qu'ils se renouvellent pour notre plus grand bonheur ! Mais ce troisième volume, qui fait suite intelligemment aux deux premiers, Jean-Pierre Putters (le plus célèbre des J.P.P. depuis la retraite de l'auteur) nous apprend tout et bien plus encore sur des grands thèmes du fantastique, comme les Singes Géants, les Zombies, les Momies, les Monstres Marins, les Cowboys, les Lutteurs Masqués Mexicains, en encore plus craignos, les frères Dentrassis ! J'apprends à l'instant que ce dernier chapitre, n'ayant pas été écrit, n'a pu trouver place dans l'ouvrage. Dommage. Avec ce concept davantage encyclopédique, chaque chapitre voit son lot de chefs-d'œuvre du genre (quelques-uns) analysés au même titre que les films totalement craignos (on ne compte plus). L'iconographie (680 documents !) privilégiant en général la photo ou l'affiche qui déchire, grave un département dans notre cervelle en studio. Avec plus de 300 pages, le petit monstre aux Lutteurs Masqués Mexicains est assez formidable, et on sent qu'il a fallu beaucoup de courage à l'auteur pour se lancer dans l'étude d'un genre où les navets en cellulos tiennent du calvaire dès que le scripte avait égaré le scénario (ce qui était malheureusement fréquent). A noter encore que ce volume, pour la première fois, n'a pas été en partie prépublié dans *Mad Movies*, rendant les 216 images en couleurs à la fois belles comme toujours, mais surtout INEDITES. Enfin, les trois volumes font à peut-être commencer à former une bible du Fantastique, l'artisanalisme du résultat apparent cachant même un très sérieux travail de recherche et d'analyse du genre, autour par auteur (les trois) et illustré par Thierry Démé et Jérôme Manesse. Pour revenir encore dans l'auto-promotion, on ne vous indiquera pas la page de ce numéro où vous pouvez le commander (Exil, 29 je crois... Comment ça, pour le dire ?! J.P.P.). Un peu craignos comme lien, non ?

Vincent GUIGNEBERT

FANZINES

ASSAULT

Les parents d'[illegible] poste [illegible]. Il reste [illegible] continue à [illegible] dans le festival européen [illegible] Etranger Festival, [illegible] Deauville, Amiens, [illegible] nous [illegible] des [illegible] Elle [illegible] Nanar Cinéma [illegible] Apted [illegible] journal apporte des [illegible] précises sur [illegible] pas [illegible] que [illegible] films [illegible] pour [illegible] nous [illegible] 4 pages A4, [illegible] Pinot, 26 rue des [illegible].

PHANTOM

Si quelqu'un vous demande à quoi sert la rancune, mettez-lui sous les yeux le Phantom. Des entretiens avec Jean Rollin, Jean-Marie Poiré, Jean-Pierre Mocky, Bertrand Tavernier, Lino Ventura, Roger Vadim, Jean-Pierre Léaud, Jean-Luc Godard, Alain Delon, Jean-Paul Belmondo, Claude Lelouch, Jean-Pierre Melville, Jean-Pierre Marielle, Jean-Pierre Cassel, Jean-Pierre Kalfon, Jean-Pierre Aumont, Jean-Pierre Léaud, Jean-Pierre Mocky

DANS MON DEDANS

Sandra Vo-Anh

Sortilège

Qui a osé dire que les femmes n'avaient pas d'imagination ?... Certainement pas les adeptes de littérature horrifiante et gluante, qui auront eu le courage de dévorer jusqu'à la dernière page «Dans mon dedans».

[illegible] dans un groupe plutôt tranquille, et n'ayant qu'à répondre aux avances sexuellement pressantes de sa patronne, Preston Hayes semble être un homme sans histoire. Pourtant, confronté à une femme de vampirisme naissante, il a besoin de sang... De sang de femme, qu'il s'évertuera à rechercher au travers de ses nuits, métamorphosé en psycho-tueur...

En dépit d'un titre peu significatif, Sandra Vo-Anh met en scène, dans son roman d'une cruauté particulière, le quotidien fantasmatique d'un déroutant assassin. Tout à leur psycho-killer, voyeur, fétichiste, pervers et malsain, Preston Hayes met tout en œuvre pour assouvir ses pulsions qui trouvent leur aboutissement dans la torture physique des femmes rencontrées ou dans l'auto-mutilation. Pourtant, on lui trouvera presque des excuses d'être ainsi, se cherchant auprès des femmes que le dialogue, la communication et le véritable amour. Au travers de son livre, l'auteur fait de son personnage la victime d'une existence solitaire et misérable, un être qui est passé à côté de sa vie par une absence de référence et de guide.

En ne lésinant pas sur la violence des mots, sans pour autant être choquante, Sandra Vo-Anh peut se flatter d'arriver au moins à l'épaule des grands auteurs de «serial-killers».

Sophie MOSSION

entretien SANDRA VO-ANH

Après «Dégénérescence», écrit sous un pseudonyme, Sandra Vo-Anh signe de sa véritable identité son deuxième roman, «Dans mon dedans», étonnante et éprouvante description d'un homme ravagé par le mal. Loin des banalités de genre, un talent s'impose comme une évidence au cœur de la littérature fantastique française.

«Dans mon dedans» est votre deuxième roman, relativement éloigné de votre premier. Quel a été le point de départ de cette histoire ?

Personnellement, je ne pense pas que je me sois éloignée de «Dégénérescence», même si je voulais obtenir l'effet inverse en partant du personnage de la victime enlevée et torturée. Je voulais me mettre dans la peau d'un bourreau et décrire le processus mental de cet homme, Preston Hayes, la façon qu'il a de vivre avec lui-même et son rapport aux autres. Je n'avais pas le désir de me coller à un genre particulier et c'est pour cela qu'on retrouve dans mon livre de nombreuses références, comme celles au vampirisme ou aux serial-killers. En fait, l'intrigue s'est révélée au fur et à mesure que je suivais le cheminement de mon personnage.

La cruauté des scènes, la perversion du personnage ne sont pas sans nous rappeler «American Psycho» de Brett Easton Ellis. Ce livre a-t-il été pour vous une source d'inspiration ?

J'aime beaucoup «American Psycho», mais je ne m'en suis pas inspirée. Je suis radicalement à l'opposé du fond propre de ce roman, qui est cynique et politique. Dans «American Psycho», les paragraphes d'horreur tendent vers la provocation, ce je n'ai pas le sentiment d'avoir voulu provoquer. Chez moi, c'était plus une envie de lucidité, d'aller tout au bout de la violence pour exprimer quelque chose qui a trait à la violence physique et mentale. Il est vrai que la perversion des crimes est assez puissante, mais à l'inverse de Brett Easton Ellis, je me suis fixée des limites en évitant de décrire un dégoûtement scientifique et voyeuriste de la douleur pour n'en conserver qu'un sens symbolique. Par exemple, je n'avais pas envie de décrire dans les moindres détails un viol. Preston Hayes ne peut pas violer avec son sexe. Il aurait pu le faire avec un objet, mais je ne voulais pas. Dans mon livre, il existe un véritable rapport direct, psychologique, mental et visuel avec l'agresseur et ses victimes, et c'est parce qu'elle éteignait toujours un symbole que je me suis permise de décrire cette violence.

Comment une femme peut-elle imaginer un univers aussi fantasmatique et cruel ?

«Dans mon dedans» est un roman d'épouvante et de terreur, dans lequel j'avais l'impression d'avoir la possibilité d'explorer quelque chose de personnel, d'extérieur aux quêtes et aux doutes où les manuels, les croisements avec les règles du genre qui sont la cruauté, la violence, le gore et du sang. Ceci étant, toutes les femmes n'ont pas ce genre de fantasmes, qui demeurent de nature très masculine. Pour moi, c'était lié à la volonté de vouloir décrire une douleur et j'avais l'impression que le message ne pouvait passer que par une extrême violence. Toutefois, je pense qu'une femme peut facilement imaginer des choses comme celles décrites dans mon livre, ayant l'habitude du sang chaque mois, et une conscience particulière de son corps et des déchirements qui s'y passent à l'intérieur.

Cela ne vous a pas posé de problème, en tant que femme, de traiter aussi mal la gent féminine ?

Cela m'aurait posé des problèmes si elles avaient été torturées sans qu'on entende leurs voix à elles. D'un autre côté, je trouve que la perversité qu'exprime Preston Hayes envers la souveraine est proportionnelle au dégoût qu'elle a d'elle-même. Tant que l'équilibre est conservé, ça va et d'ailleurs il est facile de constater que les victimes du roman ont, dans une moindre mesure, vécu les mêmes traumatismes que le bourreau. Maintenant, je ne sais pas si je dirais m'en vouloir d'avoir écrit des choses aussi violentes envers les femmes. Je n'ai pas eu l'impression de les avoir desservies. Ni plus ni moins que ce que nous avons l'habitude de voir au cinéma, où elles apprécient comme le faire-valoir de l'homme.

Dans une précédente interview, vous avez dit que l'horreur n'est pas dans les événements mais dans le personnage. Comment crée-t-on un personnage aussi malsain, pervers et détraqué ?

Ici, nous sommes dans le domaine de la fiction pure, mais je suis convaincue qu'il existe des hommes beaucoup plus cruels que Preston Hayes. Il n'est pas foncièrement mauvais et met tout en œuvre pour nourrir ses pulsions de manière à ce qu'elles soient magnifiquement assouvies. Ce qu'il y a de positif dans ses pulsions, c'est la volonté qu'il a de vouloir créer une vraie relation avec ses femmes. Son intention de les «vampiriser» alors que lui-même n'est pas certain de son état correspond bien à la projection qu'il se fait de la femme : qu'elle soit éternelle et immortelle entre ses bras. Je suis bien d'accord qu'il apparaît dramatique et pathétique, mais il veut concrètement vivre une histoire formidable. A contrario, je ne pense pas qu'il soit pervers. Malsain peut-être, mais il est surtout malade, une maladie psychique très grave qui n'est pas tant de l'ordre de la perversité. Ce qui est pire, c'est l'erreur de perception de la vie, de ce qu'on est et de ce que sont les autres. Un pédophile, c'est exactement ça et c'est bien pire.

Dans quel but expliquer les réminiscences de son passé dans l'avant-dernier chapitre ? N'est-ce pas un moyen d'excuser ses actes ?

Ce n'est apparu comme une évidence au fur et à mesure que j'écrivais. Preston Hayes est envahi, submergé, habité par le mal, et dans cette scène, l'infirmière lui offre la résurgence du souvenir, un peu comme le permettrait le processus de l'analyse. Cet épisode apparaît plus comme une explication, une raison, qu'une justification car j'ai l'impression qu'on le pardonne bien avant, en le suivant dans son quotidien, complètement banal et enfantin.

La quête du «trophée» et l'auto-mutilation ne sont-ils pas des formes de glorification personnelle ?

Les bouts de corps qu'il peut garder sont des trophées, et un même temps des témoins de sa vie au même titre que les cicatrices sur son corps. L'automutilation est chez lui une façon de faire sortir le poison. Ce sont des moments de purification, de grande clairvoyance, où il est vraiment conscient du monstre qu'il est. Pour lui, c'est un acte apaisant qu'il subisse partiellement, à l'inverse des tortures sur ses victimes. Il n'a pas eu ces femmes, alors garder un morceau de peau, c'est sa façon d'entretenir leur souvenir, de ne jamais mettre fin. Il n'était pas question que tout le monde adhère à ce personnage. Il n'y a pas de véritable raison pour qu'on l'aime, à part le fait qu'il souffre.

Propos recueillis par Sophie MOSSION

RAYON

En attendant L'EXORCISTE, savourez la REDEMPTION !

Quelques jours avant le bouclage, on espérait encore pouvoir vous parler en détail de cette fameuse édition spéciale de *L'Exorciste*, truffant les mythiques scènes coupées au montage à la suite d'un désaccord profond entre William Friedkin et l'auteur du roman et du scénario, William P. Blatty. Pour l'instant, seul un laserdisc NTSC a vu le jour, pour le 25ème anniversaire du film. Celui-ci est pour le moins décevant et certainement inférieur au DVD, qui devrait finalement sortir en décembre, puisqu'il n'inclut qu'une version abrégée et incohérente d'un long making-of de 45mn réalisé pour la BBC, ainsi qu'un commentaire audio du réalisateur, inaudible suite à un mauvais mixage. Une nouvelle édition devrait bientôt remplacer celle-ci, candidate comme défectueuse. Pour la qualité du transfert et le montage audio en Dolby Digital 5.1, on vous en reparlera en détail dès que le DVD daignera se matérialiser.

En attendant, penchons-nous sur le cas d'un éditeur outrageux, agressif et belliqueux, qui sert la cause du cinéma fantastique européen comme nul autre depuis quelques années, tout d'abord sur le territoire anglais avec une collection impressionnante d'environ 70 VHS représentant tous les grands noms du genre, de Bava à Rollin en passant par Franco. *Redemption*, qui a servi la cause avec brio malgré les foudres de la censure anglaise, s'appelle dorénavant *Salvation* et sort, avec l'aide de plus gros éditeurs américains (comme *Image Entertainment*), environ deux titres par mois, choisis parmi les films les plus rares du genre. Chacun d'entre eux est disponible en VHS, en DVD et pour l'instant encore en LD, mais les vertus médiatrices devraient pousser les éditeurs à se passer de ce dernier support. On peut ainsi découvrir ou redécouvrir des incunables du genre dans des copies d'une qualité d'image inconcevable jusqu'alors. Chaque copie est tirée d'un inter-négatif 35 mm entièrement corrigé et nettoyé avec du matériel. La bande son est elle aussi restaurée du mieux possible, mais le mono nasillard et saturé d'origine ne permet bien entendu pas d'atteindre la clarté d'un mixage moderne. Le résultat reste cependant inespéré en regard de la rareté des titres proposés.

Parmi les titres déjà disponibles, on retrouve un semi-giallo policier d'Enzo Castellari, **Cold Eyes of Fear** (*Gli Occhi Freddi della Paura*), un inédit de 1971 présenté en format inespéré qui, malgré quelques scènes typiques du genre satisfaisant toujours l'amateur éclairé (exemple : l'arme blanche utilisée comme substitut sexuel), ne décolle jamais vraiment malgré une magnifique partition de l'incontournable Ennio Morricone et une apparition bien entendu déshabillée de la sculpturale Karin Schubert. Il y a aussi le très sympathique et atypique **Devil's Nightmare** (**Au Service du Diable**/**La Nuit des Diables**), un petit film gothique bénéficiant en France d'une certaine réputation surtout pour son casting intimidant qui compte une des reines du genre, Erika Blanc, dans le rôle de la succube sexy, et le cadavérique Daniel Emilfork. Une coproduction italo-belge qui aurait été en partie réalisée par André Hunebelle. Cette édition comprend par ailleurs une longue scène de saphisme absente de la plupart des copies existantes. Un seul regret cependant : l'absence d'une version française malgré la présence de nombreux acteurs francophones. A défaut, vous avez le choix entre une version anglaise et une italienne, aussi plaisamment doublées l'une que l'autre.

Un film de nonnes comme l'éditeur semble les affectionner (le catalogue *Redemption* en comptait déjà cinq) est représenté par le troisième titre de la collection : **Sinful Nuns of Saint Valentine** (*Le Sanguinarie di Santa Valentina*), réalisé par un spécialiste honorable du genre, Renato Polselli.

On vous a parlé le mois dernier, un peu pour la fin (mais n'est-ce pas souvent même chose lorsqu'il s'agit du cinéma d'exploitation des années 70), du film inédit et [illegible] un Femme (pour [illegible] saint inédits ou invisibles) oeuvrant dans le genre et utilisant un peu à la manière de Franco, [illegible] l'absurde Renato Polselli et son **The Reincarnation of Isabel** (**Riti, Magie Nere e Segrete Orge nel Trecento...**), un inédit présenté dans son format d'origine et en version italienne sous-titrée en anglais. Polselli sous-titre sans aucun doute son oeuvre la plus démentielle, la plus hitchcockienne, la plus psychédélique, la plus incompréhensible et sûrement la plus [illegible] des films [illegible] nues filles égarées et dénudées poursuivies par un vampire. Polselli accumule durant 1 h 30 une suite interminable de scènes de [illegible] sataniques, d'étals saphiques et autres [illegible] rapidement éclairés de vert ou de rouge, grâce auxquels [illegible] fructent des dialogues répétitifs et propres [illegible] Tout particulièrement l'[illegible] Hargitay, [illegible] et déjà remaqué dans [illegible] qui porte bien sur les nerfs.

[illegible]

Godzilla (DVD zone 1, Tri-X, Dolby Digital 5.1, en version originale non sous-titrée). Version américaine peu réjouissante, suite à l'improbable entente entre Le Monde Perdu et Independence Day, qui bénéficie bien entendu d'un transfert impeccable. Avec quelques suppléments comme les deux excellents making-of vidéo, un court making-of et une galerie de photos. Également disponible en LD.

Henry Portrait of a Serial Killer 2 (DVD zone 1, Tri-X, Dolby Digital 5.1, en version originale non sous-titrée). Le premier n'avait pas besoin d'une suite. Mais la suite est réussie. A découvrir, donc.

[illegible] Book (DVD zone 1, Tri-X, Dolby Digital 5.1, en version originale non sous-titrée). L'excellent film de Peter Weir [illegible] dans une copie fabuleuse [illegible]

LASER

de son film et le réduisant de quelques minutes, à l'instar de William Lustig avec **Maniac** et d'Alfred Sole avec **Communion**, qui avaient eux aussi remanié le montage de leur film pour corriger certaines erreurs de montage et de rythme. Également disponible en LD.

- **Young Frankenstein** (DVD zone 1, Special Edition, en version originale ou version française). Le meilleur film de Mel Brooks disponible en DVD dans une édition spéciale comprenant de nombreuses scènes coupées au montage, et augmentée, une fois n'est pas coutume, d'une version française digne de ce nom, c'est-à-dire aussi drôle que l'originale.

À PARAÎTRE EN NOVEMBRE/DÉCEMBRE

10/11 : **Démons 1 (Demoni)**. LD NTSC - LTBX - Dolby Digital 5.1 - version anglaise.
Démons 2 (Demoni 2). LD NTSC - LTBX - Dolby Digital 5.1 - version anglaise.
Psychic Killer. LD NTSC - LTBX - *mono* - version originale.
Ténèbres (Tenebrae). LD NTSC - LTBX - Dolby Digital 5.1 - version anglaise.

17/11 : **Fantôme contre Fantôme (The Frighteners)**. LD NTSC - LTBX - Dolby Digital 5.1 - Special Edition - version originale. Une sortie en DVD n'est pour l'instant pas possible techniquement puisque cette version compond 12 mn supplémentaires réintégrées au film et un making-of d'une durée incroyable de 4 heures.

24/11 : **Le Jour des Morts-Vivants (Day of the Dead)**. LD NTSC et DVD zone 1 - LTBX - *mono* - version originale.
Les Vierges de Satan (Devil Rides out) - LD NTSC, LTBX, Dolby Digital 5.1, version originale.
Evil Dead. LD NTSC - LTBX - version originale. Tout d'abord une version simple en attendant l'édition spéciale en décembre et une sortie en DVD incluant les suppléments en janvier 1999.

Vampyros Lesbos. DVD zone 1 - LTBX - Mono - version allemande sous-titrée en anglais.
Frankenstein Créa la Femme (Frankenstein Created Women). LD LTBX - LTBX - mono - version originale.

1/12 : **Du Sang pour Dracula (Blood for Dracula) / Chair pour Frankenstein (Flesh for Frankenstein)**. DVD zone 1 - LTBX - mono - version anglaise. Les deux chefs-d'œuvre de Margheriti, Morrissey et Warhol.
L'Insatiable Samantha (Bloodsuckers Leads the Dead). DVD zone 1 - LTBX - mono - version anglaise.

8/12 : **Au-delà du Réel (Altered States)**. DVD zone 1 - LTBX - Dolby Digital 5.1 - version originale sous-titrée anglais et version française.
Scream. DVD zone 1 - LTBX - Dolby Digital 5.1 - Special Edition - version originale. Un pressage qui inclut un making-of et des scènes coupées au montage, bien que le film soit toujours présenté dans sa version expurgée de quelques secondes gore, contrairement au LD.
Small Soldiers. DVD zone 1 - LTBX - Dolby Digital 5.1 - Special Edition - versions originale et française.
L'Exorciste (The Exorcist). DVD zone 1 - LTBX - Dolby Digital 5.1 - Special Edition - versions originale et française.
La série de **La Planète des Singes**. LD NTSC - LTBX. De nouvelles éditions, remasterisées, le premier film bénéficiant d'un mixage en Dolby Digital 5.1.

15/12 : **Los Angeles 2013 (Escape from L.A.)**. DVD zone 1 - LTBX - Dolby Digital 5.1 - versions originale et française.
Le Vaisseau de l'Au-delà (Event Horizon). DVD zone 1 - LTBX - Dolby Digital 5.1 - versions originale et française.
Blade. DVD zone 1 - LTBX, Dolby Digital 5.1 - Special Edition version originale.

Bruno TERRIER
(remerciements à la librairie Album)

Baptiste Duval, Le Havre

Six ans déjà que *Mad* est ma bible et à chaque fois que la date attendue approche, quel bonheur de me procurer le dernier numéro. Ceci dit, je ne vous écris pas pour vous flatter, mais pour réagir aux propos de Mr. Dawson dans le précédent numéro : «*Les suites sont des machines à fric inutiles. Surtout pas de suite au chef-d'œuvre de Cameron*». Premièrement, **Titanic** est une machine à fric inutile, par conséquent, une séquelle, même bâclée et vouée au naufrage, ne gâcherait rien. De plus, **Titanic** étant un pur produit commercial hollywoodien (il n'y a qu'à voir la promo, le casting, la K7, la BO, la maquette, les produits dérivés...), il était normal que ce film entre dans le système des suites à fric.
Deuxièmement, non, les suites ne sont pas des machines à fric inutiles, non, elles ne tuent pas l'émotion cinématographique, non, elles ne constituent pas un manque de respect du spectateur. **Le Parrain** se suffirait-il à lui-même ? **Le II** et **le III** ne sont-ils pas, eux aussi, des chefs-d'œuvre ? **La Fiancée de Frankenstein** n'est-il pas aussi bon et jouissif que son prédécesseur, si ce n'est meilleur (*dis donc, toi, tu n'aurais pas vu* **Scream 2**, *par hasard ?*) ? **Fire Walk with Me** marque pourtant bien l'apothéose stylistique, esthétique et scénaristique de *Twin Peaks* après une série télé. *The Kingdom II*, quant à lui, ne devrait pas décevoir les inconditionnels de la version Trierienne d'*Urgences*.
D'autre part, je profite de cette lettre pour déplorer le fait que des gens comme Lisa Stevens s'acharnent sur les trop rares films intelligents diffusés en salles. En effet si **Dark City** *ne renferme aucune problématique* il n'en est pas moins le fruit d'une recherche esthétique et d'une réflexion sur le Monde qui nous entoure. Bref, tapez plutôt sur **Titanic**, **Godzilla**, **ID4**, **Armageddon** et autre **Jurassic Park** qui ne reflètent rien et n'apportent rien à personne si ce n'est du fric aux producteurs. Amis cérébrés, ralliez-vous à ma cause : Boycottez Emmerich et Cameron !
Sinon, votre travail est fantastique dans tous les sens du terme, ne changez rien, même si je rêve toujours de retrouver *Tanton Mad Vs. the Flying Jaquette*, *Ze Mad Rubrik* et les *Craignos Monsters*. Merci pour tout.

Je ne ferais bien un peu l'avocat du diable pour prétendre que les exemples cités apparaissent quand même quelque chose au spectateur. Un certain plaisir immédiat basé sur le bruit, l'image, les effets spéciaux, la récréativité instinctuelle. Hélas, sitôt franchie la porte du cinéma, il n'en reste rien et surtout pas l'envie de lire un texte sur le sujet. C'est ainsi que l'on mesure le vide narratif de tels films et la manipulation cérébrale qu'ils provoquent. Comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, tout dépend de ce que le public vient chercher au cinéma dans la mesure où chaque spectateur n'en attend pas le même plaisir. Quant aux rumeurs sur un éventuel **Titanic 2**, *elles semblent fausses. Malgré l'imagination des scénaristes, ça paraîtrait difficile ! J.P.P.*

Le tueur de Scream, Biochwilur

Vous m'avez peut-être vu dans des films comme **Scream** ou **Scream 2**. En juillet/août, les parents partent avec leurs enfants et les baby-sitters à massacrer se font rares.
Cela dit, ce n'est pas parce que je tue les gens et qu'on vient voir mes méfaits au cinéma que j'attrape la grosse tête. Je vis comme n'importe qui. Les chèches ci-joints vous le prouveront. Comme la plupart des gens je cuisine, je bronze, je zappe et je lis mon Mad sur les chiottes. La vie est belle, mais tout le monde s'enfuit en courant et en hurlant quand je me balade en ville.

C'est vrai que c'est bon de lire Mad *aux chiottes, et d'ailleurs j'écris souvent mes textes à cet endroit-là car il n'y a pas le téléphone, mais, quand même, pense aussi aux malheureux qui attendent dehors. J.P.P.*

Rémy Yerma, Toulouse

Voici, à destination exclusive des lecteurs de *Mad Movies*, l'intégralité du scénario original de **Godzilla** :
Réveillé par des expériences nucléaires françaises sauvagement perpétrées avant dix heures du matin, Godzilla, en colère, décide d'aller pétiner New York (Godzilla est nul en géographie) et d'y organiser un gang-bang avec ses copines bernards-l'hermites (*Thierry Ehrmitte dans la version portugaise, je le rajoute...*). Après le viol d'un vieux japonais (coupé malheureusement au montage) qui mourra d'épuisement en murmurant à l'oreille d'un Jean Rémo rêveur «*quinze, quinze*», seul spasme bon *compte* en VF, Godzilla tente de sodomiser un pêcheur américain. Mais comme il a oublié la vaseline celui-ci est plutôt réticent et prend carrément la fuite lorsque l'érection de Godzi déclenche un raz-de-marée (autre scène coupée au montage). Frustré, la divine création de la *Toho* se met à parcourir la Grosse Pomme à la recherche de Lolo Ferrari (*d'après l'interprétation psychanalytique qu'en faisait Gérard Miller dans un récent* La Chance aux Chansons, *il cherchait en fait Loulou Ferrigno, mais bon, on ne pas chipoter les détails, non plus...*). Leur union sacrée donnera naissance à d'affreux petits varans partouzeurs de droite. À Manhattan c'est la panique : effrayés par la taille des testicules de Godzilla, les New-yorkais courent se mettre à l'abri des mauvais instincts du monstre (rappelons qu'à ce moment du film le corps de Lolo Ferrari vient d'être découvert, tout dégondé et incrusté dans un matelas sous les assauts furibards de Godzi). À noter : dans la version officielle, tous les gros plans des couilles de Godzilla ont été coupés, ce qui rend inexplicables les scènes de panique (*remarque, là, je comprends le monteur : elles étaient tellement écartées que lors du passage pan & scanné sur TF1, les téléspectateurs risquaient de ne plus rien voir du tout !*). Notons que, dans une autre scène à l'humour très british, Godzi stoppait les hélicoptères de l'armée (qui le recherchait pour comparer ses spermatozoïdes avec ceux de la robe de Monica Lewinski) grâce à une rafale de pets d'une demi-heure non-stop (*en dolby stéréo prologic ça devait être d'une beauté ! Sans parler de la version Odovanna...*). D'après les exécutifs de la Tri-Star, le film provoquait des partouzes à chaque projection tellement il était torride.
Patrimbrouf, je t'aime et je te dédicace cette lettre.

Eh bien, merci pour ce texte brillant qui donne l'envie quelque part de revoir le film.

LE TITRE MYSTERIEUX

Et hop ! des lunettes noires et un joli chapeau, avec ça, le lecteur qui me reconnaît, je lui paie le prochain numéro de Mad Movies.
Et hop ! moi j'ai mis des lunettes ordinaires, mais je m'en fous, je suis pas connu...
A vous de jouer pour identifier notre nouveau titre, sachant que le précédent inspira de nombreux correspondants qui surent reconnaître le **Warrior of Waverly Street** de Manny Cotto. Bravo donc à, dans l'ordre : Alan Legail, David Glize, Marylène Cuvelier, Chawki Ghanzoun, Alain Pasteur, suivis de Jérôme Prêtre, Fabien Ferrero, Olivier Dhenin, Victor Costa, Jean-Paul Silva, Olivier Larade, Yann Rutledge, Olivier Dejeufosse, Paul Ferré, Anthony Caudron, Etienne Gaborit, Bertrand Corbi, Nicolas Martelle, Renaud Houba, Arnaud Fabisiak, Frédéric Amann, Michelle Tessier, Jonathan Da Silva, Clinton Wennink, Pierre Farigoules, Matthieu Galley, Ludovic Dujardin, Thibaud Equy, Pierre-Emmanuel Ducharneux, Antonin Bouvret, Dimitri Ancel, Marc le Marneur, Ludovic Meline, Anthony Beaurain, Antoine Beurs, Bruno Ribeiro, Stéphane Leroux, Thierry Thion, Cédric Boutelier, Sacha Feiner, Pierre Frochart, etc...

Vds dos T-1 chromés gonflables (abrs lit, but fire extinguisher pertaers, in gun ?) (hauteur : 90 cm, prix : 90 F) + masques de **Scream** Magnéty ou 03 88 53 50 20.

La Fée et X-Files vend son immense collection (postale, cartes...). Liste contre 1 timbre à Daniela Lucas, 29 rue du Père Corentin, 75014 Paris.

Rech. tout sur Bruce Dickinson, Derek de Lint, les séries *Poltergeist*, *Rick Hunter*, *Le Caméléon*, *Profiler*... Echanges possibles. Rech. également tous de Bruce Dickinson. Marion Bernard, 39 Grande Rue, 07130 Cornas.

Vds cartes *X-Files* + revues *X-Files* internationales (Espagne, Australie...). Jean-Loup au 01 46 39 20 13 après 18 h.

Vds ou éch. livre «Cure : autopsie d'un cinéaste» et autres livres de collection sur le cinéma fantastique. Olivier Cohen, 1 rue Jules Dru, 60270 Gouvieux au Mont d'Or.

Vds ou éch. plein de trading cards *X-Files*. Virginie Deville, Chemin de Cora la Dorade, 13830 Eten sur Arnon.

Rech. films gore/épouvante/érotique, ainsi que des affiches de films, posters d'acteurs et actrices. Christophe Vasseneuvand, rue Troubertruan, 73, 6031 Montcelin sur Sambre, Belgique.

Vds trading cards *X-Files*, *Fight the Future* : sets complets, cartes à l'unité, quelques. Nicolas Vendre, 36 place Paul Langevin, 38260 Montbonnot.

Rech. tous sur *Millennium*, *X-Files*, *Buffy*, ainsi que sur les films de Wes Craven et Nora Campbell. Christelle Gibert, 3 Lot. Bel Air, Rue Pasteur, 14700 Montigny Mondeubert.

Vds panoplie du tueur de **Scream** (peinture, cape gothique, masque) 1.000 F port compris. Rech. tout des sur **Les Dents de la Mer 1** et **4**, **Alien 1** à **4**, **La Mutante 1** et **2**, **Scream 1** et **2**, **Splash** et **Basic Instinct**. Michaël Campo, 9 impasse du Tivan, 30250 Aubais (Gard).

Vds vêtements affiches de films fantastiques à moins de 50 F + affiches autour 90 cm à moins de 80 F. Liste contre 1 timbre à Evelyne Mauduit, 6 Bd de l'Hôpital, 75005 Paris.

Vds VHS de nombreux titres : *L'Age de Cristal*, *American Gothic*, *Au Cœur du Temps*, *Au-delà du Réel*, *La Belle et la Bête*, *Galactica*, *Hôtel*, *Star Trek*... Liste de 3.000 épisodes sur demande à Jean-Luc Fiorello, 41 route de Bellegarde, 42330 Saint Galmier.

Rech. tout éric sur **Scream 1** et **2**, **Souviens-toi l'été dernier**, **Sorcières**, **Dangereuse Attirance**, **Surrender**, **Legal**, **Dossier du Péricot**, 41120 Valaire.

Rech. tout *X-Files* (**Cœur de Tênes**) et *Millennium* (**Thanksgiving** et **Meurtre sans Héritier**). Ludovic au 02 32 35 38 29.

Rech. VHS d'**Anthropophagous**, **Rage**, **Halloween**, **Vendredi 13**, séries TV (**Jeune**, **Le Prince de Bel Air**, **Cobb Quest**...), BD «Pluriel et Moins» en poche... Marc Bourgeois, 4 rue de la Cassine, 91200 St Denis.

Vds carnet officiel de la saison 2 en VO de *X-Files* (saison numérotée et limitée), ainsi que diverses revues consacrées à la SF. Gilles Blanchaudet, 02 rue Arnaud, 78160 St Germain en Laye.

Vds nombreuses affiches de cinéma récentes, 24 x 317 cm : **Scream 2**, **Armageddon**... TGV **Scream** et autres. Marc Tourial, le Rivaudet, 3 avenue Pierre Brossolette, 13090 Aix-en-Provence.

Rech. tout genres de musiques gores, notamment celui **Vendredi 13**, Michael Myers et **Scream** avec le couteau du film, les gants et les bottes. Je recherche aussi toutes autres de toutes Marvel, Sébastien Lamotte, 23 rue avenue de la Republique, 95520 Longjumeau.

Vds nombreux jouets **Star Wars** + toutes les nouveautés US à très bon prix. Michael Hilaug, 42 rue Pierre Tailler, 7501 Bruxelles, Belgique.

Collectionneur propose nbreuses VHS : **La Machine à Explorer le Temps**, **Silent Running**, **l'Invasion Vient de Mars**, **Le Mort dans le Filet**, **Le Cirque du Docteur Lao**... Liste contre 5 timbres à Daniel Verlaeve, 343 rue Taffin, 60730 Les Ageux.

Fans de vampires, votre fanzine existe ! Vampire Dirt Sheet paraît tous les trois mois, 40 F, port compris. Association Vampire Story, 22 Allée Claude Monet, 92000 Levallois (De suite, y a pas certain lack Crow qui traînait dans parte du Chat, je lui donne l'adresse !).

Création du G.S.C., Groupe (non-officiel) de Scream aux abords de Chris Carter. Avec parution d'un journal régulier. Infos et adhésion : contacter Nicolas Cerisé, Bureau GSC, 16 rue des Lilas, 95160 Parisse. (Prévoir 3 timbres pour la réponse).

Rech. partitions téléchargées de la BO de *Buffy*, Virginie Leclerc, à Place de l'Eglise, 91650 Breuillet.

Vds régulièrement tissus de **Scream** (mais sans les couteaux, en gros !). Tommy Godon, 2, Cours des Chapiteaux, 95800 Cergy St Christophe.

Vds affiches jouets **Star Trek**, deux James Bond et **Avengers**. Rech. tout sur **Alistair** (1972). Liste contre 4,50 F en timbres à Dominique Dumont, 5 rue des Entrepreneurs, 17270 Villepontoux.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- correspondant pour parler ciné, cartes (ces particulier «Spawn» et séries modernes) et Paul Verhoeven. Rech. aussi sur Manipulon à rencontrer pour les cartes. Pierre Lanchet, imm. Central 6A, apt 316, 7 rue des Amaryllis, 34000 Montpellier.

- à louer à un prix abordable un local pour des boutiques de films fantastiques. Appeler au 01 48 06 59 80 de 18 à 22 h.

- correspondant(e)s pour partager ma passion du cinéma, votre souffle ciné sur Paris. Sandrine Baillet, 39 rue Saint Didier 75116 Paris.

- correspondants étrangers pour échanger dans nos recherches sur «Bob Morane». Toutes les adresses de fanspassions étrangers sont les bienvenues. Fernand Tasset, 39 rue de la Sarrylle, 59554 Tilloy-lez-Cambrai.

- amateurs de Tolkien, Moorcock, Lovecraft, etc. pour échanges courriers, nouvelles, critiques... Gilles Courvoir, 91 route Fauriel, 42300 St Etienne.

- acteurs et actrices pour jouer «The Rocky Horror Show» sur Lyon (débutantes de préférence) c'est urgent. Rech. aussi personnes (16 ans et + pour tous de rôles et formation éventuelle d'un groupe de théâtre. Laurence au 04 72 36 36 46.

- scénariste amateur pour écriture d'un long métrage style **Tous ensemble** ou **Les Copains de Londres**, **l'Ultime Soupe**... Dominique Savard, 1 Bd de Vincennes, 94120 Fontenay-sous-Bois.

Happy HALLOWEEN 31 Octobre !

La France entière célèbre la fête mythique américaine

1978-1998 • 20e Anniversaire du 1er film d'horreur "Halloween"

1998 • Le 7e volet cinématographique d'Halloween :
HALLOWEEN H 20 en salle le 9 décembre

A cette occasion on découvrira :

Le Best Of vol. 1-6" • Le meilleur des musiques des 6 films composées par John Carpenter et Alan Howarth (18 titres)
"Portrait Of Terror" • La musique Originale du prochain film Halloween H20 composée par John Ottman
L'album Collector "20th Anniversary" • Edition spéciale, musique originale du 1er film en version intégrale composée par John Carpenter, remasterisée en 24 pistes incluant le célèbre thème d'Halloween, des court extraits de dialogues et des effets sonores.

THE BEST OF HALLOWEEN 1-6

PORTRAIT OF TERROR

COLLECTOR 20TH ANNIVERSARY

VARÈSE SARABANDE amc

Distribué EMI MUSIC FRANCE

Survivrez-vous au monde perdu ?

TM & © 1997 UNIVERSAL CITY STUDIOS, INC. AND AMBLIN ENTERTAINMENT INC. TOUS DROITS RESERVÉS.

EN VENTE EN VIDÉO LE 12 NOVEMBRE

AMBLIN ENTERTAINMENT

UNIVERSAL